This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07582767 9

Royer
NHV

LE CONNÉTABLE
DE BOURBON.

LE CONNÉTABLE

DE BOURBON.

PAR

Alphonse Royer.

—

TOME I.

Bruxelles et Leipzig.

C. HOCHHAUSEN ET FOURNES.

—

1838

S.S.O.

LENOX LIBRARY
NEW YORK

PREMIÈRE PARTIE.

LA DISGRACE.

—

§ I.

I.

Un soir du mois de juin 1522, après le couvre-feu sonné, au milieu du silence qui planait sur les pavés déserts de la rue Saint-Antoine, à Paris, une femme, masquée d'un cachelet de velours noir, et enveloppée des pieds à la tête dans un manteau de soie de même couleur, marchait rapidement le long des murs et semblait de plus en plus hâter le pas, se retournant par intervalles, comme si elle

craignait d'être poursuivie ou surveillée. A quelque distance derrière elle, un homme, également roulé dans son manteau, cheminait sans mot dire, réglant sa marche sur la sienne, s'arrêtant lorsqu'elle s'arrêtait, et rabattant sur ses yeux son chapeau emplumé, de crainte sans doute d'être reconnu.

Au détour d'une petite rue la dame poussa un cri d'effroi. Elle venait de tomber parmi une troupe de laquais ivres qui, agitant autour d'elle leurs torches fumantes, à demi éteintes, voulaient à toute force l'obliger à les suivre à l'hôtel de monsieur Chabot de Brion, puîné de la maison de Jarnac, et favori du roi, où ils allaient attendre leurs maîtres engagés dans une partie d'hombre pour la nuit.

Au cri de la dame, l'homme au manteau s'approcha, et, prenant par les oreilles le chef de la bande avinée, il lui enjoignit, d'un geste impératif, d'avoir à passer outre. Les laquais se découvrirent respectueusement devant le muet personnage qui venait de se révéler à eux d'une façon si énergique, et ils s'enfuirent comme une volée de moineaux. La dame, ainsi délivrée, se confondit en remercîments, puis elle sollicita de son libérateur la permis-

sion de se retirer. Celui-ci réclama pour récompense de son service la faveur de soulever le masque de la belle voyageuse qui, toute tremblante, refusa par deux fois d'accorder ce qu'on lui demandait. L'homme insista avec plus d'instance, en jurant ses grands dieux qu'il serait discret. Nouveau refus plus obstiné encore que la sollicitation.

— Hé bien, dit le cavalier en saisissant la dame par la main, puisque vous persistez dans votre silence, il faudra donc que ce soit moi qui vous dise ce que vous venez chercher ici. Ne vous appelle-t-on pas Suzanne de Langenfeld, fille d'un capitaine allemand, employé à cette heure à recruter de l'autre côté du Rhin des lansquenets pour monsieur le connétable de Bourbon?

— O Ciel! fit la dame masquée.

— N'appartenez-vous pas, en qualité de dame d'honneur, à madame Louise de Savoie, duchesse d'Angoulême, mère de notre roi François, premier du nom?

— Monsieur!

— N'êtes-vous pas mariée depuis deux mois à un jeune gentilhomme du Bourbonnais, nommé Ponthus de Saint-Romain?

— Mon Dieu, assistez-moi! murmura la pauvre femme en s'appuyant contre l'angle d'un mur.

— Ce soir vous avez jeté une mante sur vos épaules, mis un masque sur votre visage, et, sortant de l'hôtel des Tournelles à la dérobée, sans même un laquais à votre suite, vous voici à neuf heures du soir au bout de la rue Saint-Antoine, exposée aux insultes des voleurs de nuit et des coureurs d'aventures; vous voici, jeune épouse à qui l'amour tourne la tête, cherchant un homme que vous aimez, et cet homme... ce n'est pas votre mari!

La dame, à ces mots, tressaillit de tous ses membres; son implacable interlocuteur continua :

— Cet homme, c'est le connétable de Bourbon, un prince du sang royal, le premier de France après le roi. C'est votre amant, madame, et il arrive ce soir à Paris de sa ville de Moulins en Bourbonnais. Vous vous impatientez de son retard, et vous allez l'attendre dans cette maison que voici, laquelle appartient à quelqu'un de sa suite. Refuserez-vous maintenant de me faire votre confidence?

— Monsieur de Bonnivet! s'écria la dame

en arrachant son masque, monsieur de Bonnivet, ne me perdez pas!

L'homme au manteau cessa de cacher son visage. C'était en effet Guillaume Gouffier, amiral de Bonnivet, l'un des favoris de François Ier. Il sourit doucement de la terreur qu'il inspirait.

Suzanne de Saint-Romain était une proie digne de grossir la liste des conquêtes de l'amiral. Sa figure ovale encadrée de soyeux cheveux bruns, ses longs yeux noirs pleins de mélancolie, son esprit, sa grâce, le charme indéfinissable répandu dans sa personne, tout contribuait à exciter les désirs du muguet le plus vain qui fût à l'hôtel des Tournelles. Il est vrai qu'il avait à lutter contre un dangereux rival. Mais il lui importait peu d'être aimé de ses maîtresses; ce n'était pas à leur cœur qu'il s'adressait.

On se souvient que ce même personnage osa, une nuit, comme le roi François Ier et sa suite avaient accepté un logis en son château de Bonnivet, s'introduire par une trappe dans la chambre de Marguerite de Valois, duchesse d'Alençon, sœur de son souverain. La duchesse n'échappa à cette audacieuse entreprise qu'a-

vec l'aide de ses dames d'honneur. La vanité du favori n'aurait sans doute pas été moins flattée de supplanter le connétable de Bourbon auprès de madame de Saint-Romain.

— Madame, lui dit-il avec une politesse affectée, je hais monsieur de Bourbon de tout mon cœur, c'est vrai! Il me le rend sans marchander, c'est encore vrai. Mais la galanterie, comme la guerre, a ses lois.

— Vous n'êtes pas mon juge, monsieur, soupira Suzanne; il faut pourtant que vous m'écoutiez. Vous pouvez me perdre, au moins vous ne me calomnierez pas. Oui, je viens ici chercher monsieur le connétable! Oui, je l'aime; mais d'un amour trop saint et trop pur pour avoir donné à qui que ce soit le droit de me mépriser. Et comment ne l'aimerais-je pas? Dès que mes yeux se sont ouverts au jour, c'est le premier visage dont ils aient vu le sourire. Traînée tout enfant à travers les camps d'Italie, privée de ma mère, hélas! que je ne connus jamais, je fus amenée par mon père au château de Moulins, chez monsieur le duc de Bourbon, où je grandis sous la protection de madame Suzanne de Beaujeu, sa femme, qui me donna son nom pour la

grande amitié qu'elle me portait. La mort vint trop tôt me priver de ma bienfaitrice et m'apprendre que le sentiment de la reconnaissance n'était pas le seul qui pût faire battre mon cœur. Quelle femme eût résisté au bonheur de se voir aimée d'un héros que l'Europe admirait déjà à l'âge où l'on sait à peine ce que c'est que la gloire? Je le fis pourtant, moi. Je voulus conserver chaste et pure cette noble passion dont le souvenir n'aura jamais pour moi de pensées amères ni de nuits sans sommeil. Je quittai le château de Moulins. Je vins à Paris, où madame d'Angoulême, mère du roi, m'accueillit parmi les femmes de sa suite.

— Un an s'est passé depuis ce jour, madame, interrompit l'amiral, et je dois avouer que depuis un an vous donnez à la cour le scandale inouï d'une irréprochable vertu. Je vous en veux pour le mauvais exemple.

— Ce fut là, poursuivit la dame, que je rencontrai monsieur de Saint-Romain, un des gentilshommes du connétable, qui m'avait déjà vue à Moulins. Un ordre de mon père et de madame d'Angoulême le rendit mon époux avant que j'eusse eu le temps de résister à la

violence que l'on faisait à mes affections. Depuis ce jour, je cessai même de correspondre avec monsieur le duc qui, d'ailleurs, passa toute cette année dans son gouvernement de Languedoc. Maintenant, monsieur, vous savez tout.

Bonnivet contempla quelque temps cette belle coupable qui frémissait sous son regard. Il la rassura par ces mots :

— Puis-je vous condamner, madame, pour une faute que je voudrais prendre sur ma conscience au risque de la damnation? Non, vous n'êtes pas plus criminelle à mes yeux que notre belle comtesse de Châteaubriant que les esprits chagrins appellent la maîtresse du roi, et que nous nommons, nous autres, le soleil de la cour de France! Tout au plus si madame Marguerite trouverait ici la matière d'un de ces contes moqueurs dont elle égaye les matinées des Tournelles. Qui vous blâmerait, après tout, de ne pas aimer votre mari, un sauvage gentilhomme de province, assez bon courtisan cependant pour ne point s'apercevoir des prévenances et des assiduités dont monsieur le duc, son protecteur, vous environne sous ses yeux. Sur ma parole, voilà ce qui s'appelle une

habile ingénuité ; et cette paisible ignorance de monsieur de Saint-Romain cache une science profonde dont je lui envie tout le premier le secret.

— Monsieur ! monsieur ! s'écria Suzanne, vous calomniez le plus noble des hommes qui soit au monde ! Je vous le répète, monsieur de Saint-Romain n'a jamais rien soupçonné...

— Les faveurs du connétable, madame, lui ont sans doute paru un hommage naturel rendu à ses mérites inconnus jusqu'alors.

— Monsieur ! interrompit Suzanne avec dignité, j'estime mon mari ; — je l'estime et je veux l'aimer !

— Et vous dites, insinua l'amiral avec cet air enjoué qui lui servait si bien auprès des femmes de la cour, vous dites que c'est pour causer de votre conversion que vous avez rendez-vous ce soir avec monsieur le connétable ?

— J'ai désiré le voir une dernière fois, monsieur, reprit Suzanne en rougissant, une dernière fois, je vous jure. Le bruit de son mariage avec madame d'Angoulême n'a-t-il pas couru de nouveau ? Ne dit-on pas que l'auguste mère de François Ier va rapprocher du trône celui que son indifférence pour elle en avait

si longtemps éloigné? Si, comme on l'assure, les années n'ont pas affaibli l'amour dans le cœur de cette fière souveraine, je verrai sans déplaisir monsieur le connétable faire à sa fortune le sacrifice des sentiments de son cœur.

— Je crois, dit Bonnivet qui haussa la voix en tournant la tête vers le sombre auvent d'une boutique où l'on pouvait apercevoir quelque chose se mouvoir au milieu des ténèbres, je crois que le jour de cette bienheureuse union ne se lèvera pas encore avec le soleil de demain.

— Qui le sait, monsieur? Je veux être la première à complimenter monsieur de Bourbon. Quoique je n'aie pas à rougir d'une liaison qui fut toujours honorable, songez que je serais perdue si madame la duchesse venait à la découvrir. Une reine qui aime n'épargne pas une rivale. Permettez qu'en vous quittant je mette mon honneur sous la sauvegarde de votre discrétion.

— Elle ne saurait, ma foi! être mieux placée, cria l'amiral en éclatant de rire.

Au même instant, une autre femme, accompagnée d'un vieillard et de deux laquais

armés, sortit des profondeurs de l'auvent où elle s'était tenue cachée.

Blême de colère, elle s'approcha de Suzanne et lui saisit le bras avec force.

— La duchesse d'Angoulême! Je suis perdue! balbutia la pauvre jeune femme en se voilant le visage de ses deux mains.

L'amour malheureux de la mère de François Ier pour son cousin Charles de Bourbon, ses jalousies et ses vengeances révélées dans plus d'une occasion mémorable, sa puissante influence, son ascendant illimité sur le roi son fils, annonçaient à madame de Saint-Romain combien sa position était fâcheuse. La présence d'Antoine Duprat, auprès de la duchesse, ne présageait non plus rien de bon. Ce petit gentilhomme d'Auvergne, vieilli dans les plus sales intrigues de cour, était ainsi parvenu au rang de chancelier de France en servant les passions de la reine mère. C'est à lui que l'on doit l'invention de la vénalité des charges. Après la mort de sa femme, Françoise de Veny, fille de Michel, seigneur d'Arbouze, il était entré dans les ordres par ambition. Il fut successivement évêque de Meaux, d'Albi, de Valence, et de Gap; archevêque de Sens. Plus

tard, en 1527, il reçut le chapeau de cardinal. Il travaillait en ce moment à l'obtenir.

La reine mère serrait toujours de ses deux mains le bras de sa rivale, comme si elle avait craint qu'elle lui pût échapper.

— Ne rétractez aucun de vos propos, dit-elle d'une voix saccadée et profonde. Point de faux serments ! point de parjure ! J'étais là, cachée pour vous entendre. Vous avez donné dans un piége !

— Ah, monsieur ! fit Suzanne en jetant un regard de désespoir à celui qui l'avait livrée ; ah ! monsieur ! c'est une indigne trahison !

— Une trahison? répliqua la duchesse ; n'est-ce pas vous, dites, qui trahissez vos devoirs? après deux mois de mariage, femme sans foi et sans pudeur ! Et moi, ne me trahissez-vous pas aussi? Malheur à vous ! — Monsieur le chancelier Duprat !

A cet ordre, le vieillard, qui se tenait respectueusement derrière la duchesse, s'avança. Madame d'Angoulême poursuivit :

— Afin que cette femme ne s'imagine plus que ce prétendu mariage entre monsieur le connétable et moi existe autre part que dans la cervelle de quelques fous, j'adopte tous les

plans que vous m'avez proposés. Je vous somme d'intenter demain une action devant le parlement de Paris, au nom du roi et au mien, contre monsieur de Bourbon, à cette fin qu'il restitue la succession de madame Suzanne de Beaujeu, sa femme, c'est-à-dire tout ce qu'il possède!

Puis, se tournant vers Suzanne :

— Oui, madame, d'un mot je puis faire que ce somptueux connétable soit demain aussi pauvre que le dernier gentilhomme de ses terres. N'est-il pas vrai, monsieur le chancelier?

— Vous le pouvez, madame, dit le chancelier Duprat. Les biens de la duchesse Suzanne reviennent légitimement à l'État et à vous, ainsi que nous le prouverons en temps et lieu, et par actes authentiques.

— Vous l'entendez?

— Vous ne le ferez pas, madame, hasarda la jeune femme en levant timidement les yeux.

— Sur mon honneur! je le ferai. Nous verrons comment son orgueil portera la livrée de la misère! Et, attendu que c'est injustement que monsieur de Bourbon s'est emparé des duchés, comtés, vicomtés et seigneuries de notre

cousine de Beaujeu, j'insiste, monsieur le chancelier, pour qu'en appelant la cause, les titres de duc de Bourbonnais et d'Auvergne soient rayés.

Êtes-vous bien persuadée, maintenant, que je ne veux point épouser votre connétable?

En toute autre circonstance Suzanne se fût abandonnée, sans même chercher à parer le coup qu'on lui portait, à la vengeance de cette femme dont elle connaissait le caractère implacable; mais cette fois ce n'était pas seulement sa vie qu'il s'agissait de défendre : c'étaient la vie et la fortune d'un homme qu'elle admirait et qu'elle aimait. Le péril retrempa son audace. Elle voulut concentrer sur elle-même toute la responsabilité de sa faute.

— Si j'ai commis un crime, madame, voici mes mains, dit-elle, faites-les lier; voici ma tête, ordonnez qu'elle tombe; — voici mon corps et mon âme, torturez-les à votre plaisir. J'ai pu follement aimer ce que je devais respecter; mais qu'un grand prince issu du sang royal, qu'un héros que Dieu a couvert, comme d'un manteau, des rayons de toutes ses gloires, se soit abaissé jusqu'à l'amour

d'une pauvre inconnue, jusqu'à la fille d'un obscur capitaine de ses lansquenets, voilà ce qui n'est pas possible et ce que vous ne croyez pas, madame. Mesurez d'un coup d'œil l'abîme qui nous sépare! Lui au sommet du pic qui s'élève dans les nuages! et moi au plus profond du gouffre! lui où volent les aigles, et moi où rampent les vers! N'est-il pas vrai qu'il passe chaque jour sous vos fenêtres, par milliers, des filles et des femmes plus belles cent fois que je ne le suis? N'est-il pas vrai aussi que, ni parmi les ducs et les princes, ni parmi les rois sur leurs trônes, ni dans tout l'univers rassemblé, il ne se trouverait un homme plus accompli et plus digne que lui d'être aimé?

La duchesse poussa un soupir et baissa la tête.

— Que, dans un château solitaire, poursuivit sa rivale, j'aie charmé quelques instants les loisirs de monsieur le duc, suit-il de là que mon souvenir ait laissé trace dans ce cœur débordant de tant de grandes passions? Et pensez-vous que moi-même, malgré toutes les illusions de mon amour, je ne me rende pas bonne justice et sur le peu que je vaux et sur

le peu que je puis? Un an d'exil prouve trop bien, hélas! que je suis abandonnée à mon désespoir!

Madame d'Angoulême parut se calmer quelque peu à ces mots. L'air de son visage devint moins menaçant. Moins d'éclairs se croisèrent dans ses yeux. Un cœur qui aime est habile à se flatter.

Suzanne contemplait son ouvrage avec un sentiment mêlé de crainte et d'espoir : c'était pour elle la mort ou la vie, le ciel ou l'enfer! Quand la duchesse lui demanda le motif du rendez-vous qu'elle avait accepté de monsieur le connétable de Bourbon :

— C'est moi qui l'ai donné, dit-elle, ce rendez-vous. Une femme délaissée et dont on ne veut plus est si peu dangereuse. La galanterie de monsieur le duc...

— Eh bien! répliqua la duchesse, je veux m'assurer si vous ne mentez pas, ma mie. Donnez-moi votre masque, il me plaît d'assister à cette entrevue. Je passerai pour une femme de votre service, pour ce que vous voudrez. Vous ne bougerez pas de cette place, au moins! Et moi je me tiendrai là, derrière vous. Si monsieur le connétable

vous aime, tremblez pour vous et pour lui!

L'ordre était pressant : Suzanne obéit. Mais son courage se brisa; la seule chance qui s'offrit à elle désormais, c'était que le connétable ne vînt pas. Était-ce à elle de l'espérer!

Bientôt monsieur de Bonnivet, qui se tenait aux écoutes, annonça qu'il voyait au loin des torches briller. Suzanne éprouva un affreux serrement de cœur. La lueur s'approcha. On vit distinctement un homme s'avancer. Monsieur de Bonnivet et le chancelier se cachèrent dans l'angle d'une petite rue voisine. La duchesse masquée se plaça derrière Suzanne. Monsieur de Bourbon parut.

Sur un geste qu'il fit, après avoir aperçu celle qu'il cherchait, ses laquais remontèrent la rue Saint-Antoine.

— Suzanne, ma chère Suzanne! s'écria le duc, en laissant tomber autour de lui les plis flottants de son manteau. Puis il s'arrêta pour demander s'il pouvait parler en présence de cette femme masquée qu'il distinguait dans l'obscurité à quelques pas.

La duchesse dicta la réponse de Suzanne. Le connétable ne s'inquiéta pas davantage de cette aventure; il pensa que madame de Saint-

Romain avait amené avec elle une amie dévouée, dépositaire de son secret.

— Depuis une heure seulement je suis à Paris, dit-il en baisant avec transport la main de la jeune femme. En ce moment le roi m'attend aux Tournelles ; mais, avant le roi, avant la cour, avant toute chose au monde, c'est vous, Suzanne, qu'il fallait que je visse, vous, ma reine si longtemps inflexible !

Madame de Saint-Romain le repoussa doucement. Elle espérait par cette froideur simulée donner un autre cours à la conversation ; mais monsieur de Bourbon ne tint pas compte de l'avertissement.

— C'est votre voix, reprit-il, que mon cœur avait soif d'entendre ! Ce sont vos yeux dans lesquels je voulais voir encore le bonheur me sourire ! Enfin vous voici, mon âme ! Entrons dans cette maison, où tout est prêt pour vous recevoir. Ici je serais jaloux du ciel lui-même, du vent qui me ravirait vos paroles, des indiscrètes étoiles qui troubleraient le mystère de nos entretiens. Venez ! venez !...

— Non... oh ! non, monseigneur ; interrompit Suzanne, je n'ai qu'un instant à rester. D'ailleurs le roi vous attend...

— Je t'aime, ingrate! le roi peut bien attendre! Ce rendez-vous que tu veux abréger, songe que depuis six mois entiers je le sollicite de toi.

— Votre délicate générosité, monsieur le duc, sait donner du prix même aux services que vous rendez. A vous entendre, quand vous daignez céder aux importunités d'une femme qui doit désormais vous être indifférente, il semble que ce soit elle qui donne et que ce soit vous qui receviez.

—En est-il donc autrement?

L'embarras de Suzanne croissait avec l'ardeur de son amant. Elle se débarrassa brusquement de ses mains, et, prenant un visage froid et compassé :

— J'ai désiré vous voir, monsieur le duc, pour vous parler de mon mariage; — pour recommander monsieur de Saint-Romain à vos bontés.

— N'est-ce que pour cela? répliqua le duc de plus en plus étonné.

— Vous l'avez toujours distingué parmi les gentilshommes de votre maison. Vous savez s'il vous est dévoué et fidèle. La justice que vous rendez publiquement à ses qualités mo-

destes est une preuve de la haute estime en laquelle vous le tenez. C'est mon espoir que vous lui fournirez l'occasion de vous servir en quelque chose, de mourir pour vous s'il le faut. Tel est le véritable et l'unique motif de l'entrevue que je vous ai demandée.

Suzanne pensa expirer en prononçant ces derniers mots, que les élans de son cœur contredisaient si bien. Monsieur de Bourbon, injuste comme tous les amants aimés, aima mieux la soupçonner que de la comprendre. Il se plaignit, il s'emporta, et, dans le long résumé de ses prétendus griefs, il acheva de tout apprendre à la duchesse qui étouffait de rage sous son masque.

— Monsieur! monsieur! s'écria Suzanne qui oubliait son rôle en présence d'une si poignante accusation, qu'il est cruel à vous de me traiter de la sorte! Si vous saviez!...

— Parlez, justifiez-vous, dit le duc; que craignez-vous? ne sommes-nous pas seuls?

La duchesse fit un pas vers Suzanne qui recouvra aussitôt le souvenir du péril qui la menaçait.

— Oh oui! bien seuls! répondit-elle d'une voix défaillante.

Monsieur de Bourbon se radoucit et se rapprocha d'elle. Un pâle et tremblant rayon de lune qui perçait en ce moment le rideau de nuages étendu sur la face orageuse du ciel permit de lire dans les traits du connétable la vive émotion dont son cœur était agité.

— Écoutez, Suzanne, poursuivit le duc, je vous aime autant qu'il est donné à un homme d'aimer et de chérir une femme.

— Silence! par pitié! murmura madame de Saint-Romain. Si quelqu'un venait à vous entendre!...

— Moi, me taire! reprit le connétable; moi craindre! non! Dieu et Satan fussent-ils ligués contre mon âme! Croyez-vous donc que ce ridicule mariage dont on prétend que le roi me veut affubler me rende timide et retenu à ce point de n'oser dire à une femme que je l'aime?

— Au nom du Ciel! monsieur le duc, interrompit Suzanne qui essaya de lui fermer la bouche avec le revers de sa main.

Mais lui, sans l'écouter:

— Sainte-Barbe! je suis trop rude courtisan pour ne pas déclarer à la face du royaume que je ne veux point d'une fiancée qui pourrait

être ma mère, cachât-elle ses cheveux gris sous une couronne de reine! . . . .

— Oh! infamie! infamie! balbutia la duchesse sous son masque.

Suzanne comprit que tout était perdu sans ressource.

— Eh bien donc! plus de lâchetés! s'écria-t-elle. Votre courage me rend le mien. Je vous aime, duc, plus que je ne vous aimai jamais! Ni mon exil volontaire, ni les combats de ma conscience, ni mes serments à l'autel, ni la crainte, ni l'opprobre — rien n'a pu me faire changer, car je vous aime et je sais que je suis aimée de vous! Cet aveu c'est mon arrêt de mort — c'est votre ruine aussi; — notre juge est là qui nous entend!

La duchesse d'Angoulême foula son masque sous ses pieds. Elle était livide de fureur.

Le duc de Bourbon fronça légèrement le sourcil, puis son visage reprit toute sa sérénité. Les gens de la suite de la duchesse l'entourèrent; les flambeaux des laquais vinrent éclairer cette scène, prélude menaçant du lugubre drame qui devait plus tard se dérouler. . . .

— M'avez-vous assez outragée! dit la du-

chesse en cherchant à dévorer sa honte. Ah! je me vengerai cruellement!

Puis, s'adressant au connétable :

— Moi qui, pour complaire au roi, mon fils, consentais à vous faire l'honneur de vous accepter pour époux! à éteindre par cette folle union les discords des branches d'Angoulême et de Montpensier... L'insulte est au comble! — Monsieur de Bonnivet, rentrons à l'hôtel des Tournelles! — Vous, madame, vous me suivrez, car je n'ai pas perdu mon autorité sur vous; c'est à votre mari que je la remettrai. — Monsieur le duc, c'est une guerre à mort entre nous; — préparez-vous-y donc! Nous nous verrons demain chez le roi.

— Vous m'y verrez ce soir, madame.

LA DISGRACE.

—

§ II.

II.

Madame d'Angoulême et sa suite avaient à peine disparu, que monsieur de Bourbon, rajustant sa cape sur son épaule, reprenait délibérément le chemin de son hôtel. L'aventure dont il venait d'être le héros et qui devait avoir, il ne se le dissimulait pas, une si terrible influence sur ses destinées futures, semblait à peine préoccuper son esprit. L'orage se condensait cependant sur sa tête. Jamais, au plus fort des batailles fameuses où il s'était rencon-

tré, péril plus redoutable n'avait plané sur lui. Il rejoignit ses laquais à quelques centaines de pas, dans la rue Saint-Antoine. Bientôt il eut regagné son logis où toute sa maison était sur pied pour le recevoir. Il traversa, le front haut, la double haie de ses gardes et de ses pages échelonnée sur son passage, puis il entra, suivi de ses gentilshommes, dans une longue salle lambrissée et meublée magnifiquement, où un souper l'attendait.

Rien n'égalait le luxe que se plaisait à étaler le connétable de Bourbon dans son hôtel à Paris et dans ses divers châteaux de province. Plus d'une fois le roi fut jaloux de cet éclat d'un vassal qui semblait vouloir l'éclipser partout où les deux princes se rencontraient en présence. Auprès des dames, comme sur le champ de bataille, les deux cousins s'étaient trouvés aux prises plus d'une fois; et François, malgré son esprit, sa grâce et sa bravoure, avait souvent reconnu son maître dans ce rival.

Charles de Bourbon, alors âgé de trente-trois ans, n'était pas seulement un des plus renommés capitaines de son siècle; c'était un gentilhomme aimable et bien fait. Sa grande

renommée réunissait autour de sa personne une cour de jeunes gens des meilleures familles de France qui se faisaient honneur d'apprendre sous lui le métier des armes.

Il ne comptait encore que dix-huit ans, lorsqu'il accompagna en Italie le roi Louis XII qui allait conquérir la seigneurie de Gênes. Le duc, comme pour donner une idée de la somptuosité qu'il devait déployer plus tard, conduisit à sa suite, dans cette circonstance, un grand équipage de chevaux et harnais, avec cent hommes d'armes, et autant d'archers de sa maison, le tout à ses dépens, sans que le roi l'aidât d'un denier. Deux ans après, il suivit de la même manière le roi en Milanais, où il décida le succès de la campagne. Il défendit tour à tour le duché de Milan, la Guyenne, la Bourgogne, et la Picardie, contre les Impériaux, le pape et les Suisses. Ce fut en 1515, après la bataille de Marignan, où ce jeune homme de vingt-six ans venait de faire des prodiges de valeur et d'habileté militaire, que François Ier lui conféra la dignité de connétable de France.

Depuis ce temps bien des nuages avaient traversé leur fraternité d'armes; et François,

mal conseillé par sa jalousie et par la duch
d'Angoulême, sa mère, s'était fait un cou
ble plaisir de rompre peu à peu ces liens
famille et d'amitié qui attachaient l'un à l'
tre les deux cousins.

Déjà, en 1516, le duc avait vu ses ga
supprimés, au moment où il venait de pr
au roi, de sa propre cassette, dix mille e
pour payer ses bandes suisses. Mais la fort
particulière du connétable lui permettai
vivre royalement en dépit de ces petites 1
chinations de cour dont on voulait le ren
victime. Il était duc de Bourbonnais et d'
vergne, comte de Clermont en Beauvoisis
Montpensier, de Forets, de la Marche et
Clermont en Auvergne; dauphin d'Auver
vicomte de Carlat et de Murat, seigneu
Beaujolais, de Combrailles, de Merco
d'Annonay, de Roche en Régnier et de B
bon-Lancey; pair et chambrier de Fra
lieutenant général du roi en ses pays de B
gogne et Languedoc, et gouverneur de c
dernière province.

La duchesse Suzanne, fille de madame A
de France, duchesse de Beaujeu, lui avait
porté presque tous ces biens en mariage

elle était morte en l'instituant son héritier. C'est de cet héritage que la duchesse d'Angoulême et le chancelier Duprat pensaient en ce moment à le dépouiller par un procès scandaleux, car la mère du roi était cousine au même degré de la duchesse Suzanne, et cette succession aurait pu lui être légitimement dévolue, si, dans la maison de Bourbon, l'ordre des successions ne s'était réglé, de temps immémorial, par la loi salique.

Après ce qui venait de se passer dans la rue Saint-Antoine, le duc avait donc bien des raisons pour se montrer chagrin et soucieux. Rien pourtant ne paraissait sur son visage.

— Quoi de nouveau, messieurs? dit-il en s'asseyant devant sa table; et, tandis que l'un de ses pages lui donnait à laver dans une aiguière de vermeil :

— Pas grand'chose, monseigneur, répondit Montagnac-Tausanne, son premier chambellan. Le roi, votre cousin, polit et repolit toujours madrigaux et ballades pour ses maîtresses, sans penser que la Fortune, cette autre maîtresse plus volage que toutes les autres, lui fait en ce moment mille infidélités en Milanais.

— On assure, poursuivit Pompérant, capitaine de la garde ordinaire de monsieur de Bourbon, on assure que monsieur de Lautrec vient de se faire battre en Italie.

— Tant pis, messieurs, interrompit le connétable, car monsieur de Lautrec est un brave homme de guerre. Je me sens porté de cœur pour lui, quoique les intrigues de cour m'aient enlevé le duché de Milan pour l'en investir. Plût à Dieu que le roi, mon cousin, remplaçât par des gens de cette trempe les Montchenu, les Brion, et toute cette engeance de favoris qui l'empoisonnent de leurs fades conseils!

— Monseigneur, dit un gentilhomme appelé de Lescure, voici de Varennes qui arrive des Tournelles, et qui peut vous donner les nouvelles les plus fraîches de Sa Majesté.

— Hé bien, que fait le roi à cette heure? reprit le connétable en vidant un verre de vin d'Espagne. Je gagerais qu'il s'entretient des affaires de son royaume avec quelque jolie femme que nous connaissons tous.

— Vous l'avez dit, monseigneur. Sa Majesté se retirait dans ses appartements avec une femme, quand j'ai quitté les Tournelles. Cette femme prononçait même votre nom, et

le roi avait l'air fort courroucé de ce qu'il entendait.

— Cette fois, du moins, reprit le connétable en tendant de nouveau son verre à son échanson, cette fois mon royal cousin ne m'accusera pas de lui enlever ses belles, car vous êtes tous témoins que j'arrive à Paris à l'instant.

— De Varennes! quelle est cette femme? crièrent à la fois les jeunes gentilshommes qui entouraient monsieur de Bourbon. Dis-le-nous bien vite, que nous en puissions rire à notre aise.

— Son nom? je crains qu'il ne sonne mal ici.

— N'importe, dis-le toujours.

— C'est... madame la duchesse d'Angoulême!

A ces mots succéda un morne silence. Chacun devint pensif; tous les regards se portèrent sur le connétable. L'amour de madame Louise n'était un mystère pour personne, le duc ne se cachait pas pour exprimer son dédain à cet égard; à chaque instant on s'attendait à une explosion. Quant à monsieur de Bourbon, ces paroles ne semblaient avoir aucun sens pour lui; il ne s'en émouvait pas plus

que si un autre eût été le sujet de cette confidence.

La conversation n'avait pas encore repris son cours, lorsqu'un huissier vint annoncer au premier chambellan que deux hommes dont il apportait les noms écrits sur un billet plié priaient monsieur le connétable de leur accorder un instant d'entretien, toute affaire cessante. Montagnac-Tausanne hésitait à déférer à cette invitation, quand le duc, qui avait l'oreille à ce qui se passait, commanda qu'on lui remît le papier. A peine y eut-il jeté les yeux, qu'il se leva de table et qu'il ordonna qu'on le laissât seul.

Ses traits étaient agités, mais on y remarquait plutôt un sentiment de joie concentrée qu'une expression de contrariété ou de mécontentement.

Lorsque la salle fut libre, sur un geste du connétable, l'huissier introduisit deux étrangers. L'un était un vieillard vêtu de noir, au maintien noble et digne; l'autre, un homme de guerre, botté, éperonné, et encore tout couvert de la poussière du voyage. Ce dernier, dans la force de l'âge, avait la mine arrogante et fière. Son visage, couturé de blessures ci-

catrisées, témoignait assez des services qu'il avait rendus à son pays.

Du plus loin qu'il les aperçut, le connétable courut au-devant d'eux.

— Vous ici, monsieur le maréchal de Lautrec! s'écria-t-il en s'adressant à l'homme balafré. Vous ici sans un ordre du roi! Quel que soit le motif qui vous amène, soyez le bienvenu sous mon toit, et vous aussi, monsieur le surintendant Semblançay! Que voulez-vous de moi? Disposez, je vous prie, de mon épée et de mon crédit. Au fait, de quoi s'agit-il?

— J'ai perdu mon armée, monsieur le connétable, et, partant, mon honneur! murmura d'une voix profonde le maréchal de Lautrec. Ma belle armée d'Italie, qui m'avait gagné vingt batailles, je l'ai perdue par la faute des traîtres qui m'ont volé mon argent.

— Vous connaissez, monsieur le connétable, poursuivit Jacques de Beaune, baron de Semblançay, la haine de la reine mère pour la maison de Foix. C'est pour punir cette illustre famille dans la personne de monsieur le maréchal de Lautrec, son aîné, que madame Louise a retenu les quatre cent mille écus destinés à la solde des troupes.

— Alors, continua le maréchal, les Suisses ont passé à l'ennemi; les Vénitiens, nos alliés, ont pris la fuite, les Français se sont fait tuer!

Le maréchal baissa la tête, et l'on put voir deux larmes rouler dans les profondes cicatrices de ses joues.

Le connétable lui serra la main.

— Et vous aussi, monsieur de Lautrec, et vous aussi, ils vous ont choisi pour victime! Les misérables! Ils ont donc juré la perte du royaume! Ils veulent donc pousser à bout tout ce que la France renferme de noble et de généreux sang! Ce n'était pas assez des concussions et des rapines souterraines opérées par les lansquenets de la finance, sous le manteau de la royauté! Le brigandage a jeté le masque! C'est en plein jour, messieurs, que l'on met à sac la fortune publique! La reine mère est, par la grâce de Dieu, le digne chef de cette bande, et monsieur le chancelier de France est son lieutenant! nous vivons dans un beau temps, n'est-ce pas, messieurs? Mais patience, patience! nous verrons la fin de tout ceci!

Le connétable se promenait à grands pas et paraissait livré à une vive agitation. Le maré-

chal et le surintendant s'entretenaient à voix basse. Monsieur de Bourbon se retourna brusquement de leur côté.

— Et vous avez, messieurs, des preuves de ce que vous avancez ?

— La quittance de madame Louise est dans mon coffre-fort, répondit le surintendant des finances.

— Monsieur le maréchal de Lautrec! monsieur le baron de Semblançay! reprit le connétable, dans une heure trouvez-vous à l'hôtel des Tournelles! Apportez avec vous la preuve du crime! Je vous présenterai moi-même au roi, et, en présence de toute la cour, nous demanderons justice.

— Dans une heure nous y serons, dit le maréchal de Lautrec. Puisse ma reconnaissance, monsieur le connétable, être à même de s'acquitter un jour envers vous !

Charles de Bourbon reconduisit ses hôtes jusqu'à la porte de son hôtel. Dès qu'ils furent partis, le duc donna l'ordre à tous ses gentilshommes de se tenir prêts, en habits de gala, pour se rendre à l'hôtel des Tournelles, où le roi donnait une fête. Cette nouvelle produisit une surprise générale, car depuis long-

temps le connétable évitait de se mettre en contact avec les courtisans de François Ier, ses ennemis pour la plupart. En une demi-heure tout fut préparé; les archers vêtus de leurs hoquetons aux armes de France à la bande de gueules; les laquais en livrées splendides, portant des flambeaux de cire à la main; les chevaux caparaçonnés et battant du pied le pavé de la cour sous la houssine des pages. Le connétable félicita lui-même toute sa maison de la promptitude avec laquelle ses ordres s'étaient exécutés. Montagnac-Tausanne donna le signal du départ, et le cortége se mit en marche.

Le duc cheminait, sans mot dire, au milieu de cette longue cavalcade. Il fut tiré de sa rêverie par un grand bruit d'éclats de rire qui se fit entendre à quelques pas en avant.

— Qu'est ceci? demanda-t-il en poussant son cheval hors des rangs.

— Monseigneur, répondit de Varennes, qui se porta vers la tête du cortége, j'y vais voir.

Il revint au bout de quelques minutes, pendant lesquelles la cavalcade avait fait halte. Il était suivit par sept ou huit jeunes gens, de la

maison du connétable, qui conduisaient devant eux une femme du peuple, dont les yeux hagards et les bizarres paroles excitaient leur hilarité.

— C'est une vieille folle, monseigneur, dit de Varennes, que vos archers emmènent à la geôle, pour s'être permis d'insulter plusieurs personnes de votre maison.

Monsieur de Bourbon fit signe aux archers de ne point passer outre.

— Monseigneur, raconta l'un des officiers du duc, nous étions descendus de cheval pour regarder, au clair de la lune, quelques manants pendus, de par le roi, aux échelles du carrefour voisin, lorsque cette bohème italienne, que voici, et qui rôdait de ce côté, sans doute pour quelque maléfice de son métier, s'est prise à nous dire qu'elle voudrait voir tous les arbres de France rompre sous le poids de pareils fruits.

— Elle a même ajouté, poursuivit de Lescure, que bientôt il y pousserait des capes de gentilshommes au lieu de sayons de paysans.

— Alors, reprit un autre, nous avons voulu que cette devineresse habile nous tirât notre horoscope à chacun.

— Ne s'est-elle pas avisée de nous traiter de gibier de potence en nous désignant par nos noms ?

— Nous vous prions, monsieur le duc, de permettre qu'elle soit châtiée, car en apercevant vos couleurs et votre écusson, elle a osé dire que le maître rejoindrait bientôt les valets.

— Et quand l'un de nous est venu à prononcer le nom de monsieur de Semblançay, elle a crié : A Montfaucon !

— J'aurais pardonné l'injure qui n'offensait que moi, dit le connétable ; mais insulter un vieillard honorable, quand il expose ses jours pour démasquer l'imposture, c'est un crime qui mérite punition. Cette femme recevra vingt coups de fouet, et, si nous apprenons qu'elle recommence, nous lui donnerons le logis où elle prétendait nous envoyer.

Les archers se mettaient en devoir d'exécuter la sentence, quand la vieille, s'échappant tout à coup de leurs mains :

— Monseigneur, s'écria-t-elle, permettez-moi deux mots pour ma défense. Vos valets me feront tout à l'heure payer mes paroles assez cher.

— Cinq minutes pour ta harangue !

Un éclair de joie brilla dans les yeux de la vieille. Elle passa les mains sur son front, comme pour rassembler ses idées, et, les doigts accrochés dans les mèches inégales de ses cheveux gris flottant sur ses épaules :

— Ce n'est pas la première fois, dit-elle, que mon sang va couler par vos mains. Charles de Bourbon, tu as fait de mes champs paternels une moisson de carnage où les hommes tombaient comme des épis ! Mes enfants, pauvres et innocents moutons qui léchaient les mains de leurs bourreaux, tes soldats les ont égorgés ! Sois maudit ! La sorcière italienne, comme tes valets l'appellent, te prédit à toi, roi de l'orgueil, que tu boiras un jour tes pleurs et ta honte au lieu de vin parfumé. Peut-être vivra-t-elle assez pour le voir. Sois maudit ! et que dans tes rêves la voix de l'Italie agonisante te crie incessamment à l'oreille : Dieu t'a marqué pour l'abîme ! Bourbon, tu marches à ta perte ! sois maudit !

— Tu ne te plaindras pas du moins de ma patience, reprit le connétable, qui avait jusque-là retenu à grand'peine l'indignation de ceux qui l'entouraient.

La vieille fut livrée à un piquet d'archers qui lui appliqua sur le lieu même, et sans désemparer, la correction qu'avaient si bien méritée ses insolences.

La cavalcade poursuivit tranquillement sa route. Elle était déjà bien loin du lieu de la scène, qu'on apercevait encore dans les profondeurs de la nuit le flambeau de résine fumant qui éclairait les archers à la besogne, et l'on entendait la voix aiguë de la vieille crier ces mots, qui retentissaient dans la rue silencieuse : — Bourbon ! tu marches à ta perte ! sois maudit !

Pendant ce temps, la duchesse d'Angoulême, éblouissante de pierreries et de broderies d'or, dont l'éclat suppléait à celui que les années lui avaient ravi, recevait à l'hôtel des Tournelles les hommages de tout ce que la capitale renfermait de noblesse et de noms bien famés. La veuve de Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, n'avait jamais passé pour belle, même à la cour, et dans la fleur de sa jeunesse. Ses traits durs et anguleux, l'expression presque masculine de sa physionomie, la sévérité glaciale de ses petits yeux gris, et les lignes proéminentes d'un nez aquilin dé-

mesurément prononcé, étaient peu faits pour avoir jamais inspiré un plus tendre sentiment que le respect. Quarante-sept ans d'âge que la duchesse comptait alors n'ajoutaient rien, on le conçoit, aux charmes dont la nature ingrate l'avait si mal pourvue dans sa parcimonie. L'âme ardente de la reine mère cherchait donc dans les intrigues et dans les haines l'aliment dont elle avait besoin. Ne trouvant où exercer le pouvoir de ses charmes, elle s'était armée du pouvoir de son rang et de son autorité. La fête donnée par le roi, son fils, était pour elle une occasion d'étaler à tous les yeux le crédit dont elle jouissait.

François Ier, occupé de débiter ses galanteries spirituelles aux dames, et d'échanger mille quolibets ingénieux avec les brillants jeunes gens qui formaient le cercle de son intimité, abandonnait à sa mère le solennel ennui des compliments et des félicitations. Madame Louise jouissait en véritable souveraine de cet encens de flatterie, qui brûle incessamment autour des fronts couronnés.

Derrière elle se tenaient ses amis et ses créatures, qui attendaient impatiemment que le moment fût venu d'humilier et de perdre

l'ennemi commun dont ils étaient jaloux. Monsieur de Montchenu vint serrer affectueusement la main de l'amiral de Bonnivet, qui s'entretenait à voix basse avec monsieur Chabot de Brion.

— Hé bien ! dit-il, quoi de nouveau ? madame d'Angoulême a-t-elle vu le roi ?

— Sa Majesté, répondit l'amiral, n'a rien à refuser à sa mère, comme vous savez.

— Ainsi le procès aura lieu ?

— Sans doute, ajouta monsieur de Montchenu. Quand cet homme vaniteux sera dépouillé de ses terres et de ses pensions, il faudra bien qu'il affiche un peu moins de mépris pour les favoris, comme il nous appelle.

— Moi, poursuivit Chabot de Brion, je l'ai toujours haï pour son faste depuis le jour du couronnement du roi. Je le vois encore à cheval à côté de Sa Majesté : il semblait qu'il voulût éclipser son maître. Sa robe longue de douze aunes avait coûté, dit-on, trois cents écus d'or par chaque aune ; elle était fourrée de martres zibelines, et son bonnet, chargé de bagues jusqu'à la valeur de cent mille écus.

— Au baptême de son fils, le petit comte

de Clermont, célébré au château de Moulins avec une pompe vraiment royale, je me souviens, dit l'amiral, qu'il traînait à sa suite cinq cents gentilshommes vêtus de velours de Lyon, et dont chacun avait reçu de lui en présent une chaîne d'or à trois tours.

— Tout récemment encore, messieurs, quand on lui donna l'ordre d'aller défendre la Picardie, il y entra avec six mille hommes de pied et huit cents chevaux levés de ses propres deniers.

— Aussi, interrompit l'amiral de Bonnivet, le roi le jugeant trop riche, divisa-t-il ses quatre gouvernements. Au duc d'Alençon il donna la charge de la Champagne ; à monsieur de Lautrec, le duché de Milan ; au duc de Vendôme, la Picardie ; à moi, la Guyenne. Le connétable n'a pas oublié cette injure, messieurs, non plus qu'il n'a oublié qu'au passage de l'Escaut, le commandement de l'avant-garde lui fut retiré par le roi pour le donner à monsieur d'Alençon.

— Je fais des vœux, répliqua monsieur de Montchenu, pour que madame d'Angoulême rogne enfin les griffes de ce lion affamé qui menaçait de nous dévorer tous. Mais croyez-

vous, mon cher amiral, qu'après son aventure de cette nuit, monsieur de Bourbon, pour soutenir sa bravade, ose tenir parole et se présenter aux Tournelles?

— Il est capable de tout. Mais chut! voici madame la duchesse qui aborde monsieur le chancelier. Éloignons-nous un peu. Demain, nous saurons ce qu'on aura décidé.

Du milieu d'un groupe d'ambassadeurs et de seigneurs étrangers où elle se plaisait à exagérer encore l'immense influence qu'elle exerçait sur l'esprit du roi, la duchesse d'Angoulême venait en effet d'apercevoir le chancelier Duprat qui semblait s'efforcer d'arriver jusqu'à elle; aussitôt elle s'achemina vers lui, et, lui faisant signe de la suivre dans l'embrasure d'une fenêtre:

— Hé bien, monsieur le chancelier, me garantissez-vous l'appui du parlement?

— Madame, répondit Duprat en s'inclinant jusqu'à terre, le parlement se met à vos pieds.

— C'est bien, fit la duchesse; il faut maintenant terrasser le nouvel ennemi qui nous menace. Monsieur de Lautrec...

— Est à Paris, je le sais; mais ce que vous

ignorez peut-être, c'est que monsieur de Bourbon se propose de le présenter ce soir au roi.

— Grand Dieu ! comment parer ce nouveau coup? murmura madame Louise de Savoie, qui sembla pâlir sous l'épaisse couche de carmin et de céruse dont ses joues royales étaient empourprées. Dans un instant ils seront ici ! Le roi est là qui attend l'entrevue que lui a fait demander monsieur le connétable! Je suis perdue si monsieur de Lautrec parvient à lui parler ! Cette quittance de quatre cent mille écus que j'ai eu l'imprudence de laisser entre les mains du surintendant, ils ne manqueront pas de la produire. Allez! courez, monsieur le chancelier, voyez monsieur de Semblançay ; il faut le prier, le séduire, le menacer au besoin !

Le chancelier se prit à sourire ; la duchesse attendait son avis avec anxiété.

— Le séduire ? répéta Antoine Duprat. Inutile, madame, il vaut mieux l'accuser!

— Par quel moyen? tirez-moi de ce nouveau péril.

— J'ai pourvu à tout.

— Monsieur le chancelier, s'écria la du-

chesse, vous êtes ma providence! Voulez-vous le collier de Saint-Michel?

— Madame, répondit le rusé magistrat en s'inclinant de nouveau, madame, je ne suis ni duc ni pair...

— Voulez-vous le devenir?

Les yeux d'Antoine Duprat s'allumèrent d'un cercle de feu comme les yeux d'un loup à l'aspect d'une brebis éloignée de ses gardiens. Il se contint pourtant, et, affectant une hypocrite modestie, il répliqua :

— Simple gentilhomme d'Auvergne, de maître des requêtes de l'hôtel du feu roi Louis XII, devenu par vos bontés premier président du parlement de Paris, puis chancelier de France, je laisse à de plus ambitieux des titres dont je ne suis pas digne.

— Que souhaitez-vous enfin? interrompit la duchesse impatientée de ses réticences. Parlez! dites un mot!

— Madame, répondit le chancelier avec un calme parfait, j'ai toujours pensé que les clefs de Saint-Pierre ouvriraient bien des portes à la France si elles tombaient jamais dans les mains d'un Français intelligent, actif, dévoué à la famille de ses rois.

Madame d'Angoulême le regarda d'un air étonné.

— Mais je n'ai pas le pouvoir de vous faire pape, monsieur, balbutia-t-elle. Vous n'êtes encore pourvu que d'un évêché, et, pour siéger au conclave, il faut un chapeau de cardinal.

— C'est ce que j'allais faire observer à Votre Majesté.

— Vous serez cardinal, monsieur le chancelier. Mais vous avez, dites-vous, le moyen d'annuler les preuves de monsieur le surintendant.

— Oui, madame.

— Quel est ce moyen ?

Antoine Duprat releva la tête, et, insinuant doucement sa main dans sa simarre, il demeura quelques instants à contempler en silence l'impatiente impétuosité de la reine mère ; puis, enfin, il laissa tomber lentement ces mots dans l'oreille de la duchesse :

— Cette quittance sur laquelle reposent toutes les espérances de vos ennemis... ils ne la produiront pas, car la voici !

— Ma quittance ! s'écria la duchesse en froissant entre ses mains le papier que venait de

lui remettre le chancelier de France ; ma quittance, c'est bien elle ! mon cher Duprat, vous aurez votre chapeau de cardinal.

— Vous me comblez, madame, balbutia la future éminence.

— Vous aurez de plus, sur les biens de monsieur de Bourbon, après le gain du procès, les baronnies de Thiern et de Thouri, que vous convoitez depuis longtemps, je le sais. Maintenant dites-moi par quel heureux hasard cette pièce importante...

— Rien de plus simple : un commis nommé Gentil, gagné à prix d'argent... une promesse d'avancement...

— Que je me charge de tenir ! Vous porterez maître Gentil sur la liste des conseillers à nommer. A cette heure, que la comtesse de Châteaubriand, que messieurs les maréchaux de Foix et de Lautrec, ses deux frères, s'unissent à monsieur de Bourbon pour me perdre ! Je les défie tous !

Comme la duchesse d'Angoulême prononçait ces paroles, une vaste rumeur se fit entendre, et la foule des courtisans ondula en tous sens, pressée par une autre foule qui débouchait du grand escalier de marbre du pa-

lais, et qui venait se mêler à elle. La duchesse frémit en reconnaissant l'écusson de France à la bande de gueules brodé sur les habits des pages rangés aux portes extérieures des salons royaux. Tous les regards étaient fixés sur les notables personnages qui formaient le cortége du connétable, et qui précédaient sa personne.

En tête marchaient les officiers ordinaires de la maison de Bourbon; puis une affluence de gens d'épée, de robe et de finance; ses affidés; ses amis et commensaux, parmi lesquels monsieur Jean de Poitiers, seigneur et comte de Saint-Vallier, Monseigneur l'évêque d'Autun, et Monseigneur de Chabannes, évêque du Puy.

Le connétable parut le dernier dans un costume magnifique, le sourire sur les lèvres, et répondant par un salut de la main aux hommages et aux salutations qui l'accueillaient sur son passage.

Malgré la froideur cérémonieuse qui existait depuis quelque temps entre le roi et son cousin, les courtisans continuaient à encenser le général illustre et le prince du sang royal, puisque l'ordre du maître souverain et le com-

plaisant arrêt du parlement ne leur avaient pas encore fait une loi de l'ingratitude et de l'insulte.

La duchesse d'Angoulême voulut éviter la rencontre du connétable ; mais celui-ci la salua gracieusement en lui disant bien bas :

— Vous voyez, madame, que je suis exact à mes rendez-vous.

La duchesse aperçut le roi qui s'approchait du groupe au milieu duquel se tenait monsieur de Bourbon ; elle sortit de la foule avec le chancelier. Le connétable s'avança vers le roi, le chapeau à la main. François, à qui la présence du héros dont il était jaloux n'inspirait pas moins de honte que de mauvaise humeur, s'efforça de trouver une parole aimable pour mieux cacher l'injustice du traitement qu'il lui préparait ; mais les deux cousins ne purent si bien maîtriser leurs secrets sentiments, qu'un peu d'aigreur ne se mêlât tout d'abord à leurs discours.

— Vive Dieu ! dit le roi, quel heureux hasard vous amène ici, monsieur le connétable ? Vous ne nous habituez pas, pour dire vrai, à vous voir en notre logis, sans quelque motif qui rende votre visite nécessaire.

— Votre Majesté, répondit le connétable, s'étonne à bon titre de ma présence à l'hôtel des Tournelles. Ce n'est pas en effet à la veille d'un injuste procès, qui tend à me dépouiller de mes biens, que j'ai lieu de me réjouir et de venir mendier ici des faveurs. Mon bon droit, sire, est ma sauvegarde et ma seule espérance.

— Vous avez raison, mon cousin, repartit François Ier, de vous confier en vos juges. Mais, il faut l'avouer, vous êtes peu endurant et bien haut à la main. Et tenez, entre nous, vous avez plus l'air à cette heure de dicter une capitulation aux Impériaux, que de solliciter la bienveillance de notre parlement.

— Sire! je ne demande que justice.

— On vous la rendra, monsieur; foi de gentilhomme! on vous la rendra!

— J'y ai compté, dit le connétable en jetant les yeux autour de lui comme pour y chercher quelqu'un à qui s'adressaient aussi ces paroles. — La duchesse et le chancelier avaient quitté la galerie. — J'y ai compté, poursuivit monsieur de Bourbon, c'est pourquoi vous me voyez chez vous, prenant en main la défense des opprimés.

A ce moment le maréchal de Lautrec sortit de la foule et se présenta aux regards du roi.

— Vous ici! s'écria François en fronçant le sourcil; vous ici, monsieur le maréchal de Lautrec? ici sans mon ordre? Et votre armée?...

— Perdue! sire, répliqua le connétable, perdue par la trahison de vos favoris!

— Quoi! perdue tout entière? demanda le roi avec désespoir.

Le connétable continua, et, à mesure qu'il parlait, ses yeux s'enflammaient et semblaient jeter des éclairs.

— Monsieur de Bayard a sauvé les débris de vos escadrons. De tout le Milanais il ne vous reste plus par delà les Alpes que le seul château fort de Crémone! François Sforce, votre ennemi, commande à Milan! Gênes est prise et pillée! Antoine Adorne, proclamé doge par les Espagnols, au lieu d'Octavien Frégose, qui vous était dévoué! Pierre de Navarre, dans les fers! les Suisses de votre garde, débandés! les Vénitiens, vos alliés, détachés de vous! les maréchaux de Foix et de Montmorency, battus, blessés, écrasés! l'élite de votre jeune

noblesse tuée à côté de ses chefs ! voilà ! voilà ce qu'ont fait vos courtisans ! Tout ce sang est retombé en broderies d'or et d'argent sur leurs manteaux ; en aigrettes de diamants sur les têtes de leurs femmes et de leurs maîtresses ! Ils en font parade, à cette heure, sous les mille flambeaux de vos galeries ! Place ! place ! Sire ! regardez-les passer !...

— Ah ! malheur sur nous ! murmura le roi d'une voix profondément émue. Couvrons de deuil nos habits de fête pour pleurer ceux qui ne sont plus !

— Sire, repartit le connétable, couvrons-nous de fer plutôt pour les venger !

Un silence d'effroi succéda au récit de cet événement désastreux. Les créatures et les flatteurs de la duchesse n'osaient lever les yeux. Le roi paraissait atterré. Les vieux capitaines froissaient avec une sourde colère la poignée de leurs épées, ou échangeaient un regard de douleur. Le connétable, les bras croisés sur sa poitrine, regardait tout le monde au visage et attendait la punition du crime qu'il avait dénoncé. Cette heure était solennelle. Elle allait décider la perte de la duchesse ou celle du premier prince du sang.

François fit signe au maréchal de s'approcher.

—Monsieur de Lautrec, lui dit-il, vous répondrez de l'accusation qu'on ose porter en votre nom !

— J'en répondrai, sire, repartit l'émule et le cousin de nom et d'armes de l'héroïque Gaston de Foix. Les quatre cent mille écus que m'annonçaient vos lettres ne m'ont pas été remis. Votre gendarmerie a eu la générosité de servir dix-huit mois sans toucher un denier ; mais les lansquenets et les Suisses m'ont échappé en me criant : Congé ou argent ! De là tous nos malheurs !

— Et qui donc a retenu cet argent ? s'écria François Ier au comble de la fureur.

Le connétable se pencha sur l'épaule du roi et lui dit à voix basse :

— Monsieur le surintendant Semblançay vous remettra la quittance de madame votre mère.

François saisit avec force le bras du connétable :

— Mon cousin, lui dit-il, si cela est, je jure Dieu que mon respect pour elle ne la sauvera pas de la disgrâce. Mais la calomnie est

ingénieuse dans ses accusations, vous le savez.
u'on appelle monsieur le surintendant des finances.

Le baron de Semblançay se fit jour à travers la multitude et vint tomber aux pieds du roi :

— Sire, balbutia le malheureux vieillard, je viens mettre ma vie à vos pieds.

— Parlez! parlez! lui criait-on de toutes parts.

— Nommez le coupable!

— C'est vergogne de se faire ainsi prier.

— Nommez-le, quel qu'il soit, le roi le veut!

— Sire, reprit le surintendant, vous savez si pendant quarante années des plus difficiles fonctions je vous ai servi avec honneur et loyauté.

— Je me plais à le reconnaître, monsieur!

— Si dans les besoins de l'État j'hésitai à disposer pour vous de ma propre fortune et du crédit de mes amis...

— Je le sais.

— Hé bien, le malheur des temps veut qu'une quittance soustraite dans mes papiers m'expose à passer aujourd'hui pour un dila-

pidateur des fonds de l'État, et pour un lâche imposteur. Ah! Sire, vous ne le croirez pas! vous ne ferez pas cette mortelle injure au vieillard que, dans les élans de votre bonté, vous appeliez autrefois votre père! Image de Dieu sur la terre, vous lirez comme lui dans mon âme, et vous sauverez mon nom du mépris!

— Relevez-vous, monsieur, lui dit le roi d'un ton sévère et glacé, et ne reparaissez devant nous qu'après en avoir reçu l'ordre.

Semblançay se retira. Hélas! l'infortuné ne savait pas qu'il devait témoigner de son sang; martyr de la vérité, que son innocence et ses vertus ne sauvèrent pas. Le roi le fit pendre à Montfaucon pour ce fait, quelques années plus tard, comme Charles IX, dans le cours de ce même siècle, fit égorger l'amiral de Coligny, qu'il appelait aussi son père!

Après le départ du surintendant, François Ier se tourna vers un groupe de gentilshommes où se trouvaient les plus acharnés ennemis du connétable : Chabot de Brion, l'amiral de Bonnivet, Montchenu, et d'autres encore.

— Messieurs, s'écria-t-il, c'est à vous qu'il

appartient de venger nos frères morts ! Je commanderai en personne la nouvelle armée qui passera les Alpes. Lyon sera le quartier général. Monsieur de Bonnivet, je vous nomme au commandement de l'avant-garde. Monsieur de Lorges, vous irez m'attendre avec 12,000 hommes dans les plaines du Piémont. Je ne vous y laisserai pas languir. Nous reprendrons le Milanais, messieurs, ou les Impériaux apprendront comment un roi de France sait mourir !

— Nous sommes disgraciés, monsieur le duc, dit au connétable le maréchal de Lautrec, quand ils se trouvèrent seuls dans la longue galerie déserte que le roi venait de quitter, suivi de sa cour.

— Du fond de mon château de Moulins, repartit monsieur de Bourbon, je lui apprendrai, moi, que ce n'est pas avec des courtisans que l'on gagne des batailles !

SECONDE PARTIE.

LA DÉFECTION.

—

§ I.

I.

Un an s'était à peine écoulé depuis la triste issue de l'affaire du surintendant Semblançay, et déjà le parlement de Paris, docile aux volontés de la reine mère et aux insinuations du chancelier Duprat, avait prononcé le séquestre des biens du connétable.

Bourbon, retiré dans son château de Moulins, jetait en soupirant un regard sur sa splendeur passée, et, dans l'oisiveté que lui avait faite l'injuste disgrâce dont il était victime, il

s'indignait de voir à quels hommes François I[er] venait de confier le commandement de sa nouvelle expédition du Milanais.

Plus de fêtes dans ce manoir antique, où si longtemps il avait reçu l'élite de la noblesse de France! Le silence recouvrait comme un crêpe de deuil les allées sombres de ces jardins égayés autrefois par de fraîches cascades, au bord desquelles un peuple de courtisans étalait incessamment l'or et le velours de ses manteaux. Les vieux faunes de marbre, habillés de mousse et voilés à demi par les branches incultes des grands arbres, semblaient dormir sur leurs piédestaux, oubliés comme des figures d'aïeux sur les dalles des sépulcres. La plus triste, la plus délaissée, la plus imposante entre toutes ces ruines, c'était le connétable de Bourbon.

Tout changea de face au château de Moulins, lorsqu'un gentilhomme, arrivé de Lyon, tout couvert de poussière, accourut annoncer au duc, qu'avant de passer les Alpes, le roi en personne se disposait à lui rendre visite. Le visage du connétable reprit alors sa sérénité, et les jardins leur parure. Des courriers chargés de lettres sillonnèrent les routes du Bour-

bonnais. Une affluence de seigneurs et de dames remplit comme par enchantement les appartements déserts du château. Des sommes énormes furent dépensées, et le domaine de Moulins redevint en peu de jours plus luxueux et plus royal qu'il ne l'avait jamais été.

Le duc, à l'issue d'un tournoi auquel François I[er] avait assisté, venait de quitter le roi sur le seuil du somptueux logis qu'il lui avait préparé, lorsqu'il rencontra dans une des galeries du château quelques-uns de ses principaux officiers arrivés en toute hâte pour faire honneur à leur maître.

Parmi eux se trouvait monsieur de Saint-Romain, jeune homme enthousiaste de la gloire du connétable, et dont la faveur auprès du duc était malignement expliquée par l'intérêt tout particulier que Son Altesse portait à Suzanne de Langenfeld, femme de ce gentilhomme. Au château de Moulins, comme à l'hôtel des Tournelles, on était généralement persuadé que Saint-Romain, en courtisan habile et discret, connaissait les motifs de l'insigne amitié en laquelle le tenait le duc, et, pour dire la vérité, bon nombre le critiquaient plutôt par envie que par vertu. Ponthus de

Saint-Romain était accompagné de monsieur de Buren, ou de Beaurain, fils du comte de Rœulx, chambellan du roi d'Espagne, et aussi de monsieur de Frundsberg, colonel de lansquenets, lesquels ne quittaient plus monsieur de Bourbon depuis l'offense qu'il avait reçue de François Ier. Ces deux personnages, apostés auprès du duc par Charles-Quint lui-même, cherchaient toutes les occasions d'aigrir sa rancune contre le roi et de le pousser dans le parti de l'empereur.

—Hé bien! messieurs, leur dit le connétable en affectant un air d'hilarité sous lequel il essayait de masquer son dépit, pensez-vous que le roi soit content de notre fête ?

— Elle est splendide et magnifique, monseigneur, répondit monsieur de Buren. Le château de Moulins n'a décidément rien à envier à l'hôtel des Tournelles.

— Madame d'Angoulême et messieurs du parlement, continua le colonel Frundsberg, en vont mourir de dépit.

—Et pourtant, reprit le connétable, ils espéraient m'avilir en me dépouillant de mes terres et de mes pensions, en forçant un prince du sang royal de France à se montrer aux

Français dans le piètre équipage d'un cadet de famille, ruiné par ses mauvaises mœurs! Sainte-Barbe! il n'en sera pas à leurs souhaits! Tant qu'il me restera un joyau de famille, une pièce de vaisselle à mes armes, je paraîtrai tel que je fus toujours, avec le lustre qui sied à mon rang. . . . .

Le duc était retombé dans ses rêveries, que Saint-Romain interrompit par ces mots :

— Soupçonnez-vous, monsieur le connétable, le but de cette visite du roi?

— Il a compris que c'est une mauvaise arrière-garde à laisser de ce côté des Alpes, qu'une offense toute saignante dans un cœur comme le mien.

Monsieur de Buren jeta un regard d'intelligence au colonel Frundsberg, puis il dit :

— A la cour de l'empereur Charles-Quint, où j'ai passé ma jeunesse, monsieur le duc, une telle injure n'eût pas été faite à un héros de votre sorte. Hélas! pourquoi n'êtes-vous pas né sujet de l'Empereur! ou pourquoi ne voulez-vous pas le devenir? ajouta-t-il en baissant la voix. Le premier rang, après lui, vous eût appartenu; une couronne ne lui aurait pas

semblé un trop riche présent pour un héros qui lui eût conquis le monde.

Ces paroles arrachèrent un soupir au duc de Bourbon, qui fit un triste retour sur sa vie écoulée.

— O François Ier ! s'écria-t-il, jeune lion que j'ai vu combattre à Marignan ! comment es-tu devenu cet agneau timide qu'une main de femme gouverne à son caprice? Un mot de ta mère suffit pour effacer mes victoires. Aujourd'hui, pour une larme, tu lui livres mes titres et mes biens. Qui me répond que demain tu ne lui donneras pas ma tête pour un sourire?...

— Dites un mot, monseigneur, hasarda le colonel Frundsberg, et demain vous prenez le commandement des armées impériales en Italie !

— Dépend-il donc de vous de me l'offrir? demanda le duc d'un ton qui semblait commander une explication plus directe.

Monsieur de Buren s'approcha du connétable, et tirant à demi de son pourpoint une lettre scellée du sceau impérial :

— Nous sommes porteurs des ordres de Sa Majesté.

Monsieur de Bourbon éprouva un frissonnement par tout son corps. Il saisit son front dans ses deux mains.

— Ma tête s'égare ! dit-il. Écraser ces infâmes ! humilier François Ier ! emplir le monde du bruit de ma vengeance !...

— Et de votre honte, monseigneur, s'écria Saint-Romain, pâle de terreur. Juste ciel ! que le souvenir de vos aïeux vous protége, monsieur le duc ! Ils sont tous morts pour le roi et la France ! Pierre de Bourbon, en 1356, à la journée de Poitiers ! Jacques de Bourbon et Pierre son fils à la journée de Brignay, près de Lyon ! Louis de Bourbon, en 1415, à la bataille d'Azincourt ! François de Bourbon à la journée de Marignan !

Les émissaires espagnols remarquèrent l'hésitation du connétable. Monsieur de Buren se hâta de la dissiper par ces paroles :

— Outre la lieutenance générale de ses armées, dont il vous investit, monseigneur, l'Empereur s'engage dès à présent à ériger en royaume les États de Bourbon, auxquels on joindra la Provence et le Dauphiné. Il vous offre en mariage la princesse Dona Léonore, sa sœur, veuve du roi de Portugal, et il pro-

met de l'instituer son héritière et celle de son frère l'archiduc Ferdinand, à défaut d'enfants mâles de tous deux. Voyez! voyez, monsieur le duc! Tout cela est écrit et signé de la main de l'Empereur!

Le connétable se précipita sur la lettre que lui offrait monsieur de Burén, et il la lut d'un bout à l'autre sans proférer une parole. Chacun attendait avec anxiété sa réponse. Saint-Romain se tenait, les mains jointes, auprès de son maître comme pour le supplier de songer à sa gloire.

Le duc remit brusquement la lettre dans les mains de monsieur de Burén.

— Hé bien, monseigneur? murmura celui-ci.

— Je refuse, répondit froidement le connétable.

Au même instant on annonça le roi. Tous les visages reprirent leur calme et leur indifférence habituelle, excepté pourtant celui de monsieur de Bourbon, sur lequel brillait encore comme un reflet de la tempête qui venait de bouleverser cette grande âme. L'émotion du duc ne put échapper à la sagacité de François.

Le roi n'avait entrepris ce voyage de Mou-

lisa que pour vérifier certains bruits qui accusaient le connétable de prêter l'oreille aux mauvais desseins que les partisans de l'Espagne machinaient, disait-on, afin d'opérer une diversion de ce côté, pendant que l'armée française serait engagée dans le Milanais. Le roi fronça le sourcil en voyant messieurs de Buren et Frundsberg auprès de son hôte. Il se remit pourtant, et, touchant la main du connétable :

— Je suis content, mon cousin, lui dit-il, de l'hospitalité que j'ai reçue chez vous. Foi de gentilhomme ! un roi couronné ne ferait pas plus royalement.

— Il n'a pas tenu à votre parlement, sire, répondit le duc, qu'il me soit demeuré un lit pour l'offrir à Votre Majesté. Mais le radeau de notre fortune n'est pas tellement disjoint et rompu qu'il ne nous en reste une planche où nous puissions mettre le pied.

— Avant de vous y abandonner, mon cousin, reprit François, il serait bon de vous assurer si elle est assez solide pour vous porter sans péril.

— Sire, interrompit monsieur de Bourbon, la Providence est pour nous.

— Je souhaite qu'elle vous conduise, monsieur. Quand je quitterai votre château, car mes devoirs me défendent de prolonger au delà de cette journée le plaisir que j'éprouve en votre compagnie, je désire vous entretenir seul à seul.

— Je me rendrai, sire, à vos ordres.

— C'est bien. Monsieur l'amiral de Bonnivet, monsieur de Brion et quelques autres de mes amis viennent de mettre pied à terre à votre porte. Veuillez faire en sorte qu'ils soient bien reçus et traités pour l'amour de moi, monsieur.

Le duc fit un signe de respect et de soumission.

— Je veux, mon cousin, ajouta le roi en se retirant, que si un jour l'un de nous venait à manquer à l'autre, on puisse juger de quelle part sont demeurés la loyauté et l'honneur.

— Les Français, répliqua le duc, savent que, si jamais j'ai failli, ce n'a été, Dieu merci! ni de ce côté ni de l'autre.

Le roi descendit dans les jardins, s'entretenant tout bas avec les gentilshommes qui l'avaient accompagné. On entendait retentir dans les cours les piaffements des chevaux qui avaient

amené monsieur l'amiral et sa suite. Le connétable désigna Saint-Romain pour faire à ses hôtes, en son nom, les honneurs de son domaine. Quant à lui, il se retira dans ses appartements, après avoir défendu à ses gens de l'y venir troubler, sous quelque prétexte que ce fût.

Saint-Romain alla recevoir les nouveaux hôtes de son illustre maître. En un instant un splendide repas leur fut servi dans une des galeries du château, dont tous les murs étaient garnis de tableaux des meilleurs maîtres italiens, représentant les grandes actions qui avaient illustré les ancêtres du duc Charles de Bourbon. Chacun des convives du château, en s'asseyant devant ces peintures, fut obligé d'avouer dans le fond de sa conscience que le connétable absent était le plus glorieux de tous ces héros dont la postérité avait consacré le renom.

Il fallait à Saint-Romain l'ordre exprès de son maître pour le décider à rester au milieu de ces hommes qu'il savait être les ennemis acharnés du duc et les auteurs de sa disgrâce. Ici, c'était Bonnivet qui lui avait ravi son gouvernement de Guyenne et son commandement de

l'armée d'Italie ; là, Chabot de Brion, grand fauconnier de la couronne, qui, du fond de sa vénerie, prétendait en remontrer dans l'art de la guerre au plus habile général dont la France pût alors se glorifier ; là-bas encore, monsieur de Montchenu, maître d'hôtel du roi, qui voulait aussi trancher du capitaine et du triomphateur ; puis, venaient après eux Perrot de Warty, de Ligny et quelques autres jeunes gens à peine hors des pages, qui, pour se pousser en faveur dans l'esprit des familiers des Tournelles, renchérissaient encore sur les outrages qu'on prodiguait au prince que voulaient perdre les flatteurs de la reine mère.

Renfermant dans son cœur le mépris et la haine qu'il ressentait pour ces fauteurs d'intrigues, Saint-Romain mettait tous ses soins à leur faire noblement les honneurs du château de Moulins. Obéir aux moindres ordres du connétable, satisfaire ses plus petits désirs avant même qu'il eût pris la peine de les exprimer, tel était le plan de conduite qui s'était tracé ce candide et loyal jeune homme, depuis que les bienfaits du duc avaient ajouté les droits de la reconnaissance à la profonde et sincère admiration qu'il avait conçue pour son

protecteur. Il eût bravé la mort pour épargner un souci au connétable ; et, pour défendre sa gloire outragée, ce n'eût pas été trop pour lui de répandre tout son sang. L'amour qu'il éprouvait pour sa femme, Suzanne de Langenfeld, était le seul côté par où son cœur fût accessible à un autre sentiment que ce dévouement qui le dominait tout entier. Élevé loin de la cour, peu fait au beau langage de la rue Saint-Antoine, et à cette science de déguiser la calomnie et l'insulte sous le vernis de l'éloge et du respect, Saint-Romain s'entretint longtemps avec les nouveaux hôtes du château, sans s'apercevoir que chaque mot de leur conversation était une moquerie dirigée contre le duc et contre lui-même. Les convives, enhardis par le stoïcisme avec lequel le jeune homme accueillait leurs propos, qu'il ne songeait pas même à relever, excités peut-être aussi par de copieuses libations de vin d'Espagne, déchirèrent par tant d'endroits le voile de l'allusion, qu'il fallut bien enfin que l'objet de leurs mystifications ouvrît les yeux.

Dès l'instant où Saint-Romain put se douter que c'était bien à lui qu'on en avait, son oreille et son humeur devinrent plus cha-

touilleuses, et il lut dans le sourire de ses agresseurs celles de leurs paroles qu'il ne comprenait pas. Un des jeunes gentilshommes de monsieur de Bonnivet rompit la glace le premier, en racontant, sans nommer les héros, mais avec assez d'indications pour qu'on les reconnût facilement, l'aventure de madame de Saint-Romain et du connétable, telle qu'il l'avait apprise de l'amiral. Perrot de Warty, pour ne pas demeurer en reste, accompagna le récit d'un commentaire qui fit sauter hors de son fauteuil Saint-Romain, pâle de colère, et les yeux allumés par la vengeance :

— Misérable lâche! s'écria-t-il, je te châtierai comme tu mérites. Et il courut sur lui l'épée haute ; mais le jeune comte de Ligny eut le temps d'arrêter son bras.

— Pardieu! dit de Warty, à qui ce mouvement donna le temps de tirer son épée, laisse-le venir à moi! N'ai-je pas trahi un beau secret, sur ma foi! Et où diable y a-t-il ici quelqu'un, même en y comprenant cet honnête mari du Bourbonnais, qui ne sache que madame de Saint-Romain est la maîtresse du connétable de Bourbon?

— Saint-Romain se débarrassa de l'étreinte

du comte de Ligny, et, d'un coup de son épée, il fit rouler à terre celui qui l'insultait. On s'empressa autour du blessé qui, percé de part en part, et transporté dans une salle voisine, répétait encore dans les bras de ses amis :

— Tout cela n'empêche pas que madame de Saint-Romain ne soit la maîtresse du connétable de Bourbon.

On avait arraché l'épée sanglante des doigts crispés de Saint-Romain. Bonnivet voulut rester seul avec lui pour le calmer, pendant que les autres convives accompagnaient le médecin du château dans la chambre du malheureux de Warty.

— Monsieur l'amiral, répétait Saint-Romain, un de vos gens m'a publiquement outragé. Il faut qu'il rétracte publiquement sa calomnie ; il le faut pour mon honneur, ou j'irai demander justice au roi.

— Loin de moi, répliqua l'amiral, la pensée d'excuser l'imprudence de ce pauvre Warty. Il a eu tort, monsieur, je vous le concède. Mais aller vous plaindre au roi, à toute la cour, y pensez-vous ?

— J'irai pourtant, monsieur l'amiral.

— Allons, Saint-Romain, soyez calme. Ne divulguez rien ; ne vous donnez pas en spectacle à cette foule toujours avide de scandale. Ce n'est pas la première fois qu'un tel malheur frappe un honnête homme. Puisque vous l'affirmez, je veux croire que vous ignoriez cette intrigue.

— Vous n'y croyez pas vous-même, monsieur, répliqua Saint-Romain, ma femme est honnête et sage, n'est-ce pas? vous le savez. Monsieur le duc est homme d'honneur, vous le savez aussi. Pourquoi en vouloir faire à mes yeux deux monstres que je ne pourrais plus regarder sans haine, car ils m'auraient trompé? C'est inutile, je ne puis croire à cela.

— Pourtant, insinua l'amiral, si l'on vous donnait une preuve?

— Une preuve!... Oh! non... Cette preuve n'existe pas.

— Il ne tient qu'à vous de vous convaincre, aujourd'hui... dans une heure... à l'instant même.

La fureur du jeune homme s'était transformée tout à coup en un horrible abattement; il n'osait ni parler ni se taire; ses yeux baissés redoutaient de rencontrer le regard de

monsieur de Bonnivet. Celui-ci le pressait de plus en plus.

— Une preuve ! répéta Saint-Romain : oh ! non ; n'achevez pas, je ne veux rien savoir, rien rechercher, rien examiner ; je craindrais trop que mon jugement prévenu ne se prît à l'appât d'un piége. — L'amiral poursuivit :

— Madame de Saint-Romain, que vous croyez à Paris, occupée des devoirs de sa charge auprès de madame d'Angoulême, madame de Saint-Romain se cache ici depuis hier sous un faux nom, dans une maison de la ville. Hier, reprit Bonnivet après un silence que le jeune homme atterré n'avait pas la force de rompre, hier elle a fait rendre une lettre à monsieur de Bourbon par une femme du peuple qui a feint de venir demander un secours.

— Et cette femme... interrompit Saint-Romain...

— Cette femme, vous la verrez. Elle vous conduira au rendez-vous qu'elle-même a donné à monsieur le connétable.

En ce moment on frappa doucement à la porte de la galerie. L'amiral entr'ouvrit cette

porte : une vieille femme s'avança. Bonnivet la prit par le bras et la conduisit, sans dire un mot, auprès de Saint-Romain, puis il se retira. Le mari de Suzanne, accoudé sur le dos d'un fauteuil, regardait venir à lui cette apparition qui semblait évoquée d'un tombeau. Les malheurs et la souffrance, plutôt que les années, avaient vieilli les traits de cette femme, sur lesquels on démêlait encore les traces d'une beauté absente. Son front hautain, ses longs yeux noirs qui jetaient des éclairs par intervalles, contrastaient d'une façon bizarre avec la pauvreté de ses habits.

— Qui êtes-vous? demanda le jeune homme.

— Une misérable femme que monsieur le duc de Bourbon, un soir qu'il se rendait aux Tournelles, fit battre à coups de fouet, par ses gens, dans la rue Saint-Antoine. N'étiez-vous pas de ceux-là, vous?

— Non, répliqua de Saint-Romain. Que m'importe ceci! As-tu autre chose à me dire?

— Vos amis m'appelaient la sorcière italienne; jugez de ce que je dois savoir.

—Au fait! me feras-tu voir ce que tu as dit?

— Aussi vrai que mes malédictions poursuivront jusqu'au dernier jour votre connétable

et tous ceux qui l'ont aidé dans ses massacres du Milanais !

— Songe à quoi tu t'engages ! c'est la mort, si tu me trompais.

— Je le sais.

— Et madame de Saint-Romain sera là, dis-tu, chez le duc ?

— Elle vous y attend.

— Comment le sais-tu ?

— C'est moi qui l'ai conduite à Moulins. Elle hésitait, je l'ai persuadée ; elle tremblait, je l'ai rassurée.

— Malheur à toi !

— Non, malheur à lui ! à l'assassin de mes enfants ! Croyez-vous que j'abandonne sitôt mes projets ? Pour la conduire ici, j'ai feint la misère auprès de votre femme ; elle m'a donné sa bourse et du pain. Les cœurs qui aiment s'apitoient aisément ! Pour acquérir sa confiance, j'ai simulé des larmes, et j'ai vu ses lèvres de rose s'appuyer sur ce front flétri ; ses lèvres dont les baisers sont si doux !

— Ah ! tais-toi ! Va-t'en ! va-t'en ! sorcière maudite ! Non ! reste ! donne-moi ta main pour me guider, car mes yeux se troublent. Viens ! viens ! conduis-moi.

— Oui, je vous conduirai, reprit la vieille en s'attachant de ses deux mains au bras du jeune homme. Vous la punirez de votre déshonneur, n'est-ce pas? Promettez-le-moi. Vous avez votre épée, votre poignard; fort bien. Quant au séducteur de Suzanne, un bras plus haut que le vôtre l'abattra. Moi qui le hais, je n'ai pu le frapper; les démons sont pour lui? N'avez-vous pas vu dans ses yeux, sur son front, ce sceau de la fatalité, étoile infernale qui le mène vers un avenir étrange, mystérieux, inconnu? N'avez-vous pas vu qu'il est de ces hommes donnés en exemple à la terre, idoles adorées et maudites, que la foudre finit par briser sur leur piédestal? Depuis dix ans je me traîne sur sa trace pour qu'un instant de joie me paye d'une vie de misère et de larmes. Ce jour viendra. Dieu est juste!

— Vous le haïssez bien, madame!

— Vous le haïrez comme moi, quand vous aurez vu jusqu'à quel point vous êtes outragé.

— Marchons, dit Saint-Romain, c'est trop de temps perdu; mais ne va pas me tromper; cette épée une fois tirée ne doit plus rentrer dans le fourreau.

Ils disparurent tous deux ; l'amiral de Bonnivet entra aussitôt par l'autre extrémité de la galerie avec monsieur de Brion.

— Tout va bien, dit l'un d'eux ; allons conter l'histoire au roi.

— Bravo ! dit l'autre ; monsieur le duc avait oublié cet intermède dans le programme des fêtes de son château de Moulins.

Pendant que ces choses se passaient, une femme voilée était mystérieusement introduite dans les appartements particuliers du connétable, où celui-ci n'avait pas tardé à la rejoindre. Au moment où l'entrevue de Saint-Romain avec la Vieille que lui avait amenée l'amiral commençait à prendre fin, nous trouvons le duc de Bourbon dans une élégante galerie attenante à son appartement privé, se promenant en compagnie d'une jeune femme qui cherche à le retenir encore auprès d'elle.

— Déjà me quitter, monsieur le duc ? dit la dame d'un ton de reproche.

— Je le dois, répond le connétable ; le roi va partir. J'ignore de quelle affaire importante il me veut parler, mais son ordre est précis : ne me retenez pas.

— Moi-même, reprit la dame, ma sûreté

ne me commande-t-elle pas de m'éloigner de ce château? A tout instant j'y puis être surprise, et cependant je reste.

— C'est que tu es un ange!

— Voyez pourtant à quoi je m'expose pour vous voir! Mais, reléguée seule à Paris, vous sachant en proie à tant de persécutions, je n'ai pu tenir à mon inquiétude : il a fallu que je vinsse. Hélas! pourquoi suis-je venue! Pour oublier en un moment tous les serments que j'avais faits à Dieu, pour oublier mon devoir, le respect de mon honneur, tant de jours passés en lutte contre un amour qui devait enfin me dominer! comment oserai-je maintenant lever les yeux vers le ciel et le prendre à témoin de la chasteté de mon âme! Oh! j'ai perdu pour toujours le doux repos de la conscience!

— Le bonheur te le rendra.

— Je veux vous croire, car un homme comme vous ne peut mentir. Dieu ne s'est pas plu à former le cœur des héros de ses plus sublimes vertus pour y mêler les basses passions des hommes.

— Regrettez-vous donc le sacrifice que vous m'avez fait?

— Oh ! non, car mon corps et mon âme sont à vous ! Au moindre soupçon de votre péril, j'ai tout mis en oubli, et je suis accourue sans autre compagnie qu'une pauvre femme bien malheureuse, qui vit de mes secours depuis plusieurs mois.

— Vous êtes si bonne !

— C'est cette femme qui vous a remis mon billet. Elle m'a bien rendu ce que j'ai fait pour elle. Aussi je l'aime, monsieur le duc ! j'ai passé mon enfance dans son pays, quoique j'en aie perdu le souvenir. O l'Italie ! quand la reverrai-je, cette belle contrée de mes rêves ? Que je voudrais parcourir avec vous ces villes somptueuses toutes sonnantes de votre gloire ! Car je n'ai rien vu de cela, moi que mon père cacha tout enfant parmi les tombeaux d'une église pour me soustraire aux hasards des batailles. Ce que j'en sais, c'est ce qu'il m'en a dit. Mais je suis bien folle, n'est-ce pas ? j'oublie que vous voulez partir, qu'il faut que vous partiez. Allez, mon héros, mon maître dont je suis plus fière qu'un roi de sa couronne ; allez et emportez mon âme avec vous ! . . .

— Je reviendrai pour te dire adieu.

Le connétable donna un baiser sur le front

de cette femme qui le regardait partir avec une inexprimable anxiété. Comme il se dirigeait vers la porte, sa maîtresse fit quelques pas vers lui, et, se pendant à son bras :

— Pourtant, dit-elle, je m'étais promis de ne plus vous aimer, de ne vous revoir qu'avec les yeux et le cœur d'une amie ; que j'étais insensée !

— Mon amour, répliqua le duc, vous saura gré de cela.

— C'est moi qui vous aime, monseigneur, mais d'un amour fatal et sombre, qui me fait peur. Dieu, par une chaîne invisible, a lié ma vie à la vôtre, comme l'arbre à la racine, comme la fleur au soleil. On ne peut nous séparer sans que je meure. Vous savez ! ce savant astrologue que vous consultez quelquefois nous a prédit que nous devions mourir ensemble. Oh ! qu'il avait bien lu dans le livre de notre destinée !

— Il est vrai, reprit le connétable impatient de terminer cette conversation, mais ce n'est pas nous séparer que nous quitter un instant pour nous rejoindre après.

— Les heures fuient si vite ! soupira la dame ; songez que cette nuit je pars ! Vous ne

me dites plus de ces choses que j'aimais à vous entendre dire. Serait-il vrai que les pensées du génie tuent l'amour? Serait-il vrai que le désir satisfait s'éteint de lui-même comme un flambeau consumé? Oh! il n'en est pas ainsi de moi!

— Mon amour est égal au tien, Suzanne; mais songe encore une fois que le roi m'attend.

— Vous disiez autrefois : Le roi peut bien attendre!

— Écoutez, interrompit le duc en se précipitant vers une fenêtre dont il écarta doucement le rideau, n'entendez-vous pas dans cette cour un bruit d'armes? C'est le roi qui me cherche! peut-être vient-il dans cette chambre! Voyez ce que vous avez fait! Qu'on ne vous trouve pas ici. Fuyez! fuyez! Adieu! Suzanne! adieu, je vais au-devant du roi.

— O mon Dieu, dit la pauvre femme, plutôt que de voir son cœur changer, puissé-je mourir! — Et elle s'avança vers une petite porte à demi cachée par la tapisserie. Au moment où elle allait sortir, la tapisserie se leva, et Saint-Romain parut. Suzanne poussa un cri de terreur et se précipita vers l'autre porte. Son mari la saisit par le bras.

— Point de ce côté, madame, lui dit-il d'une voix étouffée, le roi et sa cour sont là qui se rendent dans cette galerie. Silence! venez! Du moins je vous épargnerai la honte!

Ils disparurent tous deux. Au même instant, par l'autre porte, entraient le roi et le connétable accompagnés de l'amiral de Bonnivet et des principaux gentilshommes de leur suite.

LA DÉFECTION.

—

§ II.

II.

— Passons sur le cérémonial, mon cousin, dit François I[er] au duc de Bourbon. Las d'attendre votre bon plaisir, le roi vient prendre congé de vous.

— En vérité, sire, vous me voyez confus, balbutia le connétable auquel l'impatience de son cousin ne laissa pas le loisir d'achever la phrase commencée.

— Foi de gentilhomme, monsieur le duc,

j'ai eu le temps de m'habituer à vos superbes caprices : n'en parlons plus. Avant de monter à cheval j'ai voulu vous entretenir une dernière fois de choses qui nous intéressent tous deux.

Le roi fit un signe; les personnes qui l'avaient accompagné saluèrent et se retirèrent aussitôt. François Ier se jeta brusquement dans un fauteuil, d'un air qui exprimait combien il avait hâte d'en finir. Monsieur de Bourbon, sur son invitation, s'assit à quelques pas de lui.

— Maintenant, sire, dit-il, je vous écoute.

François commença :

— Dans quelques jours j'aurai passé les Alpes. Dans quelques mois, j'espère, j'aurai reconquis le Milanais. La ligue d'Italie croit en vain m'arrêter en se ralliant à l'Empereur; j'humilierai la ligue d'Italie; je punirai le pape de ses prédications hostiles; je rançonnerai Venise pour avoir acheté la paix de l'Autriche, Gênes, Florence, Sienne et Lucques; toute cette couvée de petits serpents italiens que l'aigle de Charles-Quint a fait éclore sous ses ailes, se repentira d'avoir levé la tête. Je ne m'effraye pas de combattre dans le même temps

l'Anglais en Picardie et les lansquenets d'Allemagne en Bourgogne. Quel que fût leur nombre, je n'ai jamais craint les épées de mes ennemis quand ils les ont tirées au soleil. Mais que, sous les faux semblants de la fidélité, des traîtres aiguisent contre moi dans l'ombre des poignards; que des Français, qui tiennent dans leurs mains les clefs de nos provinces, soupirent après mon absence pour ouvrir nos portes à l'étranger, voilà ce que je redoute et ce que je déclare infâme, monsieur!

En prononçant ces mots, le roi frappa vivement de sa main le bras du fauteuil sur lequel il était appuyé, et il considéra fixement le connétable qui ne baissa pas la paupière.

— Sire, répondit tranquillement le duc, si vous avez la preuve qu'un Français, fût-il des plus grands de votre royaume, ait conçu un tel dessein, que tardez-vous à le punir?

— Mon cousin, poursuivit François quelque peu déconcerté par cette assurance, votre opinion à ce sujet est d'un grand poids à mes yeux. Il m'en coûtait, je l'avoue, de soupçonner des ennemis de mon trône dans les premiers rangs de ma noblesse.

— Sire, reprit le connétable avec ce ton

d'audace qui lui était habituel, le trône de France n'a d'autres ennemis que vos courtisans. Ce sont eux qui dépouilleront votre peuple du respect et de l'amour de son roi, et leur roi de l'estime de son peuple ! ce sont eux qui vous aliéneront le cœur de votre noblesse, sire, et qui mettront à mal le royaume, si vous n'y prenez garde ! Voilà les ennemis et les traîtres ! Tant pis pour eux, si ma franchise les démasque ; tant pis pour vous, si vous ne les reconnaissez pas à ce portrait !

Le roi laissa percer un mouvement de colère, qu'il réprima presque aussitôt. Puis avançant vivement son fauteuil :

— En est-il un seul, monsieur le duc, je vous le demande, qu'on puisse accuser comme vous d'entretenir chez lui les mécontents et les étrangers suspects ? Si monsieur de Lautrec veut insulter ma mère, il vous trouve. Si messieurs de Buren et Frundsberg, espions avoués de l'Espagne, cherchent du crédit en France, qui le leur donne ? Vous ! qui en faites vos plus intimes conseillers ! Mes amis ne valent-ils pas les vôtres ? Vous seriez moins jaloux, peut-être, de ce qu'ils ont reçu de moi, si vous vouliez vous souvenir que le premier

acte de ma royauté fut de vous gratifier de l'épée de connétable, qu'avait portée avec tant d'honneur Jean de Bourbon, votre aïeul.

Le connétable se leva pour répondre à cette interpellation, et, frappant de la main à son tour le dossier de son fauteuil.

— Sire ! vous oubliez aussi que j'avais gagné cette épée en Milanais, en Guyenne, en Bourgogne, et que, peu de mois après votre don, je la nettoyais de sa rouille dans le sang des Suisses à Marignan.

— Je reconnais, monsieur le duc, interrompit le roi, qui fit signe au duc de reprendre sa place, je reconnais qu'en cette circonstance je vous dus la victoire et la vie. Je m'en souviendrai toujours. Si quelques nuages depuis ce temps ont passé entre nous, je veux les écarter. Qu'une double réconciliation cimente notre nouvelle amitié. Foi de gentilhomme! vos biens vous seront rendus. J'y ajouterai même d'autres marques de ma faveur. Pendant mon absence, vous prendrez les ordres de ma mère que j'ai nommée régente. Je vous investis de la lieutenance du royaume. Mais, de votre côté, j'exige que vous me fassiez le sacrifice de votre rancune, que vous retourniez à notre

premier projet, que vous acceptiez pour votre épouse madame la duchesse d'Angoulême. Votre main, mon cousin! donnez-moi votre main!

— Jamais! sire, jamais! répondit le duc en retirant la sienne.

A son tour le roi se leva.

— Monsieur, j'ai promis en votre nom.

— Puisse la foudre m'écraser, s'écria le duc, avant que j'épouse une telle femme.

François Ier mordit son gant de colère.

— Pas un mot de plus, monsieur de Bourbon, songez que vous parlez de ma mère.

Le nom de la duchesse d'Angoulême avait réveillé tous les ressentiments du connétable. Il ne se possédait plus ; il ne savait plus garder aucune mesure ; sa franchise allait le perdre.

— Une femme, continua-t-il, qui, par les mains de son infâme chancelier Duprat, a mis toutes les charges du royaume à l'encan!

La patience du roi était à bout, ses lèvres tremblaient; son visage se couvrait d'une pâleur livide.

— Taisez-vous, monsieur, fit-il en imposant silence de la main à son imprudent interlocuteur, qui poursuivit sans pitié :

— Une femme dont l'avarice et la cupidité feraient monnayer, si elle l'osait, le sceptre et la couronne de son fils !

— Vous m'insultez, monsieur, s'écria François Ier hors de lui.

Un soufflet retentit sur la joue du connétable. Du même coup la main du duc résonna sur la poignée de son épée qui faillit être brisée par le choc : cette main resta comme clouée à la place où elle avait frappé. La porte de la galerie s'ouvrit au même instant, et, en un clin d'œil, vingt personnes s'interposèrent entre le roi et le duc. Il se fit un silence effrayant. Sur un geste de Chabot de Brion, une compagnie de hallebardiers barra l'issue de la galerie. Bonnivet le premier hasarda quelques mots auprès du roi :

— Votre Majesté, dit-il en jetant un regard du côté du connétable, n'a-t-elle pas d'ordre à nous donner ?

— Je n'ai point appelé, monsieur l'amiral, répondit le roi avec un calme apparent ; mais, puisque nous voici prêts au départ, à cheval, messieurs ! Avant quinze jours, nous ferons beau jeu à nos ennemis sous les murs de Milan.

Tout cette foule s'écoula. Les portes de la galerie se refermèrent ; il ne demeura plus avec le duc que quelques officiers de sa maison.

— Un soufflet ! s'écria le connétable qui serra convulsivement la main de Montagnac-Tausannes, debout et immobile devant lui : un soufflet ! Montagnac ! et je ne l'ai pas tué !

Le colonel Frundsberg accourait en ce moment.

— Monsieur de Frundsberg, lui cria le duc du plus loin qu'il l'aperçut, le roi m'a donné un soufflet !

— Cela crie vengeance, monseigneur !

— Je l'aurai ! je l'aurai ! j'en jure Dieu ! la terre ne peut plus nous porter tous deux désormais ! Mon pauvre Pompérant, poursuivit le duc en se précipitant au-devant du capitaine de ses gardes, qui arrivait tout pâli de la nouvelle qu'il venait d'apprendre, mon pauvre Pompérant, je suis déshonoré, avili : il a osé me donner un soufflet ! Approchez tous, messieurs, reprit le connétable en interpellant par son nom chacun de ses gentilshommes qui entraient en foule, venez voir sur ma joue l'empreinte encore chaude de la main de François Ier ! Des Escures, de Beaumont, d'Es-

pina, Varennes, si vous voulez savoir comment le roi paye les services de sa noblesse, regardez là!

— Monsieur le duc, s'écrièrent à la fois les assistants, nous partageons tous votre affront!

— Que nous réserve-t-il, dit Montagnac-Tausannes, s'il traite ainsi le plus glorieux prince de son sang?

—Pour moi, ajouta monsieur de Buren, je retourne sur les terres de l'Empereur.

—Vous ne partirez pas seul! interrompit le duc de Bourbon.

— Disposez de nous tous, monsieur le duc!

Le connétable remercia d'un regard ces fidèles serviteurs qui liaient ainsi leur fortune à la sienne. Il fit quelques pas, la tête baissée et les bras croisés sur sa poitrine : on attendait en silence qu'il fixât par un mot toutes ces destinées qui se confiaient à lui. Il releva la tête et regardant ses amis en face :

—Ce soir, messieurs, je quitte la France!

—Nous vous suivrons, répondirent-ils.

— Monsieur de Buren, les conditions de l'Empereur!

De Buren lui remit respectueusement la lettre pliée qu'il tenait cachée dans son sein. Bourbon l'ouvrit, et, marchant de nouveau à grands pas :

— Le sort en est jeté, dit-il, Il l'a voulu, Dieu nous jugera !

En ce moment cette foule agitée ouvrit ses rangs devant un vieillard dont l'aspect fit frissonner le duc.

— Saint-Vallier ! s'écria-t-il, viens-tu partager ma fortune ?

Voyant que le visage de cet homme vénérable demeurait impassible :

— Ne cherche pas à me convaincre, poursuivit le duc, mon parti est pris, irrévocablement pris.

— Il faudra pourtant que vous m'écoutiez, répondit le nouveau venu.

Ils entrèrent ensemble dans une chambre voisine. Jean de Poitiers, seigneur de Saint-Vallier, capitaine de cent hommes d'armes et chevalier de l'ordre du roi, était allié à la famille de Bourbon. Il connaissait les piéges dont on entourait le connétable ; il savait que François Ier devait avoir une explication avec lui au sujet de la duchesse d'Angoulême ; il

avait prévu tout ce qui était arrivé. Il se jeta aux genoux de Bourbon ; il le supplia, les larmes aux yeux, de changer de résolution et de songer au déshonneur qui allait le frapper, aux malheurs sans nombre qu'il déchaînait sur la France. Bourbon parut attendri par les supplications du vieillard.

— Eh! mon cousin, dit-il en le pressant sur son cœur, que veux-tu donc que je devienne ? ils m'ont tout pris, je n'ai plus rien, je ne suis plus rien. Ils veulent que j'expire dans l'opprobre et dans la misère ! Toi-même, en me venant voir, ne sais-tu pas que tu en as fait assez pour t'attirer leur vengeance, s'il ne suffisait pour cela de tes vertus et de tes services? Va-t'en, Saint-Vallier! va-t'en et me laisse ! Songe que tu as une famille, une fille chérie, Diane de Poitiers, modèle de beauté et de sagesse, que la corruption de l'hôtel des Tournelles n'a pas éprouvée jusqu'ici : Dieu soit loué! Cache-la bien aux regards du roi, et cache toi-même dans le plus profond repli de ton cœur l'amitié que tu me portes, car ce sont là des crimes, entends-tu? qu'ils te feraient expier, comme en ce jour ils me font expier mes victoires.

Ces prophétiques paroles ne diminuèrent en rien les nobles efforts de Saint-Vallier pour ramener le duc de Bourbon à ses devoirs. Le connétable ne put obtenir qu'il quittât le château de Moulins qu'en lui promettant de ne pas pousser plus avant son projet sans prendre avis de sa vieille expérience.

Dès que Saint-Vallier se fut éloigné, le duc rentra dans la galerie où ses partisans l'attendaient : il les trouva tous impatients de recevoir l'ordre du départ.

— Ne perdons pas un instant, dit-il; monsieur de Buren, j'accepte les conditions que vous m'avez proposées. A mon tour, je dois m'engager euvers vous. Qu'on appelle monsieur de Saint-Romain! qu'il m'apporte mon scel ducal.

— Je venais vous le remettre, répondit d'une voix sourde le mari de Suzanne de Langenfeld, qui s'avança lentement au milieu des groupes animés dont la galerie regorgeait. Saint-Romain était pâle et abattu; un feu sinistre luisait sous ses paupières. La préoccupation de tous les esprits empêcha que son trouble extrême ne fût remarqué : tous les regards et tous les cœurs étaient tournés vers

le connétable. Le duc remit à Saint-Romain le papier qu'il avait reçu de monsieur de Buren :

— Prenez cela, dit-il, vous, mon fidèle ami. C'est ma tête que je confie à votre garde! Maintenant, placez-vous à cette table et écrivez.

—Je ne le puis, monsieur le duc, reprit le jeune homme.

—Que signifie cela ? trahiriez-vous ma cause, vous, Saint-Romain?

—Je quitte à l'instant votre château pour n'y jamais rentrer.

Un cri d'étonnement éclata parmi les gens du connétable; on se refusait à croire que ces paroles fussent sorties de la bouche de Saint-Romain. Personne n'ignorait de combien de faveurs le duc avait comblé ce jeune homme, entré dans la maison de Bourbon sans autre fortune que son épée. Ses camarades l'entourèrent et le pressèrent de rétracter ce qu'il venait de dire : il répéta pour la seconde fois les mêmes paroles, et d'une voix haute et claire, afin que tout le monde l'entendît. Alors chacun s'éloigna de lui. L'un lui reprocha son ingratitude : il sourit amèrement et ne répon-

dit pas ; un autre lui demanda s'il avait peur : il se contenta de hausser les épaules. Il allait se retirer, lorsque le duc l'appela et lui exprima le désir de savoir au moins le motif de ce brusque abandon.

— C'est vous qui m'ordonnez de parler, monsieur le duc, s'écria-t-il, je vais vous satisfaire. Écoutez tous, messieurs. Puis, se tournant vers le connétable : — Monsieur le duc, vous êtes mon bienfaiteur, tout le monde ici sait cela ; je vous dois la charge de gentilhomme de votre maison, celle qui me confie la garde de votre sceau ducal et les gages attachés à cette place. Je ne porte pas un joyau, pas un vêtement qui ne provienne de votre munificence. Tout ce qui fait briller un homme dans le monde, tout ce qui attire les yeux de la foule et la jalousie des envieux, je vous le dois. Mais en me donnant ces hochets de la vanité, vous vous êtes payé chèrement, monsieur le duc ; vous m'avez pris un trésor que rien ne me rendra désormais : vous m'avez ravi l'honneur. Vous tous qui m'écoutez, m'avez-vous donc cru assez lâche pour avoir froidement calculé ce que pouvait me rapporter en faveurs et en largesses l'amour de ma femme

cédé par un traité infâme aux caprices de son altesse ! Dieu m'est témoin qu'aujourd'hui seulement je connais jusqu'où mon inexpérience a été abusée ; Dieu m'est témoin que d'aujourd'hui seulement je comprends la signification des sarcasmes dont m'a poursuivi sans péril plus d'un d'entre vous ; je vous le pardonne, messieurs. Je rends à monsieur le duc tout ce que j'ai reçu de lui depuis mon entrée dans sa maison : rendez-moi votre estime, messieurs, c'est tout ce que je veux emporter d'ici. Adieu ! vous ne me reverrez plus. Monsieur le duc, que Dieu protége votre gloire !

En prononçant ces derniers mots, Saint-Romain traversa la galerie sans qu'un seul effort fût tenté pour le retenir ; mais tous les regards le suivirent jusqu'à ce qu'il eût entièrement disparu, et il y put lire la respectueuse et muette admiration que fait toujours naître un acte de conscience et d'honneur. Le connétable fut péniblement affecté de cette déplorable scène où cette fois le plus noble rôle ne fut pas pour lui. Mais il n'avait pas le temps alors de se laisser aller au penchant de sa rêverie ; son cœur saignait par tant d'autres endroits, qu'il perdit bientôt le sentiment de

cette nouvelle blessure. Montagnac-Tausannes entra précipitamment, botté, éperonné, et son fouet de voyage à la main.

— Mes chevaux sont prêts, monsieur le duc, dit-il, je pars pour l'Allemagne. Dans peu, si le Ciel me seconde, monsieur de Langenfeld et moi, nous vous rejoindrons sous les murs de Milan. Que votre étoile vous conduise, monseigneur ! ajouta-t-il en se retirant après avoir baisé la main du connétable.

Pompérant, à son tour, entra dans la galerie à l'instant où Montagnac-Tausannes en sortait ; il était accompagné de monsieur de Buren et du colonel de Frundsberg.

— Monsieur le duc, dit Pompérant, on a rassemblé tout ce qui reste d'or au château. Vos gentilshommes et vos officiers ont fait verser leur épargne et leurs joyaux dans les coffres de vos trésoriers ; ils n'ont voulu garder que leur armure et leur épée.

— Toute votre maison, monseigneur, est en armes, reprit le colonel Frundsberg, et n'attend plus que le signal du départ.

— Fort bien, répondit le connétable. Ne laissons pas au roi le temps de nous prévenir. Messieurs, ajouta-t-il, pour plus de sûreté,

séparons-nous. Chacun gagnera comme il le pourra le territoire de l'Empereur, en Franche-Comté. Je jure pour ma part de ne remettre l'épée au fourreau que le jour où François de Valois m'aura demandé grâce! Et, pour que je n'oublie pas le serment que j'ai fait ici devant vous, on brodera sur mon étendard un estoc flamboyant avec le mot *espérance* audessous.

Tandis que le connétable et ses partisans s'apprêtaient à gagner la campagne, Saint-Romain sortait du château, à pied, vêtu d'un simple habit de drap, son épée au côté, sans même un domestique à sa suite, dans ce même costume de pauvre gentilhomme qu'il portait cinq ans auparavant lorsque, pour la première fois, il était venu solliciter les bonnes grâces du duc son maître. Parvenu à la grille des jardins, il jeta un coup d'œil sur ce château de Moulins qui lui rappelait des sensations si diverses, et, secouant la poussière de ses souliers pour ne rien emporter dans son exil qui pût lui rappeler cette terre maudite où son âme s'était si tristement flétrie, il disparut sous les épais ombrages de la forêt, sans savoir lui-même où il portait ses pas.

Il cheminait ainsi depuis une heure environ, quand il fut arrêté par une femme à cheval, qui accourait en toute hâte derrière lui. Il frémit en reconnaissant la vieille mendiante qui lui avait révélé la trahison de sa femme.

— Et Suzanne, lui cria-t-elle, Suzanne vit encore! Homme faible et sans courage, vous n'avez pas osé la punir!

— Elle se débattait et me priait d'une voix si lamentable! répondit le jeune homme: je l'ai laissée fuir.

— Fuir avec son amant! reprit la vieille. Au moins la perte de Bourbon est assurée. Venez voir comme sa destinée va l'emporter dans l'abîme, le traître à sa patrie, le meurtrier de mes enfants! Demain le vainqueur de Marignan ne sera plus qu'un rebelle dont on ira voir la tête à Montfaucon!

— Ah! interrompit Saint-Romain, il n'y a que les rois déchus et les démons qui puissent maudire ainsi. Qui donc êtes-vous?

La vieille parut se recueillir quelques instants, puis elle dit: — Mes aïeux portaient aussi une couronne autrefois: on les appelait ducs de Milan. Puisse cette couronne que Charles-Quint et François Ier se disputent au-

jourd'hui se briser entre leurs mains, et que ses éclats les écrasent ! Tel est le dernier vœu de Césara Visconti !

En ce moment, on vit passer à travers les éclaircies des arbres une bande de cavaliers qui faisaient partie de la suite du roi, et qui regagnaient le grand chemin de Moulins à Lyon. Césara Visconti poussa vers eux son cheval.

— Où voulez-vous aller? s'écria Saint-Romain en s'attachant à la bride du cheval.

— Tout raconter à François Ier ! répondit la vieille, avec un horrible sourire ; perdre le connétable, rendre sa fuite impossible !

— Vous n'irez pas, repartit Saint-Romain, qui lui ferma le passage.

— Quoi ! c'est vous qui défendez le duc ?

— Que Dieu le frappe dans sa justice, il l'a bien mérité ! mais sa gloire appartient à mon pays. Vous n'irez pas plus loin, vous dis-je, qu'il ne soit à l'abri de votre vengeance.

Les cavaliers eurent bientôt disparu ; Saint-Romain et la vieille cheminèrent jusqu'au prochain village où le jeune homme loua une mule pour escorter jusqu'à Lyon sa compagne de voyage.

TROISIÈME PARTIE.

L'HEURE DE LA VENGEANCE.

§ I.

I.

- Quelle heure est-il, Diégo?

— Écoute, Lopez! voici deux heures de la nuit qui sonnent au couvent des Chartreux de Pavie.

— Que saint Jacques de Compostelle nous assiste! murmura, en se retournant sur la botte de paille qui lui servait de lit, le premier des deux interlocuteurs: c'est l'heure où va se montrer le fantôme que Nunez et toi vous avez vu la nuit dernière!

—Chut! là-bas ne distingues-tu rien, sous

les noirs arceaux de cette église où nous sommes campés ? reprit le second des deux soldats.

— C'est un rayon de la lune.

— Que ces damnés luthériens sont heureux, mon bon Lopez, de dormir dans un pareil instant. Si je revois jamais l'Espagne, je ferai pénitence pour avoir couché si près d'eux.

— Què Satan confonde le général de l'Empereur, qui nous fait bivouaquer ainsi dans une église consacrée, côte à côte avec ces mécréants de lansquenets !

— Ce Bourbon ne croit à rien ! pas même aux saints et aux fantômes !

— Ah çà ! toi qui l'as vu, le fantôme, quelle figure avait-il ?

— Ma foi ! je ne sais pas, quoique pourtant je l'aie vu comme je te vois, Diégo.

— C'est l'âme en peine de quelque défunt duc ou roi, sortie de ces tombeaux de marbre qui entourent l'église.

— Pour cela non, Diégo, le fantôme est positivement une femme, et une vieille femme encore, ce qui rend le présage plus effrayant ; et puis c'est aujourd'hui vendredi !

— Oui, jour de Saint-Mathias, 24e de février 1525.

— Je crois que la journée de demain sera rude.

— Je te le demande : Bourbon aux prises avec François I[er].

— Veux-tu boire un coup de ce vin lombard ? Tiens ! prends ma gourde !

— Merci, je n'ai pas soif.

— J'éprouve un frisson du diable par tous les membres. Tu me croiras si tu veux, j'aimerais mieux cent fois être au plus fort de la bataille que de me savoir en un lieu hanté par les esprits. Jouons au passe-dix pour tuer le temps. As-tu ton cornet ? voilà mes dés.

Cette scène nocturne se passait dans l'église de la Chartreuse de Pavie, où deux flambeaux de résine, à demi consumés, éclairaient un bivouac de lansquenets et de soldats espagnols, formé par ordre de Charles de Bourbon, lieutenant général des armées de l'empereur Charles-Quint en Milanais. Des faisceaux de pertuisanes couronnés de drapeaux et de guidons où se déployait l'aigle noir à deux têtes, réfléchissaient sur l'acier de leurs pointes les flammes rougeâtres de ces torches fumantes. Au sein d'un épais tourbillon de vapeur, dont la spirale montait vers les hauts arceaux de l'é-

glise, les tombeaux des Visconti, anciens ducs de Pavie et de Milan, apparaissaient sous des formes bizarres et changeantes.

Tous ces soldats, ramassés de côtés et d'autres à prix d'argent, suivaient la fortune du connétable, devenu général espagnol; mais ils n'étaient pas placés cependant sous son commandement immédiat. Le marquis de Pescaire était général de l'infanterie d'Espagne, et le comte de Lannoy, vice-roi de Naples pour l'empereur, conduisait les lances italiennes. Les lansquenets seuls appartenaient à monsieur de Bourbon; il les avait levés lui-même en Allemagne au moyen de quelques sommes d'argent qu'il avait empruntées du duc de Savoie, après son évasion du château de Moulins. Ces soldats, dominés par le caractère et par le génie du transfuge illustre, marchaient tête baissée sur les pas de leur chef aventureux, sans lui demander autre chose que des victoires et du pillage. Ils ne connaissaient l'empereur que de nom : leur véritable roi c'était leur général. Ce conflit de pouvoirs qui donnait au marquis de Pescaire et au vice-roi de Naples une autorité au moins égale à celle de Bourbon, aurait dû, ce semble,

nuire aux opérations de l'armée de Charles-Quint, en y introduisant la division. Mais quoique le connétable eût à souffrir des jalousies de ses collègues, il savait tout sacrifier au soin d'assurer sa vengeance. Il était d'ailleurs plus maître des soldats de ses collègues que ses collègues eux-mêmes : et c'est encore un fait inexplicable aujourd'hui que la conquête de l'Italie par une armée composée de luthériens allemands et de catholiques espagnols. Le génie de Bourbon opéra pourtant ce prodige.

Les deux soldats dont nous avons entendu les discours au milieu du bivouac établi dans l'église de la Chartreuse, jouèrent quelques instants aux dés, et, enflammés par la passion du gain, ils eurent bientôt oublié le premier motif de leurs terreurs. Mais tout à coup l'un deux se jeta le front contre terre, et, saisissant son chapelet, il dit à l'autre :

— Ne souffle mot, ou nous sommes morts!

Une femme, suivie d'un homme enveloppé d'un manteau, traversait en ce moment l'une des hautes galeries de l'église. Elle s'arrêta quelques secondes et se pencha sur les balustres de pierres sculptées, étendant sa main vers les soldats qui dormaient, et, au même

instant, les tuyaux de l'orgue, enflés par le vent, jetèrent un son lugubre. Diégo entonna une litanie latine qui fit évanouir l'apparition. Lopez se leva et s'écria de toute sa force :

— Par Notre-Dame des Sept-Douleurs ! je ne resterai pas au milieu de ces païens...

Les soldats espagnols, réveillés en sursaut par les cris de leurs camarades, voulurent rendre les lansquenets responsables de la peur que le fantôme leur avait faite.

On se jeta de part et d'autre sur les faisceaux d'armes. Le capitaine de Langenfeld, accouru pour mettre le holà, reçut de Diégo un coup de bois de lance qui faillit lui rompre la tête. Au milieu du tumulte on entendit battre les tambours et sonner les trompettes. Le marquis de Pescaire et le comte de Lannoy, vice-roi de Naples, se présentèrent, suivis de quelques gens d'armes, et ne réussirent qu'à augmenter la confusion.

— A bas le général ! s'écrièrent à la fois les lansquenets et les Espagnols, dès qu'ils les aperçurent.

— Est-ce ainsi que vous servez l'Empereur ? demanda le comte de Lannoy.

— Nous le servons comme il nous paye,

monsieur le vice-roi de Naples, répondit un des révoltés.

— Depuis six mois que nous sommes en campagne, poursuivit un autre, nous n'avons pas touché un réal entre nous tous.

— Pour cela les Espagnols ont raison, reprirent les lansquenets; qu'on nous paye notre solde! — Oui! notre solde! hurla la multitude, nous ne voulons plus obéir. Congé ou argent! congé ou argent!

— Nous sommes perdus, monsieur le marquis, dit le comte de Lannoy à son collègue, voyant que les harangueurs de cette troupe indisciplinée lui persuadaient déjà de se débander, et que plusieurs parlaient de passer dans le camp des Français.

Au moment où la sédition menaçait de se changer en une rébellion ouverte, on vit entrer dans l'église un nouveau personnage dont le seul aspect rétablit tout d'abord l'ordre et le silence parmi cette multitude égarée. Cet homme, c'était le duc de Bourbon, sans casque et sans épée, vêtu d'un simple pourpoint de cuir sur lequel il n'avait pas eu le temps de faire attacher sa cuirasse. Pompérant le précédait, portant son étendard de taffetas

jaune semé d'épées flamboyantes, au-dessous desquelles le mot *espérance* était brodé à plusieurs endroits. Montagnac-Tausannes, le colonel Frundsberg et quelques autres de ses officiers le suivaient. Les rangs des mutins s'ouvrirent devant les pas de leur chef. Quand il fut au milieu d'eux, il promena son regard autour de lui, puis, faisant un signe à ses écuyers :

— Qu'on mande ici le grand prévôt, dit-il ; que toutes les issues soient étroitement gardées. Défense de sortir sous peine de mort !

Puis, pénétrant parmi les groupes d'où les plus fortes clameurs étaient parties :

— Qu'est ceci, mes amis ? ajouta-t-il avec un calme parfait. A entendre cette rumeur, je croyais les Français dans notre camp... Dieu soit loué ! il n'en est rien. Tout est paisible, vous le voyez, monsieur le vice-roi de Naples, et vous aussi, monsieur le marquis.

— Mes camarades, reprit le duc en s'adressant aux soldats, vous vous êtes levés bien matin aujourd'hui ! cependant François Ier se dispose à nous tailler de la besogne sous les murs de Pavie. Il n'importe ! je suis tranquille

au milieu de vous ; notre vieille infanterie espagnole, nos bons lansquenets du Rhin, nos Italiens de Milan et de Naples valent bien, peut-être, les Suisses du colonel Diespach et les bandes noires de monsieur de Suffolk, qui ne savent se battre que la bourse et le ventre pleins ! Cela n'est-il pas vrai ? Allons, si je me trompe, démentez-moi.

Diégo, poussé en avant par ses camarades, sortit des rangs les yeux baissés, et roulant son feutre dans ses doigts :

— Illustrissime seigneur, dit-il, assurément nous ne craignons ni les Suisses ni les bandes noires, et nous croyons l'avoir prouvé. Mais s'il est juste et nécessaire que nous servions l'empereur Charles de tout cœur, n'est-il pas juste aussi qu'il nous nourrisse et qu'il nous habille ? Or, pour nous munir contre la faim et le froid, nous attendons notre solde que vos trésoriers ont oublié de nous payer depuis six mois.

— Écoutez, mes enfants, répondit le duc, je suis un pauvre cavalier ; je n'ai pas un sou non plus que vous ; faisons fortune ensemble. Vous avez bien souffert dans cette campagne. Vos pourpoints sont usés sur votre dos ; vos

pertuisanes et vos épées rongées par la rouille et la pluie ; votre bourse est aussi mince que mon crédit. Au point du jour, je vous livre l'armée de François Ier, une armée de muguets de cour et de favoris, tous avec des coffres bien garnis de ducats ; tous avec de beaux chevaux caparaçonnés, et des capes de velours et des manteaux brodés ; tous avec de belles armures de Florence où il entre plus d'or et d'argent que de fer. Tout cela pour vous ! Êtes-vous contents ?

— Oui ! oui ! murmurèrent à la fois les lansquenets et les Espagnols : le combat et le pillage !

— Marcherez-vous à l'ennemi avec moi, avec nous tous, pour gagner en une seule bataille plus de dix ans de votre solde ?

— Oui ! oui ! Le combat ! le combat ! Vive Bourbon !

— C'est bien, reprit le connétable. Vous savez si je tiens ma parole. Avant l'aube nous serons la lance au poing dans la plaine. Puisque vous êtes si pressés de vaincre, mes bons amis, vous formerez l'avant-garde et vous essuierez le premier feu. Rangez-vous en bataille dans la cour du couvent. Au premier

signal vous irez occuper les postes avancés.

Les cris de : Vive Bourbon ! retentirent avec une nouvelle énergie ; chacun courut aux armes, et bientôt le bivouac fut vide, et le plus profond silence régna de nouveau sous les voûtes de la Chartreuse.

Le marquis de Pescaire et le comte de Lannoy se haïssaient mortellement, et n'avaient manqué jusqu'alors aucune occasion de se le prouver ; mais, depuis l'arrivée du duc de Bourbon en Milanais, ces deux hommes d'un mérite secondaire, prévoyant qu'ils allaient être éclipsés par ce nouveau rival, s'étaient réunis contre lui. Dans cette circonstance, en présence des principaux officiers de l'armée impériale, ils remercièrent vaguement leur collègue de leur avoir prêté le secours de son influence pour faire rentrer les mutins dans le devoir, s'appropriant ainsi la plus large part dans un succès auquel ils n'avaient point contribué.

Pescaire, malgré sa jalousie, était pourtant un autre homme que le comte de Lannoy. Arrière-petit-fils de don Rodrigo d'Avalos, qui fut connétable de Castille pour avoir combattu en champ clos un chevalier portugais devant

le roi, Pescaire s'était signalé par une bravoure extraordinaire, dès l'âge de seize ans, à la bataille de Ravenne, où il fut blessé et fait prisonnier par les Français. Il avait retrouvé sa liberté moyennant une rançon de 6,000 écus, par l'intercession du maréchal de Trivulce, son parent. A ses talents militaires le marquis joignait encore un grand esprit et une rare instruction. Pendant sa captivité, il avait écrit un livre d'amour dédié à sa femme, Victoria Colonna, qu'il chérissait tendrement, quoique son père lui eût fait contracter ce mariage d'intérêt à l'âge de trois ans. Il avait trente-quatre ans alors, et le temps n'avait en rien diminué ce chevaleresque amour, qui tempérait l'irritabilité et l'emportement de son caractère. Charles de Lannoy, seigneur de Mengoval; investi de la vice-royauté de Naples par Charles-Quint, était Flamand comme l'empereur. Sa bravoure n'était rien moins que prouvée, mais sa complaisante flatterie, sa connaissance des moyens de parvenir, son visage impassible qui masquait les projets de son ambition, lui donnaient beaucoup d'avantage sur le marquis son rival.

— Maintenant, messieurs, dit le connétable, à nous de tenir parole à nos soldats! Mais auparavant, cet imprudent fantôme, qui de vous le connaît?

— Je soupçonne, répondit le capitaine Langenfeld, que ce n'est autre chose qu'une femme d'assez misérable apparence, que les Chartreux cachent depuis quelques jours dans leur couvent.

— Et quelle est cette femme? demanda le duc.

— Nul de nous ne l'a vue. Mais on la soupçonne d'être une arrière-petite-fille de Jean-Marie Visconti, duc de Milan, assassiné en 1447. Cette femme, assure-t-on, réclame follement la couronne de son aïeul, injustement usurpée, dit-elle, par Philippe-Marie, de qui les Sforce tiennent leurs droits.

Le connétable poursuivit en secouant la tête :

— Race de bâtards que ces Visconti, dont les innombrables héritiers remplissent l'Europe de leurs ridicules prétentions!

— Chassons les Français de ce pays, monsieur le duc, dit le comte de Lannoy, et nous mettrons d'accord, après cela, les Sforce et les Visconti.

— Je brûlerais le couvent de ces moines, répondit le duc de Bourbon, si cette chartreuse, isolée au milieu de la plaine, pouvait nous inspirer quelque crainte. Mais c'est le siége de Pavie, messieurs, qu'il nous importe de faire lever aux Français. Placés entre la ville et notre armée, ils ne peuvent plus reculer devant une action décisive. En dépit des instances des Chabannes, des La Trémouille, des Sanséverin et de tous les vieux capitaines de son conseil, ce fou de François Ier persiste à vouloir jouer sa fortune et sa vie sur un coup de dés. Sainte Barbe! Messieurs, remercions le Ciel d'abord, et puis ensuite les courtisans des Tournelles, messieurs de Bonnivet, de Montmorency, de Saint-Marsault, et Chabot de Brion, car c'est à leur bon avis que nous devrons la victoire que je vous annonce. Le roi de France s'est vanté qu'il prendrait Pavie ou qu'il périrait sous ses murs. Donnons-lui un démenti éclatant en écrasant sa gendarmerie et en prenant vivant ce fanfaron couronné. N'est-ce point votre opinion, messieurs?

— Sans nul doute, répondit le comte de Lannoy. Dans une heure, monsieur le marquis aura pénétré dans le parc de Mirebelle,

par la brèche que nos pionniers y ont faite.

— Le temps se passe, reprit le duc de Bourbon. Capitaine de Langenfeld, que mes écuyers m'apportent mes armes. Quant à vous, je vous charge du soin de veiller à la sortie de nos soldats. Pompérant, Montagnac-Tausannes, et vous tous, mes bons et fidèles amis, vous combattrez à côté de moi. Nous avons à venger nos amis de France, indignement torturés à la Bastille pour notre cause.

— Nous avons aussi des traîtres à punir, monsieur le duc, reprit Pompérant. Saint-Romain est, dit-on, dans le camp du roi.

— Que Dieu le lui pardonne! répondit le connétable : il était digne de vaincre avec nous.

Un sombre nuage obscurcit le regard de monsieur de Bourbon. Il demeura quelque temps pensif; puis, se tournant vers le marquis de Pescaire et vers le vice-roi de Naples :

— Vous, messieurs! pendant que vous ferez tête au duc d'Alençon et au maréchal de Chabannes, qui dirigent les deux ailes ennemies, j'attaquerai le gros de l'armée que conduit le roi en personne.

— Vous oubliez, monsieur de Bourbon, interrompit le marquis de Pescaire, que le

rang et le pouvoir doivent être également partagés entre nous.

— Vous commanderez vos lansquenets, monsieur le duc, continua le comte de Lannoy en s'inclinant, et nous, notre infanterie espagnole et nos lances italiennes. Croyez que nous ne sommes pas hommes à vous laisser aux yeux de l'Empereur toute la responsabilité de la victoire.

— Qu'il soit fait ainsi que vous le voulez, répliqua le connétable.

Les trois généraux se séparèrent. Bourbon demeura seul dans l'église de la Chartreuse.

Le jour, qui s'approchait, renfermait dans ses profondeurs toute la destinée de l'héroïque rebelle. L'Europe était le juge du camp qui devait prononcer entre les deux rivaux qui s'allaient heurter face à face. Des deux côtés le prix à gagner ou à perdre était considérable; François apportait sa couronne et sa vie, Bourbon sa vengeance! Que d'efforts, que de persévérance, que de courage, que de haine il avait fallu au nouveau général de Charles-Quint pour en venir à ce point où tout encore demeurait en question! Depuis quinze mois, il parcourait pas à pas l'Allemagne et le Mila-

nais, demandant des soldats à conduire et des victoires à remporter, sollicitant des périls comme un autre des honneurs, engageant son crédit, faisant argent de sa vaisselle, de ses joyaux, de sa parole, recrutant des vengeurs dans la plus vile populace, flattant celui-ci, éblouissant celui-là, étudiant le côté faible de chacun, promettant ce qu'il ne pouvait tenir, dépensant toute la séduction de son langage pour entraîner quelques misérables de plus sous son drapeau. Il avait enfin réussi; son appel à tous les vices avait été entendu. Satan semblait avoir recruté pour lui dans les enfers.

En reportant son regard sur le passé, le connétable comprenait à peine comment il était arrivé à ce résultat. Dans le trajet de sa terre de Chantelle à la frontière de Franche-Comté, suivi d'un seul de ses officiers, et traqué comme une bête féroce par la gendarmerie du roi, il avait pensé plusieurs fois tomber aux mains de ses ennemis. Arrivé chez le marquis de Mantoue, son cousin, il ne lui restait pas un denier, et le marquis avait dû lui faire présent d'un nouvel équipage de cavalier pour continuer sa route. Sa campagne de l'année précédente contre Bonnivet avait été assez

heureuse ; mais la levée du siége de Marseille était pour lui un échec qu'il tenait à cœur de réparer d'une manière éclatante : l'occasion était belle, puisqu'il allait combattre à la fois ses deux ennemis acharnés, Bonnivet et François Ier. A tous ces motifs de haine personnelle se joignait encore le désir de venger ses partisans mis à la question et jetés dans les cachots de la Bastille, par jugement du parlement de Paris. Il plaignait surtout le sort du malheureux comte de Saint-Vallier, condamné à mort et mené jusque sur l'échafaud, où l'annonce de la commutation de sa peine lui fut faite par le bourreau, ce qui n'empêcha pas ce vieillard innocent d'en perdre la raison. Et comme si ce n'était pas encore assez de tous ces souvenirs déchirants qui remplissaient le cœur du héros, il avait encore à redouter les suites de la jalousie de ses nouveaux collègues dont le mauvais vouloir pouvait rendre inutiles ses meilleures dispositions.

— Ces hommes sont jaloux de moi ! répétait le connétable en se frappant le front. Après les insultes des Bonnivet, des Brion et des Montchenu, me faudra-t-il subir la morgue des courtisans de Madrid? Si je le savais!

— Charles-Quint, empereur et roi! toi dont l'aigle à deux têtes menace deux continents et deux mers, toi seul tu peux te dire heureux; car tu portes dans tes mains le sceptre qui commande et le glaive qui punit. Du haut d'un trône qu'il doit être doux de prononcer ce mot : Je VEUX ! Mais un pouvoir qu'on reçoit à genoux, et dont l'envie nous dispute les lambeaux, cela vaut-il la peine qu'on l'ambitionne! N'importe, s'il est beau de porter une couronne, il est glorieux de la conquérir et de la donner ensuite à un roi.

Le duc ouvrit une des fenêtres de l'église pour refroidir sa tête embrasée. Ses yeux se fixèrent sur le ciel, et il demeura longtemps à le contempler.

— François Ier, s'écria-t-il, en ce moment Dieu tient le livre où nos deux noms sont écrits! Quel est celui qui disparaîtra? Le ciel est rayonnant, les constellations sont brillantes! Si mes calculs ne me trompent pas, si l'art divin de l'astrologie n'est pas une vanité menteuse, je dois remporter aujourd'hui la plus signalée de mes victoires. Je sens dans tout mon être comme un esprit de force qui descend! Ange ou démon, il me paraît qu'une

puissance invisible est là, qui me pousse et qui me dit : TU VAINCRAS.

En ce moment, entrèrent les écuyers du duc, portant toutes les pièces de son armure ; Pompérant et le colonel Frundsberg venaient en même temps prendre les ordres de leur général.

— Monsieur Frundsberg, dit le connétable, nos hommes sont-ils prêts ?

— Monseigneur, vous êtes obéi.

— C'est bien. Avez-vous donné l'ordre à chacun d'eux de couvrir son justaucorps d'une toile blanche, afin que nous puissions nous reconnaître malgré la nuit ?

— Je l'ai donné.

— Pour moi, continua le duc, la casaque d'or que je porte par-dessus mes armes me fera suffisamment remarquer. Çà ! vous autres, ajouta-t-il en s'adressant à ses écuyers, qu'on m'habille ! M'avez-vous choisi mes plus fortes lances ?

On lui en présenta plusieurs, et les écuyers commencèrent à lui attacher les pièces de son armure. Dès qu'il sentit le contact de l'acier sur sa poitrine, son visage s'anima d'une expression terrible, et la soif de vengeance qui

le dévorait sembla passer dans ses yeux. Son âme, dégagée de tout autre soin, paraissait concentrée sur cette pensée fixe qui la dominait. Pompérant hésita longtemps avant d'oser le troubler dans ses réflexions : il s'y hasarda pourtant.

— Monsieur le duc, balbutia-t-il à son oreille, une personne, qui va quitter le camp pour retourner en France, demande avec instance à vous parler.

— Que me veut-elle ? qui est-elle ? interrompit le duc. A moins qu'il ne s'agisse du salut de mon armée, je n'ai pas le loisir de l'entendre.

— Pourtant, monsieur le duc... poursuivit Pompérant.

— Je ne le puis, vous dis-je, monsieur, répliqua le duc avec humeur. Quelle est cette personne? son nom?

— C'est... madame de Saint-Romain.

— Ai-je le temps d'écouter les plaintes d'une femme, s'écria le connétable, quand le sang de deux armées va couler?

— Que lui dirai-je ? hasarda de nouveau Pompérant.

— Que je ne puis la recevoir.

Suzanne de Langenfeld entrait à l'instant où le duc de Bourbon prononçait ces mots.

— Monseigneur, dit-elle d'une voix presque éteinte par l'émotion ; monseigneur, quelques minutes, je ne vous fatiguerai pas longtemps de mes pleurs.

— Que voulez-vous, madame ?

— Hélas ! tant d'amour ne mérite-t-il pas un peu de pitié !

— En ce moment, madame, reprit le connétable d'un ton brusque, il ne s'agit pas de pitié, mais de sang et de meurtre. Vous voyez bien que ce n'est pas là la place d'une femme. — Et il ajouta plus doucement : — Vous voyez bien qu'il faut vous retirer.

— Mon Dieu ! murmura madame de Saint-Romain, j'ai tout quitté pour le suivre, et c'est la récompense qu'il me gardait ! Quelle funeste influence me ramène donc toujours aux pieds de cet homme qui me méprise et qui me hait peut-être ! Quand sa voix menteuse me peignait un amour qu'il ne ressentait pas, pourquoi me suis-je laissé prendre au miel de ses paroles ! ne devais-je pas savoir que l'orgueil et l'ambition remplissaient toute cette âme !

Le duc, sans lui répondre, se tourna vers l'un de ses écuyers :

— Raimbault, donne-moi l'épée que je portais à Marignan.

— Il ne m'écoute seulement pas, reprit la pauvre femme tout en larmes ; le désespoir d'une maîtresse est trop peu de chose, en effet, pour celui qui va mettre en deuil des milliers de mères et d'épouses !

Et le duc continua, en s'adressant toujours à ses écuyers :

— Allons, faites plus vite ; ne voyez-vous pas que le temps presse ?

— Malheureuse femme que je suis ! s'écria madame de Saint-Romain. Oh ! oui, bien malheureuse, puisqu'en dépit de tant d'outrages, mon lâche cœur en est réduit à aimer encore celui qui me frappe si cruellement. Je pars, monsieur le duc, les murs d'un couvent vont s'élever entre le monde et moi ; puissent-ils me séparer aussi de mes souvenirs. Adieu pour toujours. Adieu !

— Que Dieu vous conduise, madame! répondit le connétable.

On achevait de le couvrir des dernières pièces de son armure. Il saisit lui-même son casque

et ses gantelets, et, levant les mains au ciel :

— François Ier, s'écria-t-il, tu vas me rendre raison du soufflet que j'ai reçu de toi ! Qu'on m'apporte maintenant ma casaque d'or et ma lance, et qu'on ordonne aux trompettes de sonner.

Suzanne se précipita au-devant de ses pas :

— Un mot encore, monseigneur ; ce billet à votre adresse a été jeté sur mon passage par un homme inconnu.

Bourbon ouvrit brusquement le billet pour se débarrasser au plus vite de ce nouveau retard.

— Messieurs, dit-il après avoir lu, on me prévient dans cette lettre que monsieur de Bonnivet m'a dressé une embuscade, et que cette cotte d'armes est désignée aux poignards des assassins.

L'écuyer qui lui présentait la casaque de drap d'or la lui retira des mains.

— C'est un signalé service qu'on me rend là, madame. Qui donc dans le camp de François Ier peut s'intéresser à ma vie ?

— Eh quoi ? ne reconnaissez-vous pas, monsieur, la main du plus généreux des hommes ? O honte, honte sur moi !

— Saint-Romain! murmura le duc; oui, c'est bien lui! Noble vengeance qui me force à rougir! Jeune homme honnête et loyal, plus grand dans l'obscurité de ta vertu que moi dans la splendeur de mes victoires!

— O mon père, mon père! poursuivit Suzanne, c'est bien ainsi que je devais revoir cette chartreuse de Pavie, où l'un de ces tombeaux fut l'asile de mon enfance!

Un bruit de tambours et de trompettes vint étouffer la voix de Suzanne, qui se laissa tomber sur les dalles de l'église.

— C'est le signal, madame! s'écria le duc de Bourbon; priez Dieu pour vous et pour moi!

Quelques instants après le bruit avait cessé.

Quand les premiers feux du crépuscule éclairèrent les vitraux de l'église, la jeune femme se trouvait encore à genoux sur le froid pavé de la chartreuse, le front appuyé contre l'angle d'un tombeau de marbre sur lequel s'élevait, magnifiquement sculptée, la statue de Mathieu Visconti, le premier duc de cette famille si tristement déchue. Les soldats impériaux avaient évacué le couvent, et, tandis que dans le lointain on entendait retentir l'artillerie qui engageait la bataille, les vénérables reli-

gieux, chantant les louanges du Dieu de paix, parcouraient en procession, et l'encensoir à la main, les détours de leur saint monastère, pour le purifier du contact des impies. Suzanne se prit à pleurer amèrement, se voyant seule et abandonnée dans cet asile dont le pieux aspect semblait lui reprocher toutes ses fautes. Elle essaya de prier, mais la voix lui manqua. Le cœur encore rempli de sa criminelle passion, elle craignit d'offenser le Ciel en l'appelant comme témoin de ses faiblesses. Le souvenir de l'honnête homme qu'elle avait si cruellement trompé s'offrait sans cesse à son esprit comme pour augmenter ses remords.

Il était près d'elle, elle n'en pouvait douter, puisque, dans sa généreuse abnégation, c'était lui qui avait prévenu son ancien maître des piéges que ses ennemis lui tendaient. L'enfer entr'ouvert sous ses pas n'eût pas jeté plus d'épouvante dans le cœur de Suzanne que la seule idée de se rencontrer dans un pareil lieu et dans un pareil instant avec son mari.

Elle se leva pour aller chercher au dehors le grand jour, car ses yeux, en plongeant dans les profondeurs de l'église, croyaient toujours voir apparaître des fantômes qui la glaçaient

d'effroi. Elle allait atteindre les portes, lorsque, longeant les arceaux de la nef, elle distingua une ombre qui se mouvait à ses côtés. Elle s'arrêta, l'ombre s'arrêta comme elle; elle étendit la main, une main saisit la sienne. Cette main était glacée comme celle d'un spectre. L'apparition ramena doucement la jeune femme vers le chœur de l'église, qu'elle venait de quitter. Une fenêtre s'ouvrit et laissa pénétrer un rayon du jour. Suzanne tomba le front contre terre.

Son mari était là devant elle, pâle comme la mort, vêtu d'habits de deuil. A ses lèvres flétries pendait un sourire de dédain et de pitié.

—Grâce ! grâce ! monsieur ! s'écria-t-elle.

Saint-Romain secoua la tête et répondit tristement :

—Je vous l'avais prédit, madame, qu'un jour vous souhaiteriez de mourir. Il y a un an de cela, au château de Moulins, vous étiez ainsi à mes genoux ; vous me demandiez votre grâce, des larmes dans les yeux, le désespoir sur tous vos traits : je vous accordai la vie ! Qu'avez-vous fait de cette année que je vous ai donnée pour vous repentir ?

— Monsieur, répliqua Suzanne, d'une voix

pleine de terreur, monsieur, ne me regardez pas ainsi!

— Qu'avez-vous fait de cette année, madame? Où sont vos jeûnes? où sont vos veilles, vos stigmates, votre cilice? vos genoux que la prière devait user? Ce velours et cette soie, cet or, ces rubans, ces cheveux parfumés, tout cela est encore la courtisane que le remords n'a pas purifiée!

— Hélas! hélas! répéta Suzanne, êtes-vous venu ici pour me tuer?

— Qu'avez-vous fait depuis un an? Répondez. Vous avez profité des jours que je vous ai laissés, pour afficher mon déshonneur en tous lieux.

— Du temps encore, du temps pour me repentir! Ah! vous êtes bien cruel!

Saint-Romain jeta sur le carreau le feutre qui voilait à demi son visage.

— Regardez-moi, madame, je suis calme et paisible; ma conscience est pure, et je me suis préparé par la communion au châtiment que je viens vous infliger.

— Ma dernière heure est dont venue? murmura madame de Saint-Romain.

— Y êtes-vous préparée?

— Il est donc bien vrai que vous voulez me tuer ! Malgré l'estime que j'eus toujours pour vous, je n'ai jamais pu vous aimer, monsieur. Que voulez-vous ? il est de ces destinées qu'on ne peut fuir ; un pouvoir plus fort que ma volonté m'emportait à ma perte. Que de pleurs j'ai versés ! que de nuits j'ai prié Dieu d'éteindre dans mon sein cette flamme coupable ! Ah ! vous ne me croyez pas ! vous en avez bien le droit. Prenez donc ma vie, monsieur ; vengez-vous ! mais épargnez-moi les apprêts de mon supplice. De grâce ! que je ne voie pas mon sang couler !

— Rassurez-vous, madame, il m'a fallu bien des combats pour obtenir qu'on vous laissât la vie !

— Quel autre que vous peut donc désirer que je meure ?

— Une femme qu'une secrète haine anime contre votre père et contre vous.

— Eh quoi ! mon père aussi ? fit madame de Saint-Romain, tordant ses bras vers le ciel. Mon père, mon pauvre père ! Que lui a-t-il fait, grand Dieu !

— Je te le dirai quand je le verrai là, étendu mort à mes pieds !

A ces horribles paroles, Suzanne tourna la tête et se trouva face à face avec une femme dont les regards irrités lui laissèrent pressentir à quelle vengeance implacable elle était réservée. Cette femme, bizarrement accoutrée, portait une couronne d'or sur ses cheveux gris ; quatre spadassins italiens la suivaient, de longues épées nues à la main. Un chartreux marchait devant elle, avec un flambeau allumé.

— Orséolo ! et toi brave Galéotto, dit la femme couronnée à deux de ses satellites, qui s'inclinèrent respectueusement, vous savez dans quelle chambre du couvent vous avez renfermé le capitaine Langenfeld.

— Mon père est votre prisonnier! s'écria Suzanne. C'est fait de lui! Madame! épargnez-le, prenez ma vie plutôt.

La femme repoussa durement madame de Saint-Romain, et elle continua :

— Amène-moi le capitaine de ces lansquenets damnés, entends-tu, Orséolo? S'il résiste, tu es armé ; va !

Puis, attirant à elle la pauvre Suzanne, à moitié morte de frayeur :

— Tu vas savoir maintenant pourquoi j'ai

soif du sang de ton père et du tien. Écoute. Ne reconnais-tu pas la misérable femme à qui ta pitié donna du pain ?

— Vous !

— Celle qui te conduisit de Paris à Moulins, qui remit ton billet d'amour au connétable, qui te procura ce dernier entretien si doux, que ton mari vint troubler si fatalement ? Eh bien ! aujourd'hui, la mendiante est une duchesse ; sa misère, une ruse pour te perdre ; ta pitié, une arme qui tuera ton père et qui fera des nuits de tes jours ! La misérable femme avait deux enfants autrefois, après elle héritiers légitimes d'une couronne ; ces enfants, elle les chérissait comme ton père te chérit sans doute. L'infâme ! il me les a lâchement assassinés, lui et les brigands que ton connétable avait déchaînés sur ce déplorable pays !

— Cela n'est pas, madame ! cela ne peut pas être !

— Avance, Timotéo, dit Césara Visconti à l'un de ses estafiers ; réponds, toi qui servais alors sous ses ordres, ne l'as-tu pas vu ?

— Oui, madame, répondit le condottiero.

— L'un de ces deux pauvres anges n'était-il pas déjà traversé de deux coups d'épée, l'au-

tre blessé seulement d'un coup de lance, lorsque le capitaine arriva et prit cet enfant dans ses bras pour l'aller précipiter par une fenêtre ?

— Oui, madame.

— Voilà pourquoi ton père va mourir ; voilà pourquoi tu serais morte toi-même sans l'intercession de ton mari.

— Que me réservez-vous donc ? balbutia la malheureuse Suzanne.

— Dix années dans le cachot d'un couvent ! sans feu et sans lumière ! du pain et de l'eau pour nourriture ! la terre pour lit ! pour vêtement un cilice ! un confesseur au bout de ce temps ! et la liberté quand tes cheveux auront blanchi comme les miens !

— Ah ! monsieur, s'écria madame de Saint-Romain en tombant aux genoux de son mari, tuez-moi plutôt avec mon père.

— Je ne suis pas maître ici, madame, répondit-il. Vous ne mourrez pas ; que pouvez-vous demander de plus ?

Suzanne se releva rapidement, et, embrassant les pieds de marbre de la statue de Mathieu Visconti :

— Je veux mourir ici, poursuivit-elle, tuez-moi sous le regard de ce héros dont le sépul-

cre fut le mystérieux berceau de mon enfance. J'en appelle à la pitié des morts, puisque ici les vivants ont l'oreille fermée à la prière et au repentir!

Césara Visconti pâlit et s'arrêta devant la résignation de la jeune femme. Elle passa les mains sur son front, comme pour y chercher des souvenirs éteints, puis, saisissant le bras tremblant de Suzanne :

— Ce tombeau, ce tombeau, dit-elle, tu le connais donc? Parle sans peur, on ne te fera point de mal, je te l'assure.

— Mon père, répliqua Suzanne, m'a dit que ce monument m'avait servi d'asile et de berceau pendant les guerres, il y a de cela seize ans.

— Pendant les guerres!... Il y a seize ans! Le roi Louis XII régnait alors en France, n'est-il pas vrai? et ton père, je veux dire le capitaine de Langenfeld, commandait alors une compagnie des soldats du connétable, comme aujourd'hui, n'est-ce pas?

— Que vous importe cela?

— Ce qu'il m'importe? Timotéo! cours! qu'on me ramène vivant le capitaine Langenfeld, vivant, entends-tu bien? Ma vie et ma

mort sont en ce moment suspendues à une parole de sa bouche.

César Visconti parcourait à grands pas le chœur de l'église, en proférant des paroles sans suite, qu'interrompaient par intervalles des exclamations qui ressemblaient à la fois à des prières et à des menaces. Parfois elle jetait un regard de pitié du côté de Suzanne, immobile et résignée à son sort, agenouillée sur les marches du tombeau. Saint-Romain, les yeux fixés à terre, attendait patiemment l'issue de cette scène qu'il ne cherchait pas même à prévoir, car il n'y comparaissait pas comme juge, mais seulement comme témoin. Il voulait le repentir de sa femme et non sa mort, et c'était d'après ses instances que Césara Visconti s'était décidée à remettre sa victime entre les mains du supérieur de la Chartreuse.

Au milieu de ces préoccupations diverses, on vit s'ouvrir une des portes latérales de l'église, et une procession de moines s'avança lentement et en silence jusqu'au maître autel, portant des cierges allumés et des encensoirs fumants. Après avoir baisé les marches de l'autel, le plus vieux de ces religieux s'approcha de Césara :

— Nous sommes prêts, ma sœur, lui dit-il, à exécuter vos ordres. Une cellule retirée, inaccessible au jour, attend la pénitente dans la partie la plus reculée du monastère. Quand les temps seront meilleurs, je la conduirai moi-même au couvent des Bénédictines de Pavie.

— Pas encore, mon père, répondit la femme couronnée. Mettez-vous en prière, et veuille le Ciel éclairer notre jugement !

Lorsque les moines se furent retirés à l'écart, Césara Visconti prêta l'oreille et courut entr'ouvrir la porte de l'église.

— Silence, dit-elle, j'aperçois le capitaine Langenfeld.

Suzanne fit un cri de joie.

— Il vient à nous, continua Césara. Timotéo ne les a cependant pas rejoints. Galéotto lui parle... Ils s'arrêtent... Orséolo veut l'entraîner... il porte la main sur son épée... Il est mort !

On entendit un gémissement au dehors et comme le bruit d'un corps qui tombe.

— C'est vous qui l'avez tué, madame ! s'écria Suzanne toute en pleurs.

En ce moment les deux condottieri entraient dans l'église, portant le corps du capitaine de

Langenfeld, qui fut déposé aux pieds de Césara. Suzanne se jeta sur son père et tenta de le ranimer par ses baisers.

— Ne lirai-je rien dans ses traits ? murmura la duchesse penchée sur sa face livide. Hélas ! la mort a fermé le livre !

— Il respire, madame, dit un des condottieri, l'oreille appliquée sur la poitrine du capitaine.

— Dis-tu vrai ?

— Grâce pour lui ! cria Suzanne.

— Il entr'ouvre les yeux, interrompit Galéotto.

Orséolo poursuivit :

— Ses lèvres ont remué.

— Il va parler. Silence !

— Que va-t-il révéler ?

Césara fit approcher le supérieur des chartreux, qui présenta son crucifix au moribond.

— Il est né catholique, mon père, dit la duchesse, peut-être que ce signe de rédemption...

— Au nom de notre sainte foi! mon fils, je vous absous de vos fautes si vous me répondez.

Le capitaine se souleva et regarda le crucifix.

— Cette fille est-elle la vôtre? demanda Césara en montrant madame Saint-Romain.

Le capitaine fit signe que non.

— Ne l'avez vous pas enlevée dans ce pays? poursuivit la duchesse; où l'avez-vous trouvée?

Le capitaine ouvrit ses yeux vacillants, serra la main de Suzanne et montra du doigt le tombeau.

— Suzanne, tu es ma fille! s'écria la duchesse; c'est moi qui t'avais cachée dans ce tombeau avec ton jeune frère. Dieu soit loué! Mais quelle preuve? Capitaine Langenfeld, il me faut une preuve si tu veux la sauver.

Le capitaine saisit le bras de Suzanne, et fit voir une cicatrice triangulaire qu'elle portait au poignet.

— Voilà le coup de lance, dit Orséolo, donné par un des nôtres à cet enfant que le capitaine emporta. Réparation : il ne l'avait pas tuée.

Le capitaine poussa un dernier soupir et mourut.

— Ma fille! ma fille! répéta la duchesse en emportant Suzanne évanouie dans ses bras, plus de fureur, plus de vengeance! plus de sang ni de larmes! mais le sourire éternel de ta

mère qui t'aime maintenant de toute la haine qu'elle te portait.

Saint-Romain ne fit aucun effort pour retenir la duchesse; l'expression de son visage ne changea point. Il demeura quelque temps encore sans dire un mot. Voyant que les deux condottieri qui avaient tué le capitaine se disposaient à sortir aussi de l'église, il les appela à lui.

— Çà, vous autres, leur dit-il, vous n'avez pas peur d'une bataille rangée?

— Nous avons fait vingt ans la guerre, monseigneur, tant du côté du roi que du côté de l'empereur, selon la solde et les temps.

— Voulez-vous monter à cheval et me suivre au milieu de la mêlée? Voilà cent ducats, c'est tout ce que je possède.

— A ce prix-là, répondit Galéotto après avoir pesé le contenu de la bourse, nous sommes à vous, monseigneur.

— Venez donc.

— Un mot seulement et de peu d'importance, hasarda Orséolo; nous battrons-nous aujourd'hui pour les Français ou pour les Espagnols?

— Vous le saurez tout à l'heure, mais frap-

pez juste, et pas de grâce pour celui que je vous désignerai !

— C'est dit, monseigneur, marchons !

L'HEURE DE LA VENGEANCE.

—

§ II.

14.

II.

Deux heures avant le jour, par ordre du marquis de Pescaire, don Alfonse d'Avalos, marquis du Guast, pénétrait dans le parc de Mirebel, où campait l'arrière-garde française sous le commandement du duc d'Alençon. Galiot de Genouillac, grand maître de l'artillerie de France, l'un des héros de Marignan, arrêta, pour un moment, par le feu de ses pièces,

l'impétuosité des ennemis, qui, divisés en deux bandes, essayaient à la fois de jeter un secours de troupes dans la ville de Pavie, peu distante du camp, et de couper les communications entre les divers corps d'armée. François Ier et ses favoris, au lieu de se reposer sur la vieille expérience du grand maître, poussèrent leur gendarmerie sur les Impériaux, qu'ils croyaient déjà en pleine déroute, et, par ce mouvement irréfléchi, préparèrent à la France le plus effroyable revers qu'elle eût essuyé depuis plusieurs siècles.

Le duc de Bourbon, profitant habilement des fautes de son rival, enveloppa les bandes noires dans ses deux ailes commandées par les colonels Frundsberg et Sith, et les écrasa comme dans une tenaille, selon l'expression de Varillas.

Dès lors cette bataille de Pavie ne fut plus qu'une horrible et interminable boucherie. Les lignes de l'armée française une fois rompues, les arquebusiers espagnols venaient choisir et tuer les plus célèbres guerriers, jusqu'au milieu des rangs de la gendarmerie, à la tête de laquelle le roi combattait avec le courage du désespoir, vêtu d'un cotte d'armes

de toile d'argent, la tête couverte d'un casque à grands panaches qui flottaient jusque sur ses épaules ; il devint lui-même le but de toutes les attaques. François combattit corps à corps dans la mêlée, et il tua de sa main le marquis de Saint-Ange, petit-fils du célèbre chef albanais Scanderberg; il blessa à la joue un gentilhomme franc-comtois, nommé d'Andelot ; contre lequel il se battit avec un acharnement inouï et comme en un combat singulier. Autour de lui tombait l'élite de la noblesse française. Le marquis de Pescaire reçut au visage un coup de lance qui le jeta en bas de son cheval, ce qui porta un peu de confusion dans les rangs des Impériaux. Le roi en profita pour se retrancher dans son quartier, où vinrent le rejoindre les derniers débris de sa gendarmerie, résolus de mourir à ses côtés.

Le maréchal de Chabannes et le maréchal de Foix, le plus vieux et le plus jeune des maréchaux de France, se firent jour à travers la mêlée, et se rangèrent des premiers auprès du roi.

— Le Ciel est contre nous, messieurs ! leur cria François I[er] du plus loin qu'il les aperçut.

— Dites plutôt, sire, répondit le maréchal

de Foix, que monsieur de Bonnivet nous a perdus !

— Monsieur le maréchal, répliqua le roi, vous le haïssez à cause de monsieur de Lautrec, votre frère.

— Non, sire, reprit le maréchal, mais comme l'auteur de tous nos désastres ! Qui a déchaîné contre nous monsieur le duc de Bourbon, votre cousin, si ce n'est lui ? Qui, depuis deux ans, compromet chaque jour le succès de nos armes en Milanais, si ce n'est lui ? Souvenez-vous, sire, que monsieur de Bayard fut tué par la faute de votre favori, au combat de Biagrasso. Aujourd'hui encore, ne portons-nous pas la peine de votre confiance en lui ?

— N'est-il donc plus d'espoir, messieurs ? interrompit le roi.

— Vous le voyez, sire, dit le maréchal de Chabannes, essuyant le sang qui couvrait sa barbe blanche ; vous le voyez, monsieur de Bourbon vient de mettre en pièces votre gendarmerie, notre dernier rempart. Mais Votre Majesté est blessée... ?

— J'aurai toujours assez de force pour mourir ! Monsieur le maréchal de Chabannes, dites au bâtard de Savoie de se porter en avant,

— Sire, il est mort! répondit Chabannes d'une voix grave et désespérée.

— Mort! mort, dites-vous? répéta le roi. Que monsieur de La Trémouille le remplace!

— Sire, il est mort! la tête et le cœur traversés de deux balles, répondit à son tour le maréchal de Foix.

— Monsieur le duc de Suffolk?

— Sire, il est mort! reprit le vieux Chabannes; mort avec le comte de Vaudémont et le jeune Clermont d'Amboise!

— Monsieur de Saint-Séverin, mon grand écuyer?

— Sire, il est mort!

— Louis d'Ars? Les comtes de Tournon et de Tonnerre? Messieurs de Lorraine et de Nevers?

— Morts, sire, tous morts!

— Oh! jour de deuil pour la noblesse de France! Les princes de mon sang? François de Bourbon, comte de Saint-Pol?

— Blessé à mort!

— Hector de Bourbon?

— Mort!

— Le roi de Navarre?

— Prisonnier des Espagnols, avec Montmo-

rency, Brion, et les meilleurs de votre maison !

— Bonnivet seul est vivant ! reprit le maréchal de Foix.

— Ne l'accablez pas, dit le roi. En ce moment peut-être son courage vous donne un démenti.

— Ah ! sire, s'écria le maréchal de Chabannes, pourquoi ne vous êtes-vous pas fié à vos vieux serviteurs ?

— Dieu me punit, messieurs, et Bourbon, Bourbon triomphe! N'importe! avec ce dernier débris de mon armée, je ferai tête à la fortune.

— Sire, nous sauverons du moins l'honneur, répondit le maréchal de Chabannes.

Un horrible choc vint en ce moment séparer les interlocuteurs, et le combat recommença plus acharné que jamais. Le roi comprit, à la violence de l'attaque, que c'était le duc de Bourbon qui la dirigeait : il ne se trompait pas. Le dernier groupe de gendarmerie qui se pressait autour de François fut bientôt enfoncé par six côtés différents. Le maréchal de Chabannes tomba tout sanglant, et les chevaux le foulèrent aux pieds. Le maréchal de Foix eut l'épaule et le bras fracassés : mourant et désespéré, il appelait à grands cris Bonnivet

pour le percer du bras qui lui restait encore.

Le malheureux favori, auteur de ce désastre, fit preuve au moins d'un courage qui rachète peut-être une partie de ses fautes. Coupé du gros de l'armée royale par les lansquenets de Bourbon, il se trouva isolé dans la plaine, et levant la visière de son casque, au lieu de fuir comme le duc d'Alençon, il rentra dans la mêlée pour ne point survivre à son honneur. Le duc de Bourbon espérait vainement l'atteindre et le prendre vivant. Il trouva le cadavre du favori gisant sur le bord d'un fossé. Un autre cadavre tout sanglant était couché auprès de lui et deux épées brisées les séparaient. Le connétable voulut savoir quel était celui qui lui avait ravi sa victime : Pompérant leva la visière du casque, et il reconnut Saint-Romain. Le malheureux jeune homme avait-il voulu punir l'auteur du désastre de Pavie, ou servir une dernière fois son maître ? C'est ce qu'on ne put savoir. Saint-Romain pourtant donnait encore quelques signes de vie ; Pompérant le fit porter à la ville, avec les blessés espagnols.

En ce moment des cris de victoire se firent entendre dans le quartier du roi ; le duc de

Bourbon y courut. François Ier, blessé au bras et à la main droite, rendu presque méconnaissable par le sang qui sortait à flots d'une autre blessure qui l'avait atteint au-dessus du sourcil, tout meurtri par le poids de son cheval, qui venait de se renverser sur lui, se défendait désespérément contre la foule qui le pressait. Deux gentilshommes espagnols, qui ne le reconnaissaient pas sans doute, Diégo d'Avila et Juan d'Urbiéto, lui mirent sur la gorge la pointe de leurs épées. Pompérant se jeta au milieu d'eux et détourna les coups, en suppliant le roi de se rendre au duc de Bourbon. François Ier refusa ; mais, pour arrêter le massacre de sa noblesse, il fit mander le vice-roi de Naples. Le comte de Lannoy s'approcha respectueusement du roi et lui donna la main pour se relever, puis il se découvrit et mit un genou en terre pour recevoir l'épée de son prisonnier.

— Je vous la rends, dit François Ier, trempée du sang de bien des vôtres !

— Sire, répondit le comte de Lannoy, en lui présentant son épée à son tour, celle que je vous offre en échange en a épargné bien du vôtre.

QUATRIÈME PARTIE.

TRAHISON POUR TRAHISON.

§ I.

I.

Tout Madrid est aux balcons. Le roi Charles revient de Tolède, et sa nombreuse cour avec lui. Le cortége est superbe à voir. Les cloches sonnent et le canon retentit. Jamais plus brillante cavalcade n'a mené pareil bruit sur le pavé de la capitale des Espagnes. Les hommes d'armes des vieilles ordonnances de Bourgogne marchent en tête et font ranger les curieux. Vingt-quatre pages, vêtus de velours aux couleurs du souverain, qui sont jaune,

gris, et violet, précèdent sa personne impériale et font caracoler avec toute la grâce possible leurs palefrois à la genette et à la bâtarde. Le grand écuyer marche devant l'empereur, armé de toutes pièces d'armes blanches, et tient dans sa main droite l'estoc de Sa Majesté. Charles monte un magnifique genet d'Espagne, bai obscur; il est armé d'une riche armure dorée que recouvre une saye de drap d'or; sur sa tête, selon sa coutume, l'empereur porte un bonnet de velours noir, sans panaches ni garnitures.

A sa droite s'avance le vice-roi de Naples, Charles de Lannoy, qui a conduit en Espagne le royal prisonnier de Pavie. Tous les yeux sont fixés sur l'illustre usurpateur de la gloire de Bourbon et de Pescaire, qui triomphe à leur place de la victoire qu'il n'a pas remportée. L'empereur le sait; mais il importe à sa politique de ne pas trop exalter l'orgueil de deux généraux qui n'ont pas sa confiance. Il n'ignore pas que le vice-roi de Naples n'est rien sans lui; il estime les uns, il protége l'autre. Au premier rang du cortége, on distingue don Gaspard d'Avalos, grand inquisiteur d'Espagne, et l'évêque d'Osma, confesseur de

Sa Majesté. Le grand connétable de Castille, don Inigo de Vélasco, chevauche auprès du comte de Haro, son fils aîné; puis viennent le grand amiral don Rodrigue Henriquez, don Ferdinand de Tolède, duc d'Albe, don Mercurino Arborio de Gattinara, grand chancelier d'Espagne, le marquis de Villena, le comte de Buren et une foule de gentilshommes moins célèbres, qui, à défaut d'autres mérites, s'enorgueillissent des vertus de leurs aïeux.

La foule se rue aux abords du palais pour voir descendre de cheval toute cette noble compagnie. Dès que l'empereur a mis pied à terre, un soldat se jette à genoux sur son passage, et lui tend un paquet de lettres qu'il accompagne de ces mots :

— De la part de monsieur le duc de Bourbon et de monsieur le marquis de Pescaire, lieutenants généraux de l'armée d'Italie! Le grand écuyer prend les lettres et les remet à l'empereur, qui ordonne à un officier de sa suite de faire conduire au palais le porteur de ces missives.

Le soldat chargé des dépêches du duc de Bourbon fut aussitôt introduit dans la grande galerie du palais impérial, où toute la noblesse

du royaume, en somptueux habits de gala, attendait le passage de l'empereur, qui devait se rendre au Conseil. C'était à qui s'éloignerait au plus vite de cet homme couvert de sueur et de poussière, dont le misérable accoutrement contrastait d'une façon si singulière avec les manteaux de velours et les fines broderies de perles et d'or qu'étalait cette foule magnifique. Le soldat, peu soucieux de l'abandon où on le laissait à dessein, prit le parti de s'asseoir sans plus de façons sur un beau fauteuil de velours violet frangé d'or, qui se trouvait à sa portée. La fatigue de la route qu'il venait de parcourir — car il arrivait de Valence à franc étrier — le prédisposait assez au sommeil pour qu'il eût besoin de tous ses efforts afin de ne pas manquer à l'étiquette en se laissant aller au sommeil. L'éternelle procession des courtisans qui passaient et repassaient devant ses yeux, en attendant la venue de l'empereur, eut le privilége de le distraire quelques instants; mais, à la fin, il n'y tint plus, et, serrant son feutre entre ses genoux, il appuya sa tête contre le dossier bien rembourré de son fauteuil, et il s'endormit profondément.

La galerie était vide quand il s'éveilla, et encore fallut-il, pour opérer ce prodige, qu'un bras vigoureux, attaché aux aiguillettes de son pourpoint, le secouât de façon à l'enlever du siége sur lequel il s'était si commodément oublié. A cette brusque attaque, le soldat prononça un juron énergique; puis tout à coup, voyant en quelle compagnie il se trouvait, il demanda pardon de sa faute, d'un ton si piteux, que celui qui l'interrogeait se prit à rire aux éclats.

— Or çà, comment t'appelle-t-on, l'ami? demanda celui qui venait de le déranger si mal à propos dans ses rêves.

— Monseigneur, on m'appelle Diégo, répondit le soldat. A mon tour, ne pourrais-je savoir aussi à qui j'ai l'honneur de parler?

Un murmure, parti du petit groupe qui l'environnait, avertit le pauvre homme qu'il venait de commettre une bévue.

Il essaya de la réparer, mais son interlocuteur ne lui en laissa pas le temps.

— Foi d'homme d'honneur! Diégo, lui répondit-il, je vais te contenter sur l'heure. On m'appelle Charles, et je suis soldat comme toi, avec cette différence pourtant qu'on ajoute

ordinairement à mon nom les titres d'empereur d'Allemagne et de roi d'Espagne et des Indes.

— Je connais cet homme, dit le comte de Lannoy ; il appartient aux bandes de monsieur le marquis de Pescaire. Il combattait avec nous à la journée de Pavie.

— Fort bien, répliqua l'empereur. C'est donc toi qui nous apportes cette missive du marquis et cette autre lettre du duc de Bourbonnais et d'Auvergne ?

— Oui, sire.

— Et où as-tu laissé le duc ? Il m'apprend dans ce billet qu'il vient de débarquer en Espagne, et qu'il fait toute diligence pour arriver dans notre capitale. Qu'il y soit le bienvenu.

Puis se tournant vers les personnages qui l'accompagnaient : — Je dois beaucoup à monsieur de Bourhon, messieurs. Qu'il soit accueilli selon son rang et ses mérites. Monsieur de Villena, vous prêterez, s'il vous plaît, pour l'amour de moi, l'un de vos palais à monsieur le duc de Bourbon, pendant son séjour à Madrid.

— Oui, sire, répondit le marquis en s'incli-

nant; mais, quand ce traître en sera sorti, vous me permettrez d'y mettre le feu.

Charles ne releva pas le mot du marquis, qu'il feignit de n'avoir pas entendu, car il ne voulait ni approuver ni punir. S'adressant à monsieur de Buren, l'un de ses chambellans :

— Hé bien, lui dit-il, vous avez lu la lettre du marquis de Pescaire? dites-nous ce qu'elle contient.

— Sire, répondit monsieur de Buren, je ne sais si je dois obéir à votre ordre; les termes de cette lettre sont d'une telle inconvenance...

— Le marquis se plaint-il donc de moi?

— Non, sire; c'est de son collègue, monsieur le vice-roi de Naples, que parle la lettre du marquis.

— Monsieur de Lannoy, interrompit l'empereur, qui n'était pas fâché peut-être de corriger par un peu de honte l'injuste faveur qu'il avait accordée au vice-roi; monsieur de Lannoy est trop haut placé dans notre estime pour qu'une injure puisse l'atteindre.

Monsieur de Buren lut ce qui suit :

« Si l'on eût suivi ses conseils, on eût perdu

« tout le Milanais par une fuite honteuse vers
« le royaume de Naples. A la bataille de Pavie,
« il ne savait ni ordonner ni combattre ; il
« n'avait ni tête ni cœur; il s'écriait sans cesse
« avec un effroi qui le rendait méprisable au
« moindre soldat : — Ah ! nous sommes per-
« dus ! — S'il ose démentir ces faits, je les lui
« soutiendrai l'épée à la main. »

— Sire, s'écria le comte de Lannoy pâle de colère et d'humiliation, me laisserez-vous ainsi insulter en votre présence ?

— Vous mépriserez de telles calomnies, monsieur, dit Charles-Quint, et vous justifierez par de nouveaux services le choix que j'ai fait de vous.

L'empereur congédia le messager du duc de Bourbon avec une royale récompense, et il lui ordonna de répondre à son général que les portes du palais lui étaient ouvertes ; puis il continua son chemin vers la salle du conseil, où le suivirent les personnages qui l'accompagnaient. Comme il en allait franchir le seuil, une jeune et belle femme, portant une couronne royale sur la tête, s'avança de son côté et vint lui baiser humblement la main.

— Sire, lui dit-elle en levant sur lui des

yeux inquiets, veuillez excuser ma démarche. Il faut que je vous parle ; il le faut absolument.

—L'heure est mal choisie, très-chère dona Léonora, répondit Charles, vous le voyez, je me rends au Conseil. Laissez-moi débattre les affaires de mon royaume, et je vous entendrai ensuite.

— Vous m'entendrez auparavant, mon frère, reprit la veuve du roi de Portugal.

Puis, craignant d'avoir offensé l'extrême susceptibilité de l'empereur, elle ajouta plus timidement :

— Votre Majesté ne voudraït pas faire le malheur de ma vie en me contraignant d'épouser un homme que je ne puis aimer.

Le visage de Charles-Quint s'alluma d'un éclair de joie, qui ne put échapper aux regards de sa sœur. Elle prévit que sa sollicitude devait servir les projets de son frère, puisqu'il l'accueillait avec une faveur aussi marquée. Enhardie par ce premier succès, elle tomba aux genoux du fier souverain, qui la releva aussitôt dans ses bras :

— Mon frère, poursuivit-elle, vous savez si je fus toujours fidèle et dévouée à vos moindres ordres. Quand vous avez daigné disposer

de ma main en faveur de monsieur le duc de Bourbon, j'ai pensé qu'après les droits de la politique, vous ne refuseriez pas de consulter aussi les dispositions de mon cœur. Monsieur de Bourbon arrive, dit-on, aujourd'hui à Madrid. Il vient réclamer de vous l'accomplissement d'une promesse que vous ne pouvez lui tenir sans consommer le malheur de ma vie. Rompez cette union projetée, mon frère, car la veuve d'Emmanuel le Grand ne peut s'allier à un homme qui a élevé sa fortune sur la ruine de son pays et de son roi. Disposez de moi comme vous l'entendrez, sire, mais ne me donnez pas pour époux un prince que je ne saurais que haïr et mépriser.

— Vous l'entendez, messieurs, dit l'empereur en s'adressant à ses conseillers; vous êtes là pour témoigner que j'ai fait mes efforts afin de remplir ma promesse envers monsieur le duc de Bourbon. Un obstacle inattendu s'oppose à ce que je suive à cet égard la conduite que je m'étais proposé de tenir : vous serez juges entre monsieur de Bourbon et moi.

Charles-Quint déposa un baiser sur le front de sa sœur; puis il passa dans la salle où ses ministres l'attendaient.

L'affaire sur laquelle l'empereur appelait les délibérations de ses conseillers était de nature à le préoccuper vivement ; et il les consultait plutôt pour obtenir leur approbation que pour leur demander des avis. Il s'agissait du traité qui devait rendre la liberté au roi de France. François Ier, depuis dix mois, languissait dans l'Alcazar de Madrid. Il avait refusé jusqu'alors de consentir au démembrement de son royaume par la cession de la Bourgogne, et il n'avait pas rejeté avec moins d'horreur la proposition de rétablir le connétable de Bourbon dans ses titres et dans ses biens. Charles-Quint, espérant tout du temps, avait compté lasser la patience de son prisonnier, mais il venait d'apprendre que le roi était tombé dangereusement malade, et il craignait de perdre tous ses avantages s'il le laissait mourir. C'est pourquoi il avait résolu de lui accorder quelques concessions et de le visiter pour la première fois dans sa prison, pour discuter avec lui les bases du traité à conclure, dont un des articles stipulait que la main de dona Léonora serait retirée au duc de Bourbon, pour être donnée au roi de France.

Le chancelier Gattinara s'éleva violemment

contre l'obligation que l'on voulait imposer à François Ier de céder la Bourgogne par un traité.

— Une fois libre, dit le chancelier, le roi n'exécutera pas cette clause impossible ; emparez-vous de cette province, sire, et vous traiterez ensuite avec le roi.

— Il serait plus grand et plus digne de vous, sire, répliqua le comte de Lannoy, de le renvoyer chez lui sans rançon. Quant à ce qui regarde la réintégration du duc de Bourbon dans ses titres et dans ses biens et l'érection de ses États en royaume, sans aucune mouvance de la couronne, le roi de France aimera mieux mourir dans les fers que de vous l'accorder.

— Monsieur de Lannoy, interrompit l'empereur, j'ai engagé ma parole à monsieur le duc de Bourbon ; songez que la parole de l'Empereur est sacrée !

— Votre Majesté Impériale fera d'autant mieux de tenir sa parole à monsieur de Bourbon, reprit l'évêque d'Osma, avec ce ton de familiarité que lui permettaient de prendre l'amitié particulière de son souverain et son titre de confesseur, qu'il est certain que le

roi de France l'en tiendra quitte par son refus.

— Je n'en aurai pas moins rempli mon devoir, monsieur l'évêque.

— Oui, sire, et à bon marché.

— Que demande encore le roi de France? continua Charles-Quint. Je pense, messieurs, que nous devons tout faire pour le contenter.

— Le roi de France, sire, dit le chancelier, demande la main de la reine de Portugal, votre auguste sœur, et il promet de faire un jour épouser au dauphin, l'infante, fille de dona Léonora.

La délibération se trouvait ainsi tout naturellement portée sur le point qui importait le plus à la politique de Charles-Quint; toutefois il ne se hâta pas d'ériger son manque de foi en vertu d'État; il se contenta d'énumérer avec soin tous les avantages qui devaient résulter pour l'Espagne de cette alliance à laquelle, à l'entendre, il n'avait pas songé jusque-là. Après avoir faiblement plaidé la cause du connétable et témoigné ses regrets de l'aveu presque public qui venait d'échapper à sa sœur, il se rendit à grand'peine à l'avis qu'il avait lui-même ouvert.

— Que dira, cette fois, monsieur de Bour-

bon ? insinua l'évêque d'Osma, qui ne voulait pas paraître dupe de la ruse de l'empereur.

— La raison d'État, monsieur l'évêque, répondit Charles, et le bonheur de ma sœur bien-aimée, sont plus puissants que moi. Mais, foi d'homme d'honneur ! nous indemniserons monsieur le duc.

— Oui, sire, fit l'évêque en se penchant à l'oreille de Charles-Quint, vous l'indemniserez comme pour la Provence et le Dauphiné, que le roi de France gardera.

— Dieu seul est maître de l'avenir, répliqua l'empereur.

Puis, sollicitant du regard l'assentiment de son conseil, il poursuivit :

— Ainsi donc, messieurs, nous discuterons le traité de Madrid sur ces bases.

— Je maintiens mon opinion, interrompit le chancelier Gattinara ; ce traité est désastreux pour l'Espagne. Le roi de France ne remplira pas et ne peut remplir ses promesses.

— Vous le scellerez pourtant, monsieur le grand chancelier, dit Charles-Quint, c'est le devoir de votre charge.

— Je ne le scellerai pas, s'écria le chance-

lier, car ce traité est contraire aux vrais inté rêts de mon souverain.

— Hé bien, reprit l'empereur en souriant, je le scellerai moi-même. La séance de notre conseil est levée, messieurs. J'ai décidé que je me rendrais aujourd'hui aux pressantes sollicitations du roi de France. J'irai le voir à l'Alcazar. Qu'on lui en porte la nouvelle.

Au moment où le conseil allait se séparer, le duc d'Albe s'approcha de l'empereur, et, lui présentant un papier :

— Plaît-il à Votre Majesté de signer cet ordre ?

— L'arrestation de la sœur de François Ier ? fit Charles-Quint en regardant le duc d'Albe.

— Oui, sire, ce soir expire son sauf-conduit. Madame la duchesse d'Alençon est soupçonnée de vouloir favoriser la fuite du roi, son frère.

L'empereur prit une plume et signa.

— Qu'elle demeure donc à notre cour, dit-il, nous tâcherons de lui en rendre le séjour agréable. Puis, remettant l'ordre au comte de Lannoy : — Monsieur le vice-roi de Naples, je vous charge de l'exécution de cette mesure.

Un chambellan vint annoncer en ce moment

l'arrivée du connétable à Madrid. Il venait de se présenter aux portes du palais et il demandait à voir l'empereur. Cette nouvelle parut quelque peu déconcerter Charles-Quint. Il sentait, malgré lui, à quels justes reproches il s'était exposé. Monsieur de Buren demanda quelle réponse on devait porter au duc.

— Qu'il attende! répondit Charles après une minute d'hésitation. Et il retint auprès de lui l'évêque d'Osma. Quand ils furent demeurés seuls :

Monsieur l'évêque, lui dit l'empereur, j'ai besoin de vos services.

— Je suis aux ordres de Votre Majesté.

— Il faut que vous me trouviez aujourd'hui même un gentilhomme de bonne maison, honnête et pieux, qui consente à entreprendre un pèlerinage à Rome, à pied, le bourdon et le rosaire à la main, pour le salut d'une personne qu'une impérieuse nécessité va forcer de manquer à un serment.

— S'agit-il du serment fait à monsieur de Bourbon par Votre Majesté Impériale? demanda l'évêque en souriant.

— Vous me questionnez, je crois? repartit l'empereur d'un ton presque fâché.

— Ne suis-je pas le confesseur de Votre Majesté ?

— Nous ne sommes pas ici, monsieur l'évêque, au tribunal de la pénitence.

L'évêque d'Osma prit un visage plus sévère.

— Je connais un gentilhomme français, poursuivit-il, laissé parmi les morts à la bataille de Pavie, et qu'un de vos officiers a ramené à Madrid, espérant en tirer quelque rançon...

— Et ce gentilhomme...

— Est un modèle de piété.

— Et vous croyez qu'il accomplirait fidèlement et saintement sa mission ?

— J'en répondrais à Votre Majesté.

— J'acquitterai sa rançon, poursuivit Charles-Quint ; vous me le présenterez à l'Alcazar, quand j'irai visiter le roi de France.

Un chambellan parut à l'une des portes de la salle du conseil. Monsieur de Buren entra dans le même moment par une autre porte. Le chambellan s'avança et dit à l'oreille de Charles :

— Selon les ordres de Votre Majesté Impériale, dona Visconti et sa fille vous attendent, sire, dans votre cabinet.

Monsieur de Buren, à son tour, prit la parole :

— Monsieur le duc de Bourbon fait prévenir Votre Majesté qu'il attend toujours son bon plaisir.

— Qu'il attende ! répondit Charles.

— Votre Majesté, hasarda l'évêque d'Osma, prêterait-elle l'oreille aux réclamations de dona Visconti, de cette prétendue héritière de la couronne de Milan ?

— Ne dépend-il pas de moi, répondit l'empereur, de rendre certains de ses droits douteux ?

— Sans doute, sire, l'investiture du duché de Milan, à condition d'épouser la fille de dona Visconti, serait un motif plausible pour dégager votre parole envers monsieur de Bourbon.

Charles-Quint lança un regard de colère à l'imprudent questionneur ; puis, s'adoucissant tout à coup :

— Vous êtes de bon conseil, monsieur l'évêque d'Osma, lui dit-il ; mais, à l'avenir, si vous m'en croyez, vous oublierez que je fus votre élève, et vous me dispenserez de rappeler à mon ancien maître qu'il ne l'est plus

aujourd'hui. Occupez-vous, je vous prie, de me trouver l'homme que je vous ai demandé.

— Sire, répondit l'évêque, tout déconcerté de la réprimande, je vous le présenterai à l'Alcazar, ainsi que vous me l'avez ordonné.

— Quant à vous, de Buren, poursuivit l'empereur, vous recevrez ici monsieur de Bourbon, et vous lui ferez compagnie jusqu'au moment où je pourrai le recevoir.

L'empereur entra dans son cabinet, suivi de son chambellan. Monsieur de Buren fit ouvrir à deux battants la porte de la salle du conseil, et le duc de Bourbon fut introduit.

— Verrai-je enfin l'empereur, monsieur? dit le connétable en cherchant à contenir un mouvement de mauvaise humeur.

— Sa Majesté, monsieur le duc, répondit monsieur de Buren, vous prie d'attendre ici ses ordres.

— Attendre! toujours attendre! répéta le duc en froissant ses gants entre ses doigts, ai-je donc passé les mers pour venir me promener dans les antichambres de votre maître? Ai-je reconquis le Milanais à Charles-Quint et mis entre ses mains le roi de France, son rival, pour qu'il me traite dans ses faveurs

comme François I[er] ne m'a pas traité dans sa colère? Ah! monsieur de Buren, ce n'est pas là ce que vous m'aviez promis!

— Telle est l'étiquette de notre cour, monsieur le duc.

— Depuis mon débarquement en Espagne, reprit le connétable, quels honneurs a-t-on rendus au vainqueur de Pavie? Après la victoire de Marignan, monsieur, le roi de France descendit de cheval et vint m'embrasser en m'appelant son frère; il n'avait pas même encore essuyé la poussière et le sang qui couvraient son armure!

— Nous ne sommes plus en France, monsieur le duc, balbutia le conseiller de Charles-Quint.

— Je m'en aperçois, monsieur! Cette foule de petits hobereaux que j'ai traversée pour arriver jusqu'ici daignait à peine se ranger sur mon passage. Sainte-Barbe! je ne suis pas fait à ces façons d'agir! il faut que je parle à l'empereur! Je viens le sommer de me tenir sa parole. Je viens lui réclamer la main de sa sœur et mon royaume de Provence et de Dauphiné. Je suis entré dans ce palais en solliciteur, je n'en sortirai qu'en souverain.

— Tous les serviteurs de Sa Majesté, monsieur le duc, ne sont également que poussière et néant devant les ordres absolus de leur gracieux souverain.

— Et serai-je donc réduit, s'écria le duc, à regretter ce que j'ai quitté? Après avoir clos d'un revers de mon épée la bouche qui m'insultait, me faudra-t-il baiser la main qui m'avilit? Non! par le Ciel! le vaisseau qui m'a conduit en Espagne est encore à l'ancre, et j'ai laissé mon armée d'Italie la lance au poing dans les plaines du Milanais.

Un chambellan sortit du cabinet de Charles-Quint :

— De la part de l'empereur, dit-il en s'éloignant après avoir remis un paquet de lettres à monsieur de Buren.

— Encore une fois, monsieur, poursuivit le duc de Bourbon, je veux savoir mon sort.

— Sa Majesté, répondit monsieur de Buren, dès qu'il eut jeté les yeux sur les missives impériales, Sa Majesté ne recevra plus personne aujourd'hui.

Le connétable fit un mouvement d'impatience.

— Peut-être, continua le comte, y a-t-il

dans ces papiers quelque ordre qui vous concerne.

— Voyons ! dit le connétable en parcourant du regard les suscriptions des lettres que monsieur de Buren faisait passer sous ses yeux.

« Ordonnance impériale qui confère le collier de la Toison-d'Or au neveu du marquis de Pescaire »... Et pour moi ?

« Ordonnance impériale qui investit don Charles de Lannoy vice-roi de Naples, de la principauté de Sulmone...» Et pour moi ? répéta le connétable avec colère.

— Une lettre de Sa Majesté.

— Donnez.

Le duc froissa la lettre dans ses mains après l'avoir lue.

— Rien ! rien ! que l'ordre d'aller le trouver à l'Alcazar où il s'entendra, dit-il, avec moi sur la réalisation de ses promesses. Il veut me tromper ! je le connais ! Voyez, monsieur, la suscription de sa lettre. Il m'écrivait autrefois : « A mon bien-aimé cousin et beau-frère. » Aujourd'hui : « A monsieur le duc de Bourbon ! »

— Que ferez-vous, monsieur le duc ?

— J'irai apprendre de la bouche de Charles-

Quint, dans la prison de François Ier, que celui-là est bien fou qui se fie à la parole des rois.

TRAHISON POUR TRAHISON.

—

§ II.

II.

Deux femmes couvertes de leurs mantilles viennent de franchir le seuil de l'Alcazar de Madrid. Elles parcourent silencieusement les noires galeries de ce palais moresque donné pour prison à François Ier par Charles-Quint. Le capitaine Alarson, mestre de camp de l'infanterie espagnole, chargé de la garde du roi captif, est venu lui-même leur ouvrir les portes de ce château fort, où nul ne pénètre sans un ordre exprès de l'empereur. Ces deux

femmes, dont la litière armoriée et le riche costume de deuil annoncent le rang et l'importance, sont introduites dans une haute salle où pendent pêle-mêle, attachés aux piliers de pierre sculptés, les drapeaux castillans et les trophées sarrasins.

Quand les deux femmes se trouvèrent seules, elles s'assirent, et l'une d'elles dit à l'autre :

— Il va bientôt venir, ma fille. Songez que vous avez juré sur l'hostie consacrée d'obéir aux ordres de l'empereur ; songez que vous n'êtes plus Suzanne de Langenfeld, mais Catherine Visconti, héritière de la couronne de Milan.

— Ah ! madame, je tremble, murmura la plus jeune des deux femmes.

— Songez, poursuivit sa compagne, que la mort de monsieur de Saint-Romain vous a rendue libre, et que le duché de vos pères n'est accordé à monsieur de Bourbon qu'à la condition qu'il le tiendra de vous.

— Si le Ciel le voulait ainsi, madame, tous mes maux seraient oubliés !

La vieille dame se leva brusquement du fauteuil où elle était assise.

— Le verrais-je donc refuser mon alliance, s'écria-t-elle, cet aventurier qui n'a d'asile que sa tente, de patrie que son camp, de famille que les bandes de brigands qu'il appelle ses soldats! Ah! c'est lui faire bien de l'honneur, je crois, que de couvrir du manteau de mon nom le mépris que sa trahison inspire!

— Madame! madame, point d'imprécations! le Ciel vous a trop exaucée!

— Se peut-il que vous l'aimiez encore, continua la plus âgée des deux femmes; un homme à qui vous devez tous vos maux! un homme dont le cœur n'a jamais battu qu'au bruit des épées et des tambours; un homme, madame, qui ne vous a jamais aimée!

La jeune femme se cacha le visage dans un pli de sa mantille.

— Oh! ne dites pas cela ou vous n'êtes pas ma mère. Dût-il me repousser encore, je l'aime, madame! dût-il me tuer de sa main, je l'aime! Mais il se souviendra de ce que j'ai souffert pour l'amour de lui. Si, au milieu de ses préoccupations d'avenir, quand sa gloire et sa personne étaient en jeu sur un champ de bataille, il a mal accueilli les plaintes d'une femme

trop prompte à s'alarmer, faut-il en accuser son cœur? Non, madame, c'est moi, moi seule qui aurais dû dévorer mes larmes au lieu de les étaler à ses yeux. Mais aujourd'hui qu'il recueille le prix de ses travaux; aujourd'hui que l'empereur va le récompenser de son courage, son front sera souriant et son regard s'arrêtera plus doucement sur moi, n'en doutez pas!

— Enfant! interrompit Césara Visconti en jetant sur sa fille un regard de tendre pitié, ne sais-tu pas que l'âme d'un ambitieux est une grève aride que nul soleil ne peut féconder?

— Par pitié, madame, ne me détrompez pas.

— Et s'il refuse d'obéir à l'empereur?

— Ah! ma mère! répondit Suzanne en se jetant dans les bras de sa compagne, ma mère! je serai bien malheureuse!

La vieille dame hocha tristement la tête, puis baisant au front la pauvre Suzanne:

— Rassurez-vous, lui dit-elle; il ignore ce qui l'attend ici, car il ne nous sait pas à Madrid. Il ne sait pas que ma vengeance est un lion qui sommeille; Dieu le garde de la réveil

ler ! Songez, ma fille, au serment que vous avez fait en recevant la sainte hostie des mains du prêtre. Quelque séduction qu'il emploie, quelque menace, quelque prière qu'il vous fasse, soyez ferme.

— Écoutez ! fit Suzanne en courant vers la porte qu'elle entr'ouvrit et qu'elle referma presque aussitôt ; quelqu'un s'approche : c'est lui. Ah ! je sens tout mon courage défaillir. Je voudrais à présent que ce projet ne se réalisât pas ; je voudrais que l'empereur renonçât...

— Silence ! interrompit Césara Visconti, qui posa sa main sur la bouche de Suzanne, monsieur de Bourbon ne doit connaître ta présence à Madrid qu'au moment où l'empereur nous appellera devant lui.

Les pas que l'on entendait dans la galerie étaient en effet ceux du duc de Bourbon qui venait chercher à l'Alcazar l'entrevue que lui avait assignée l'empereur. Il en ignorait le motif, mais quelque défiance qu'il pût nourrir dans son esprit contre la bonne foi de Charles-Quint, il n'allait pas pourtant jusqu'à supposer que l'empereur pût se jouer de lui à ce point de mettre en oubli d'un seul coup toutes les

promesses qu'il lui avait si solennellement faites. Il lui semblait impossible, non pas seulement qu'on oubliât ses services passés, mais qu'on se privât volontairement des bons offices qu'il était capable de rendre pour l'avenir, et que l'on s'exposât à une vengeance aussi terrible que celle dont le champ de bataille de Pavie avait été le théâtre. Il estimait Charles-Quint trop bon appréciateur des choses et des hommes, pour n'avoir pas compris que le comte de Lannoy, auquel il affectait de prodiguer ses plus éclatantes faveurs, n'était pas le vainqueur de François Ier, quoique pourtant, par une insigne supercherie, le vice-roi de Naples eût amené le royal prisonnier de Gênes à Madrid, sans même prévenir ses collègues du départ de ses galères. La lettre adressée à l'empereur par le marquis de Pescaire aurait suffi en tous cas pour dissiper cette erreur, si elle eût été possible.

Comme le connétable se promenait à grands pas dans les immenses corridors de l'Alcazar, attendant avec impatience le moment d'éclaircir ses doutes, un soldat, qui l'avait accompagné du palais impérial à la prison du roi, accourut vers lui, et lui présenta un papier qu'un

gentilhomme de la suite de François Ier venait, disait-il, de laisser tomber par mégarde de son pourpoint, et qu'un autre soldat avait ramassé sans pouvoir le lire.

Le duc prit la lettre que lui présentait le soldat : elle était à l'adresse du roi, et la suscription, de la main de madame Marguerite de Valois, duchesse d'Alençon. Le duc l'ouvrit avec précipitation et sa lecture parut le plonger dans un profond étonnement.

— Diégo, dit-il au soldat, nul autre que toi n'a vu ce papier, n'est-il pas vrai?

— Non, monsieur le duc, si ce n'est Lopez, qui l'a ramassé et qui me l'a donné pour vous le remettre, car ni Lopez ni moi nous n'avons étudié pour être clercs : par conséquent nous ne savons pas lire.

— C'est bien, dit le connétable en chiffonnant le billet qu'il serra dans son gant ; c'est bien. Ce papier n'a aucune importance ; toutefois ne dis à personne que tu l'as trouvé. Viens, conduis-moi chez le gouverneur de l'Alcazar, j'ai besoin de lui parler sur l'heure.

Le connétable paraissait très-agité. Arrivé au logis du capitaine Alarson, qui avait servi sous ses ordres en Milanais, il demanda à voir

le roi de France, ce qu'il n'obtint qu'à grand'-peine, car le gouverneur était responsable sur sa tête du prisonnier, qui déjà une fois avait tenté d'échapper à sa surveillance.

Ce ne fut pas sans une vive émotion que le connétable pénétra dans la partie du château où François Ier attendait depuis dix mois la fin de sa cruelle captivité. Quelques salles basses, obscures et humides, quelques escabeaux vermoulus, des lambeaux de tapisserie, où les hauts faits des armes espagnoles étaient représentés avec autant d'exagération que de mauvais goût, voilà ce qui, pour Francois Ier, remplaçait les somptuosités royales des Tournelles. Le ciel lui-même n'apparaissait dans cette triste résidence que rayé par les barreaux de fer dont toutes les fenêtres étaient garnies. Des portes verrouillées au lieu de lambris d'or, des geôliers au lieu de chambellans, la méfiance veillant debout et l'œil ouvert, à la place de la flatterie aveugle prosternée devant la puissance du souverain ! La cour du roi de France, hélas ! s'était réduite en proportion de sa fortune. On n'y comptait guère en ce moment que cinq des favoris que le destin de la guerre avait livrés vivants aux Espagnols

au milieu de la déroute de Pavie. Le duc de Bourbon aperçut de loin, dans la salle où se tenait le roi, Chabot de Brion, Montchenu et Montmorency, les trois amis et commensaux de l'amiral de Bonnivet. Plus heureux ou plus prudents que leur infortuné collègue, ces guerriers en pourpoints de satin avaient été faits prisonniers avec leur maître. D'autres gentilshommes, qui valaient mieux qu'eux peut-être, partageaient encore le sort du roi. On distinguait dans leurs rangs Fleuranges, surnommé *le jeune adventureux*, le même qui nous a laissé de curieux Mémoires sur le règne de François I[er]; Guillaume du Bellay-Langey, autre historien non moins estimable; la Roche-du-Maine, le capitaine de Lorges, qui avait commandé l'avant-garde dans la campagne de 1523, et plusieurs capitaines et gentilshommes d'un mérite éprouvé.

Quand le duc de Bourbon entra dans la chambre du roi, un mouvement d'indignation se fit entendre parmi les prisonniers. Le roi se leva du fauteuil où il était assis. Le duc traversa lentement et avec dignité le petit groupe qui semblait vouloir s'opposer à son passage, et il vint baiser respectueusement la main de

François Ier, qui le laissa faire et voulut rester seul avec lui. Le roi reçut le connétable comme un prince de son sang, et comme s'il eût oublié qu'il lui devait tous ses malheurs. Le duc, de son côté, plaignit le malheureux destin du roi, et s'empressa de lui faire espérer que bientôt son temps d'épreuve allait finir. Bien plus, il lui offrit de s'employer auprès de l'empereur, pour presser le résultat définitif des conférences entamées par le président de Selves et l'archevêque d'Embrun. Cette modération de langage entre deux hommes qui conservaient de si terribles griefs l'un envers l'autre, prouvait qu'ils avaient compris tous deux l'énormité de leurs torts, qu'en ce moment ils eussent voulu pouvoir racheter au prix de leur sang. Mais il était trop tard pour retourner en arrière; chacun des deux héros devait épuiser jusqu'au bout les chances de la fortune.

Le connétable aborda enfin le véritable motif de sa visite.

— Sire, dit-il, vous n'ignorez pas que l'empereur, en traitant de votre mise en liberté, n'a pas de plus cher désir que de trouver un prétexte pour vous retenir en sa puissance.

— Je le sais, répondit François Ier, qui laissa retomber sur sa poitrine sa tête malade et pesante.

— Prenez donc garde, sire, poursuivit le duc, de lui fournir vous-même ce prétexte en confiant à de jeunes écervelés de dangereux projets qui ne doivent être connus que de Dieu et de vous.

François Ier demeura interdit de cette confidence. Il balbutia quelques mots pour chercher à donner le change au connétable; mais celui-ci lui glissant la lettre qu'il avait reçue du soldat Diégo :

— Si ce billet, dit-il, fût tombé dans les mains d'un de vos ennemis, madame la duchesse d'Alençon serait à cette heure emprisonnée avec vous dans l'Alcazar, au lieu de poursuivre sa route vers la France, où elle va remplir l'honorable et sainte mission que vous lui avez confiée.

— Monsieur le duc, répliqua le roi en serrant la main du connétable, vous sauvez la liberté de ma sœur et la mienne, et vous me prouvez que vous n'avez pas oublié la France. Recevez les remercîments de votre cousin. Foi de gentilhomme! le cœur me saigne de

penser que nous avons perdu pour toujours l'espoir de vous revoir à notre cour. Si je savais une façon de vous satisfaire...

— Ne parlons pas de ces choses, sire, interrompit le duc, ce qui est fait est fait. Eussé-je mis le pied en enfer, je ne le retirerais pas. Vous me connaissez.

Il se fit un silence de quelques minutes. François Ier et le connétable parurent tous deux plongés dans une amère rêverie. Le roi reprit le premier la parole.

— Aussi bien que moi, monsieur, dit-il au duc de Bourbon, vous connaissez la duplicité de l'empereur. Fasse le Ciel que vous n'ayez pas à vous en plaindre ! Je dois vous prévenir que je ne saurais accorder les clauses stipulées en votre faveur par le projet de traité qui m'a été soumis.

— Pourtant, sire, répliqua sèchement le duc, je ne me sens pas disposé à m'en départir.

— C'est l'empereur qui jugera de mes raisons, mon cousin.

— J'ai sa promesse, sire.

— Vous tenez peu de chose, monsieur, repartit François Ier, et, sans aller plus loin, je

vous apprendrai, si vous l'ignorez, que Charles-Quint m'accorde aujourd'hui la main de la reine de Portugal, sa sœur, qu'il vous avait offerte, dit-on.

— On ne m'avait donc pas trompé! s'écria le connétable! Ce rendez-vous où l'empereur me convie n'a d'autre but que de m'annoncer son manque de foi : c'est maintenant une autre union qu'il me destine. Il dispose de moi sans me consulter, selon les exigences ou les besoins de sa politique. Je ne suis plus son allié, mais son vassal. Sainte-Barbe! il n'aura pas si bon marché de moi qu'il le pense, et plutôt que de plier lâchement les genoux devant son caprice...

— Mon cousin, interrompit François Ier, serez-vous donc toujours le même? Votre cœur est grand et généreux, mais, foi de gentilhomme! votre tête vous a toujours perdu! Je vous conjure à mains jointes de réfléchir à deux fois avant d'aller vous rompre le cou dans une pareille aventure; songez, quoi que vous fassiez, que l'empereur tient votre sort dans sa main.

— Il n'importe, sire, je n'ai jamais mis en balance mon honneur avec mon intérêt. Je

vais trouver l'empereur ; il saura ma pensée tout entière : advienne ensuite que pourra !

Le duc de Bourbon quitta la prison du roi, et se dirigea en grande hâte vers la salle où le capitaine Alarson le conduisit lui-même en attendant la venue de Charles-Quint. Il entrait dans cette salle, lorsque deux femmes sortirent d'une salle voisine, et s'informèrent auprès du gouverneur de l'Alcazar si l'empereur n'était pas encore arrivé au château. Le connétable tressaillit à la voix de ces femmes, qu'il reconnut aussitôt. Il poussa brusquement la porte qui le séparait d'elles, et il se trouva face à face avec madame de Saint-Romain et sa mère.

— Vous ici, Suzanne ! s'écria-t-il.

— Nous nous rendons ainsi que vous aux ordres de l'empereur, répondit Césara Visconti. Ce n'est plus Suzanne de Langenfeld que vous avez devant les yeux, mais bien Catherine Visconti, héritière de la couronne de Milan par la cession que moi, sa mère, je lui fais de mes droits, qui sont reconnus par Charles-Quint.

— J'ai tout compris à cette heure, dit le connétable en fermant la porte de la salle où il venait d'entrer avec Suzanne et Césara Vis-

conti. Suzanne de Langenfeld ou Catherine Visconti, comme il vous plaira de vous nommer, vous voilà donc liguée contre moi avec mes ennemis!

— Contre lui! murmura Suzanne en joignant les mains.

— Je sais que l'empereur prétend se servir de vous pour me forcer à renoncer à la main de sa sœur.

— A la main de sa sœur! je l'ignorais, monsieur le duc. Vous allez donc vous marier?

— N'espérez pas, reprit le connétable, que j'accepte de vous l'investiture du duché de Milan, en dépit des prières de Charles-Quint. Sa politique m'aurait bientôt enlevé cette couronne, comme il va l'ôter à Sforce, qui avait sa parole aussi.

— Ma mère, vous me l'aviez bien dit! interrompit madame de Saint-Romain.

— Les prières de l'empereur, monsieur le duc, reprit Césara Visconti, sont des ordres pour ses sujets.

Monsieur de Bourbon fit un geste d'impatience et répliqua fièrement :

— Je ne suis point sujet de l'empereur, moi!

— La France vous a renié pour son fils, poursuivit Césara, interrogez plutôt ces voûtes encore retentissantes des cris de douleur de François Ier, elles vous diront, monsieur, que les traîtres sont maudits et détestés en tous lieux; que pour eux il n'est pas de patrie, et que le Ciel délie les hommes des serments qu'on leur a faits !

— Madame ! s'écria le duc hors de lui.

Suzanne se jeta entre sa mère et lui.

— Monsieur ! monsieur ! quel ordre êtes-vous venu me donner ?

— Il faut, madame, que de vous-même vous disiez à l'empereur que vous ne consentez plus à m'épouser ?

— Que je dise cela, moi? non, monsieur, je ne pourrai jamais prononcer ce mot.

— Ma fille ! si tu étais assez lâche pour y consentir...

— Décidez-vous !

— Non ! non ! répéta Césara.

— Hé bien ! à moi, Diégo ! Lopez ! Vous ne parlerez pas à l'empereur, madame, car je vous enlèverai de ce château par la force !

Le connétable fit un pas vers Suzanne. La porte du fond s'ouvrit. L'empereur parut.

— Dieu soit loué, monsieur de Bourbon, dit Charles-Quint en entrant, puisque vous avez été vous-même au-devant de l'entrevue que je vous préparais.

— Sire !... balbutia le duc.

— Foi d'homme d'honneur ! je suis heureux que mon plus cher désir se trouve d'accord avec vos propres sentiments.

— O mon Dieu ! murmura madame de Saint-Romain.

L'empereur continua :

— Après le traité de Madrid que nous allons signer ici avec mon frère François Ier, à qui je donne ma bien-aimée sœur, dona Léonora, pour épouse, monsieur le grand chancelier d'Espagne me présentera votre contrat de mariage, monsieur le duc, ainsi que l'acte d'investiture du duché de Milan. Ne me remerciez pas, votre fidélité méritait ce prix. Si des raisons d'État se sont opposées à l'alliance que je vous destinais, au moins me rendez-vous la justice de convenir que j'ai cherché à réparer la faute du sort d'une manière digne de vous et de moi.

Le duc de Bourbon s'efforça de contenir dans

de justes bornes la profonde indignation qui l'animait.

— Sire, répondit-il, quand j'ai quitté ma patrie, abandonnant mes biens et mes amis les plus chers, je vous ai donné ma parole et j'ai reçu la vôtre. Les murs de cette prison sont là pour attester que j'ai rempli fidèlement ma promesse. Je prie Votre Majesté de me dire si je n'avais pas droit d'attendre la réciprocité. S'il en est autrement, le respect me commande le silence.

L'empereur jeta sur le connétable un regard sévère.

— Votre silence, monsieur le duc, parle bien haut, et votre respect a l'allure assez fière.

Bourbon répliqua sans se déconcerter :

— Si j'ai mérité la disgrâce de Votre Majesté, vous daignerez du moins me faire savoir en quoi j'ai failli.

— Ah! madame! il va se perdre, hasarda Suzanne tout épouvantée du cours que prenait la conversation.

— Si vous appelez une disgrâce, continua Charles-Quint, le don que je vous fais du duché de Milan pour lequel la France et l'Espagne

luttent depuis un siècle et demi, vous êtes bien difficile à contenter, monsieur; moi, l'Empereur, je prie Dieu qu'il ne m'en réserve jamais d'autre.

— Au moins, sire, vous m'apprendrez pourquoi je dois renoncer à la main de votre sœur?

— Monsieur! monsieur! murmura l'empereur en battant du pied le parquet, vous me chaussez les éperons de bien près!

— Que Votre Majesté me pardonne : mais cette alliance...

— Était faite pour flatter votre orgueil, j'en conviens, mais le bien de mon royaume exige que je dispose autrement de ma sœur.

— Pour la donner à François Ier!

— Le roi de France, monsieur, n'est-il pas aussi bon gentilhomme que vous et moi?

— Cela se peut, sire, mais j'avais de plus que lui mes services et votre parole. Daignez m'excuser, je ne suis pas habitué, de quelque part qu'elle vienne, à garder longtemps l'offense que j'ai sur le cœur.

Charles-Quint fronça le sourcil.

— Et moi, monsieur, je ne suis pas habitué à voir mes faveurs dédaignées! Vous épouserez

la fille de dona Visconti et vous serez duc de Milan, ou, j'en jure par ma couronne impériale...

— Ah! sire! sire! interrompit Suzanne en se jetant aux genoux de l'empereur, je ne demande plus rien! je ne veux plus rien!

— Et moi, je veux, madame! l'Empereur n'a jamais impunément prononcé ce mot.

— Sire! donnez à monsieur le duc le temps de réfléchir à sa réponse.

— Je l'ai faite.

— Vous plierez, monsieur, répéta Charles-Quint, ou, foi d'homme d'honneur...

Un chambellan impérial vint heureusement suspendre cette dangereuse altercation en annonçant à l'empereur que le roi de France était prêt à paraître devant lui et à discuter les clauses proposées dans le traité de Madrid. Cette grave affaire, à laquelle se rattachaient tous les plans de Charles-Quint, opéra une diversion dans le cours de son humeur. Il ordonna que les premiers officiers de sa maison allassent chercher le roi son frère, et que l'on déployât vis-à-vis du captif toutes les plus respectueuses formes de l'étiquette espagnole. Au même instant l'évêque d'Osma s'avança

vers son maître et lui demanda la permission de lui présenter le jeune gentilhomme français dont il lui avait parlé.

— Vous avez mes instructions, monsieur l'évêque, dit Charles-Quint, c'est à vous de lui indiquer le chemin qu'il doit tenir.

— Sire, répliqua le confesseur, vous ne refuserez pas à ce pieux jeune homme la faveur d'être admis à baiser les mains de Votre Majesté?

Sur un signe de L'empereur, on introduisit un jeune homme dont l'aspect arracha un cri de surprise et d'effroi aux témoins de cette apparition inattendue. Suzanne s'évanouit dans les bras de sa mère.

— Que veut dire ceci? s'écria Charles-Quint.

— Avant de quitter ce pays pour n'y plus revenir, dit le nouveau venu en s'adressant à l'empereur, permettez, sire, que je me fasse connaître à vous. On m'appelle Ponthus de Saint-Romain. Je fus marié à Suzanne de Langenfeld, reconnue aujourd'hui par sa mère pour l'héritière de la couronne et du nom des Visconti de Milan. L'homme ne peut délier ce

que le ciel a lié! l'empereur est puissant, mais Dieu est plus puissant.

— Je n'ai rien à répondre, dit l'empereur. Ainsi donc vous venez m'annoncer que vous n'acceptez pas?...

— Au contraire, sire, je pars à l'instant même, et je viens vous remercier du don que vous m'avez fait de ma liberté.

— Faites-en un saint usage, monsieur, reprit l'empereur, et que votre piété et votre résignation ne se démentent en aucune circonstance de votre vie.

— J'en ai besoin, sire, répondit le jeune homme, à qui Charles-Quint abandonna ses mains à baiser.

Saint-Romain s'approcha de sa femme, qui venait de reprendre ses sens et qui l'écouta parler, les mains jointes et tendues vers lui, comme si elle eût voulu prier.

— Vous ne me reverrez plus, madame, lui dit-il, ne craignez rien de moi. Un monastère va renfermer celui qui fut votre époux. Je serai toujours mort pour vous. Oubliez jusqu'à mon souvenir. Mon anneau? voici le vôtre!

Suzanne était suffoquée par ses larmes. Elle détacha en tremblant l'anneau qu'elle portait

au doigt, et le laissa tomber dans la main de son mari. Saint-Romain brisa les deux anneaux.

— Toute haine et tout amour, ajouta-t-il d'une voix calme et pure, sont ainsi brisés dans mon cœur.

Puis il sortit avec l'évêque d'Osma sans même jeter un coup d'œil du côté de sa femme tombée presque mourante sur le parquet.

Le connétable, abattu et consterné, eut à peine la force de balbutier ces mots.

— Il me semble que c'est mon bon ange qui s'en va !

Il se fit un moment de profond silence. Le duc d'Albe entra et se dirigea vers Charles-Quint.

— Sire, lui dit-il, on a vainement cherché par toute la ville madame la duchesse d'Alençon.

— M'aurait-elle échappé ? murmura Charles-Quint.

— Tout espoir n'est pas perdu, répondit le duc d'Albe. Depuis ce matin, les portes de Madrid sont closes, et personne n'a pu sortir sans être vu.

— C'est bien, dit l'empereur. Donnez des

ordres pour que le roi de France soit amené dans cette salle, et conduisez ici madame la duchesse d'Alençon aussitôt qu'elle sera prise.

Le duc d'Albe s'éloigna. Charles-Quint fit quelques pas vers le connétable.

— Monsieur le duc, le roi va venir pour signer le traité de Madrid. Malgré ce qui s'est passé entre nous, il ne tiendra pas à moi, je vous jure, que la Provence et le Dauphiné ne vous appartiennent. Ne vous éloignez pas. Foi d'homme d'honneur! je vous ferai mander quand nous en serons à l'article qui vous concerne.

Le duc de Bourbon se retira dans une salle voisine. Madame de Saint-Romain et sa mère sortirent par une autre porte.

— Ah! je n'ai pas fini de souffrir, murmura Suzanne en s'appuyant sur le bras de sa mère.

— Et moi, dit Césara Visconti, je n'ai pas fini de maudire!

L'absence de la duchesse d'Alençon semblait vivement préoccuper Charles-Quint. La sœur de François Ier, la belle Marguerite de Valois, veuve de ce duc d'Alençon qui avait fui si lâchement à la bataille de Pavie, et que la honte avait tué dans sa retraite, était accourue

en Espagne aussitôt qu'elle avait su que son frère venait d'être enfermé par l'empereur dans l'Alcazar de Madrid. Là cette sœur bien-aimée avait prodigué au roi malade tous les soins et toutes les consolations qu'il était en droit d'attendre de l'amitié qui les unissait. Sa touchante sollicitude, son courage, son esprit, n'avaient pas peu contribué à rétablir François Ier de la cruelle maladie qu'il avait contractée dans sa prison. L'empereur, qui la redoutait, instruit qu'elle devait quitter nuitamment la capitale de l'Espagne, avait donné l'ordre de la retenir par force, malgré le sauf-conduit qui lui garantissait une sécurité pleine et entière.

Le comte de Buren vint annoncer à l'empereur que le roi de France arrivait sur ses pas. L'inquiétude causée à Charles par la fuite présumée de la duchesse était telle, qu'il fallut lui répéter à deux reprises que le roi et sa suite étaient là auprès de lui qui attendaient son bon plaisir. Avant d'aller au-devant de son prisonnier, l'empereur demanda encore au duc d'Albe qui entrait si l'on n'avait pas de nouvelles de la duchesse. Il s'avança enfin vers son prisonnier.

— Dieu vous garde et vous conserve, sire! lui dit-il, avec cet air de fausse bienveillance dont il couvrait toutes ses perfidies.

— Votre Majesté, répondit le roi, vient donc enfin voir mourir son prisonnier?

— Ne dites pas que vous êtes mon prisonnier, repartit Charles-Quint, mais mon bon frère et mon ami. Dieu m'en est témoin, je n'ai d'autre dessein que de vous rendre libre, et de vous donner toute la satisfaction que vous pouvez désirer.

— Quant à moi, reprit le roi, croyez que ma reconnaissance ne sera jamais en reste avec votre générosité.

— En foi de notre sincérité mutuelle, poursuivit l'empereur, qui pressa François Ier dans ses bras, embrassons-nous, mon frère, et que tout sujet de discorde demeure éteint entre nous. Avez-vous donc cru que je vous laisserais mourir dans cette prison?

— Non, sire, car j'ai une rançon à vous payer.

— Ne vous souvenez-vous pas, continua l'empereur sans paraître remarquer l'aigreur de la réponse, qu'après la fatale bataille qui vous fit tomber en mon pouvoir, je défendis

dans mes Etats les feux de joie, les sons de cloches et les réjouissances publiques?

— « A Dieu ne plaise, disiez-vous alors, que j'insulte par d'odieuses fêtes au malheur de mes frères. Les fêtes ne conviennent qu'aux succès obtenus contre les ennemis de la religion. » Je m'en souviens, car ce fut ce jour-là même que j'entrai dans la prison de Pizzighettone, d'où je ne fus tiré que pour venir ici. Il y a de cela dix mois!

— Oublions-le, mon frère, et formons ensemble une chaîne indissoluble dont votre liberté sera le premier anneau.

— Je le veux bien, pourvu que cette chaîne ne me rappelle pas celle que vous m'avez donnée à Madrid.

— Non, mon frère, vous serez content de moi. Le roi David qui mit en liberté Saül son ennemi, Alexandre envers Porus, Pompée envers le roi Tigrane d'Arménie, ne se seront pas montrés plus cléments que je veux l'être à votre égard. Je n'ai pas oublié que le roi de France, Louis XII, fut mon tuteur, et que vous et moi, à cause de madame Marie de Bourgogne, mon aïeule, nous sommes cousins au quatrième degré.

— Que ne vous en êtes-vous souvenu plus tôt? reprit le roi. Si depuis cinq mois vous aviez seulement une fois visité votre cousin et frère, vous l'eussiez vu miné par la fièvre, se traînant de douleur sur les dalles de son cachot. Votre âme se fût émue d'un tel spectacle. Au milieu de la consternation de ses amis, le roi de France, pâle et mourant, recevant des mains d'un prêtre une hostie rompue en deux que sa digne sœur partageait saintement avec lui! Voilà la clémence de Charles-Quint, empereur auguste, roi des Espagnes et des Indes! voilà l'hospitalité du roi catholique envers le roi très-chrétien!

— Parlons de l'avenir, mon frère, s'écria Charles, car le passé n'est plus à nous. Je veux que nous ne rivalisions désormais que de bons sentiments et de franche amitié. Je vous abandonne la ligne d'Italie, le pape, les Florentins, Lucques, Sienne, le duc de Ferrare et les Vénitiens.

Un léger sourire vint effleurer la bouche du roi de France.

— Vous ferez d'autant mieux, sire, répondit-il, que le pape et Florence se sont séparés de vous, que Lucques et Sienne vous ont re-

fusé de continuer leurs contributions de guerre, et que Ferrare et Venise ont traité avec madame la régente de France, ma mère bien-aimée.

L'empereur l'interrompit :

— Ne vous fiez pas au moins aux promesses de ces fourbes.

— Ne craignez rien pour moi, le malheur m'a rendu sage.

— Pour obtenir votre alliance, poursuivit l'empereur, je romprai avec le roi d'Angleterre, votre ennemi.

— Henri VIII, sire, est maintenant votre ennemi plus que le mien. Demain, si je le veux, il prendra les armes en ma faveur.

— Mon frère, jugez chacun de nous, non par ses paroles, mais par ses actes. Vous en êtes témoin, je n'ai rien tant à cœur que de vous renvoyer dans votre beau royaume de France. Oh ! Paris sera bien glorieux ce jour-là. Votre mère, vos enfants à vos côtés, votre noblesse et votre peuple criant : Noël ! autour de vous ! L'oriflamme déployée, les fenêtres pavoisées, les tambours battants, et ce mot, ce mot sonnant plus haut que toutes les gloires du monde, la liberté !

— Ah ! bien heureux jour que celui où je serai libre ! s'écria François avec enthousiasme.

L'empereur approcha du roi une plume et un rouleau de papiers écrits.

— Et pour cela, lui dit-il, pour cela, mon bon frère, rien qu'une signature à donner.

Le roi reprit avec le plus profond abattement :

— Hélas ! hélas ! je ne verrai pas ce jour-là !

— Foi d'homme d'honneur ! vous le verrez, repartit Charles-Quint, vous le verrez, si vous voulez être juste.

— Alors retranchez de ce traité la clause odieuse qui m'oblige à ériger en royaume, pour en gratifier un traître, les deux plus belles provinces de mes États.

— Monsieur de Bourbon a ma parole, mon frère.

— Il n'aura pas la mienne. Tout ce que je puis faire, c'est de lui rendre ses biens, et de l'admettre à discuter devant notre parlement les droits qu'il prétend avoir sur la Provence.

— Cependant cette couronne nouvelle...

— Jamais ! plutôt mourir ici !

En prononçant ces mots la voix de François Ier était pleine d'une expression à la fois

douloureuse et résignée. Charles comprit qu'il ne devait pas insister davantage.

— Eh bien ! rayons cet article, dit-il en prenant la plume à son tour, j'y consens, puisque vous le voulez. Vous accepterez du moins les autres conditions. Vous me céderez à moi la Bourgogne. Qu'est-ce qu'une pauvre province auprès de la liberté que je vous rends?

Le roi se leva de sa chaise et fit un mouvement de colère :

— Que je reconstruise cette maison de Bourgogne qui coûta tant de sang à la France ! que j'introduise dans le centre de mon royaume un ennemi toujours prêt à mettre le trouble chez moi ! Non ! n'y comptez pas !

— Cette fois, sire, repartit sèchement l'empereur, ma demande ne souffre pas de refus.

— Je le sais, car il s'agit de votre intérêt.

— Songez que vous ne sortirez pas d'ici.

— J'y suis décidé.

— Songez que vos amis, votre sœur ellemême...

— Elle est maintenant hors de votre pouvoir, s'écria François Ier, triomphant à son tour.

— Serait-il vrai ?

Le comte de Lannoy entra précipitamment :

— Sire, depuis deux jours la duchesse d'Alençon est sortie de Madrid ; je viens d'en acquérir la certitude.

Charles-Quint frappa du pied avec colère :

— Eh bien ! dit-il, la France ne reverra donc pas son roi !

— Vous vous trompez, sire, répondit François Ier, ma sœur emporte avec elle un acte, le dernier que j'aurai signé, par lequel je me démets de ma couronne en faveur du dauphin mon fils.

— Je suis joué ! murmura l'empereur.

— Préparez donc vos cachots, poursuivit le royal prisonnier, François de Valois peut mourir à Madrid, car le roi de France est à Paris !

Cet acte d'héroïsme, le plus beau et le plus grand qui ait signalé la vie de François Ier, arracha un cri d'admiration aux groupes de gentilshommes français et espagnols qui remplissaient la salle de l'Alcazar où avait lieu cette entrevue des deux souverains. Charles-Quint réprima d'un regard l'indiscret enthousiasme de ses courtisans. Comme il cherchait

les moyens de sortir avec honneur de sa difficile position, le connétable s'approcha respectueusement de lui :

—Sire, je viens réclamer la parole de Votre Majesté Impériale pour ce qui concerne les États de Provence et de Dauphiné.

— Monsieur le duc, interrompit François Ier, vous n'aurez rien de moi! j'aime mieux mourir prisonnier de l'empereur.

—Sire, je l'avais deviné! répondit le connétable.

La confusion de l'empereur était au comble.

—J'ai fait ce que j'ai pu, monsieur, dit-il au duc de Bourbon.

— Je remercie Votre Majesté, repartit celui-ci, j'ai entendu ce qu'elle a dit en ma faveur.

—C'est ainsi, monsieur le duc, s'écria le roi, que la trahison s'expie par la trahison.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

Première Partie.	1
La disgrâce, § I.	5
La disgrâce, § II.	31
Seconde Partie.	65
La défection, § I.	70
La défection, § II.	97
Troisième partie.	117
L'heure de la vengeance, § I.	121
L'heure de la vengeance, § II.	163
Quatrième partie.	171
Trahison pour trahison, § I.	175
Trahison pour trahison, § II.	201

LE CONNÉTABLE

DE BOURBON.

PAR

Alphonse Royer.

TOME. II.

Bruxelles et Leipzig.

C. HOCHHAUSEN ET FOURNES.

1838

LENOX LIBRARY
NEW YORK

CINQUIÈME PARTIE.

L'EXPIATION.

—

§ I.

I.

Le 5 mai 1527, l'armée du connétable de Bourbon avait dressé ses tentes sur l'une des collines qui dominent la ville de Rome. Le pape Clément VII s'était vainement flatté d'arrêter le désastre qui menaçait sa capitale, en opposant à ses ennemis le traité de paix qu'il venait de conclure avec le vice-roi de Naples, agissant comme fondé de pouvoir de Sa Majesté l'empereur Charles-Quint.

Après avoir ravagé la Toscane et la Roma-

gne, les bandes du duc de Bourbon étaient résolues à couronner leur œuvre de destruction par le sac de la sainte ville. Ces bandes se composaient de cinq mille gens d'armes, d'une grande troupe de chevau-légers italiens, de douze mille fantassins allemands et d'une multitude de volontaires ramassés en chemin, et qui comptaient sur le pillage pour s'indemniser de la solde qu'on ne leur payait pas.

L'armée du connétable était sans munitions, sans vivres, sans argent; l'indiscipline la plus sauvage régnait dans ses rangs; elle affectait le plus intraitable mépris pour ses chefs, auxquels elle n'obéissait que faute de savoir diriger par elle-même les opérations d'un siége qui devait lui livrer les trésors de la plus somptueuse ville de l'Italie. Bourbon, que son courage et son génie faisaient encore respecter plus que ses titres de général et de prince du sang royal de France, demeurait lui-même en butte aux railleries de ses soldats, qui l'avaient surnommé ironiquement le *Gueux*.

Le pape, se voyant réduit à défendre son autorité contre cette agression inouïe dans les annales de l'histoire, se hâta de s'enfermer au Vatican, et fit recruter dans les cabarets de

Rome et dans les écuries des cardinaux quatre ou cinq mille vauriens, qu'on arma d'arquebuses, et auxquels on donna pour chef un capitaine nommé Renzo da Ceri, digne en tout point de les commander. Six tribus de la ville furent également improvisées en satellites du trône de saint Pierre ; et deux mille mercenaires leur furent adjoints. Les capitaines des troupes papales s'engagèrent solennellement à faire lever le siége au duc de Bourbon, qui, d'après leur avis, ne devait pas se maintenir deux jours sous les murs de la place. Pendant ce temps, les secours envoyés par la ligue d'Italie, et commandés par le duc d'Urbin, ne pouvaient manquer, affirmaient-ils, de venir renforcer les assiégés.

Les habitants de Rome étaient loin de partager cette confiance. Plusieurs faits singuliers avaient mis en émoi la superstition populaire.

Avant que l'armée du connétable eût envahi le territoire de l'Église, un mendiant déguenillé, appelé Brandano, parcourait la ville de Rome avec des cris lamentables, annonçant que le temps de faire pénitence était venu, et que le fléau de Dieu était tout près. Chaque

jour ce singulier personnage, accroupi aux portes du Vatican, chargeait le pape des plus grossières injures, et lui criait, d'une voix inspirée, que lui et sa ville dormaient sur la pierre de leur tombeau.

La Sainte-Eucharistie, enfermée selon l'usage dans le tabernacle de la chapelle papale, avait été trouvée un matin jetée à terre sans qu'on eût pu savoir comment ni par quelles mains.

Un coup de foudre avait enlevé des bras de la madone, dans l'église de Sainte-Marie-Transpontine, l'enfant Jésus brisé en mille pièces, ainsi que la couronne de sa très-sainte mère.

Parmi les classes élevées de la population romaine, l'aveuglement en était venu à ce point, que le péril qui menaçait la ville donnait lieu aux quolibets les plus effrontés.

Le saint-père ayant fait un appel à ses sujets les plus riches pour solliciter d'eux le prêt des sommes nécessaires à la solde des troupes, ne reçut aucune réponse. Le seul Doménico de Massimi, le plus opulent des citoyens de Rome, proposa ironiquement de prêter cent écus au pape. Ce malheureux porta cruellement la

peine de son avarice, car ses palais furent plus tard dévastés, et ses trésors mis au pillage; ses filles devinrent la proie des soldats de Bourbon, et lui-même il épuisa ses dernières ressources pour racheter sa vie et sa liberté.

La nuit du 5 au 6 mai fut le dernier terme que laissa la colère céleste à ces pécheurs endurcis, qui n'en profitèrent que pour offenser Dieu par de nouveaux méfaits. Comme jadis Attila, Bourbon s'avançait en messager des vengeances divines. Sans comprendre lui-même pour quelles fins il avait été réservé, le grand rebelle obéissait à la main cachée qui le poussait sur la voie du carnage et de la destruction. Cette nuit fatale précédait le jour marqué pour le solennel exemple qui devait remplir le monde chrétien d'épouvante et de deuil. Une brume épaisse s'était abaissée sur la ville éternelle, comme un bandeau qui cachait à ses yeux l'épée levée sur elle.

Le camp de Bourbon, muet et silencieux, et ses ailes grises étendues sur la pointe de sa colline, ressemblait à un vautour fascinant du regard la proie qu'il va dévorer. Les soldats luthériens et catholiques, couchés pêle-mêle sous les tentes, oubliaient leurs dissensions

passées et buvaient gaiement au sacrilége qui allait les enrichir. A voir le feu de leurs prunelles, à entendre la grotesque impudicité de leurs chants et de leurs discours, on eût pensé que des démons sortis de l'enfer avaient revêtu ces cuirasses et ces hoquetons pour accomplir quelque prédiction d'en haut.

Trois soldats assis sur des barils défoncés s'entretenaient en ricanant non loin de la tente de leur général, reconnaissable à l'écusson d'armoiries, brodé sur ses rideaux fermés.

— Lopez! Diégo! mes camarades! disait l'un d'eux en étendant le bras vers l'horizon que remplissaient les vapeurs de la nuit, ici est le but et le terme de nos fatigues!

— Pour dix mille ducats, répondait l'autre, je ne donnerais pas ma prise de demain!

— Sang du Christ, reprenait le troisième, Bourbon nous traite en enfants gâtés!

— Rappelez-vous, mes amis, ce qu'il nous disait, il y a un an à son retour de Madrid : « J'espère bientôt vous faire tous riches du sac de la superbe Rome. Je vous promets de vous en rendre seigneurs, et de mettre en vos mains ses peuples, gentilshommes, sénateurs, avec leurs femmes, les prélats et le pape Clément,

qui tient par trop indignement la place de saint Pierre! »

— C'était parler, cela! Heinrich, qu'en dis-tu?

— Le *Gueux* a tenu parole; Rome est devant nous, et, au point du jour, l'assaut et le pillage!

— Dussions-nous y trouver la peste comme à Milan, reprit Diégo, j'userai largement du droit de guerre : *Qui potest capere, capiat.*

— Pour ce qui me regarde, mes braves pertuisaniers, poursuivit Lopez, je vous abandonne les princes de l'Église, je me contenterai des couvents.

— Tu n'es pas difficile, répondit le fantassin castillan; moi, par la messe! j'entends bien tâter de l'un et de l'autre.

— Doucement, mes maîtres, interrompit le lansquenet Heinrich, n'oublions pas que le colonel général de notre cavalerie légère, don Fernando de Gonzague, s'est réservé pour le pillage la maison de son oncle, le cardinal.

— Quant au colonel Frundsberg, continua Diégo, c'est au pape qu'il en veut. Vous avez tous vu sur son aubergeon ce cordon de fils d'or qu'il porte en guise de chaîne : eh bien!

c'est pour en faire à Sa Sainteté un collier à nœuds coulants, parce que, dit-il, à tous seigneurs, tous honneurs.

—Or çà, mes braves soldats catholiques, répliqua le lansquenet avec un gros éclat de rire, vous n'avez donc plus peur des fantômes comme dans la Chartreuse de Pavie?

—Pas plus que toi, Heinrich. Nous suivrons le général, dût-il nous mener à tous les diables!

— Sans cela vous ne seriez pas dignes d'être des nôtres.

— Une chose m'inquiète pourtant, poursuivit Diégo; comment l'empereur apprendra-t-il notre équipée?

— Pour moi, dit Heinrich, qui frisa délibérément sa moustache, je ne connais que Bourbon, et, en véritable lansquenet du Rhin, je le servirais contre l'Empereur lui-même.

— Bien dit. Un coup de vin d'Orviéto pour ton sermon, repartit Lopez. Mais dis-moi, Heinrich, ne trouves-tu pas que, depuis quelques jours, le général a l'air triste et souffrant? Ne serait-ce pas son étoile qui décline?

— Bast! Pour t'indemniser de ne plus croire au pape, ne vas-tu pas croire aux astrologues

à présent? le chapelet catholique du castillan se fait jour sous ton hoqueton de bandit. Ne vois-tu pas que c'est la maladie de madame de Saint-Romain qui préoccupe le général?

— Sais-tu, Heinrich, qu'il s'est bien radouci à son égard.

— Écoute donc! on s'intéresse malgré soi à ceux qui vous restent fidèles dans le malheur. Depuis que monsieur de Pompérant, et ses amis de France, sont retournés faire les chiens couchants à Paris, auprès du roi *long-nez*, madame de Saint-Romain n'a pas quitté le général, pansant ses blessures, et campant sous le ciel avec nous. Cela vaut bien un remerciment, j'espère.

— Que Dieu la sauve, la pauvre femme!

— Silence! interrompit Heinrich, nous sommes ici auprès de la tente qu'elle occupe. A peine si l'on aperçoit une lumière derrière cette toile où sans doute elle repose. Allons causer plus loin. Quant à Bourbon, c'est différent, toujours les yeux ouverts. Pour tenir à un pareil métier, il faut que ce diable d'homme ait deux âmes dans un seul corps.

Cette conversation fut interrompue par une voix qui se fit entendre dans la tente armo-

riée sur laquelle était brodé l'écu de France à la bande de gueules.

— Holà ! mes écuyers, dit la voix, d'autres flambeaux ! Ouvrez cette tente !

La tente s'ouvrit, et les soldats s'éloignèrent en apercevant le connétable de Bourbon, armé de toutes pièces, accoudé sur une table, et parcourant des cartes dépliées devant lui.

— Pour donner le temps au jour de se lever, dit tout bas Heinrich à ses deux compagnons, je vous joue au passe-dix la moitié de votre prise : un cardinal ou un pape, à votre choix.

— Ça va ! répondit Lopez.

— Tope là : c'est dit, ajouta Diégo.

Et ils disparurent.

Le connétable attendit que ses écuyers eussent renouvelé les flambeaux consumés ; puis il leur fit signe de le laisser seul.

Son visage n'avait rien perdu de sa fierté ni de son calme digne et sévère, malgré les épines sans nombre qui avaient déchiré par tant d'endroits cette âme irascible, digne d'un sort meilleur. En ce moment le duc de Bourbon touchait au but que son désespoir s'était proposé. A travers le rideau de brume qui le sé-

parait de sa future conquête, il pouvait promener son regard sur cette terrible page de sa vie, que le soleil du lendemain allait éclairer de ses rayons.

— Encore quelques heures, murmura le connétable, et le proscrit de François Ier, le jouet de Charles-Quint, un pauvre aventurier, qui, sans un sou vaillant, traîne à sa suite quarante mille bandits n'ayant de foi qu'en sa fortune, va voir à ses pieds la capitale du monde! La tiare papale posée toute sanglante sur ma tête! Bourbon empereur de Rome! Que dira le roi de France, le fils aîné de l'Église? Que diront les rois de l'Europe catholique en apprenant ma victoire? Rien ne peut me l'arracher. Moi-même je ne suis plus maître de cette foule indisciplinée qui m'emporte à travers l'Italie comme un ouragan de fer et de feu, déracinant sur son passage des villes et des royaumes, nivelant les plus hautes têtes avec le tranchant de l'épée, fondant en lingots l'or et l'argent des églises, entassant le meurtre sur le sacrilége, et clouant mon nom sur ses horribles vengeances!

Le duc se promenait à grands pas sous sa tente; il se laissa tomber sur un escabeau, et

pressant sa tête brûlante entre ses mains :

— Quelle existence que la mienne ! Je le paye chèrement ce pouvoir tant souhaité ! Sceptre de fer rougi qui brûle la main qui le porte Peut-être cette action terrible sera-t-elle la dernière de ma vie ! Peut-être est-ce là cette ville où, selon la prédiction d'un sage astrologue qui ne m'a jamais menti, mon fier ascendant me menace de mourir ! S'il était vrai ! Si l'influence qui me protége ne tenait qu'à la vie d'une femme !... Mais elle est là dans mon camp, cette femme, seule amie demeurée fidèle à ma fortune malgré l'indifférence dont j'ai payé son amour. Va, Suzanne, tu ne mourras pas ; je vivrai, je l'espère, assez pour essuyer tes larmes.

Le fond de la tente s'entrouvrit ; un homme armé de toutes pièces se présenta et dit : — Il est deux heures du matin, monsieur le duc, je viens prendre vos ordres.

— Eh bien ! brave Frundsberg, demanda le duc, aucune troupe n'a-t-elle paru pour secourir Rome assiégée ?

— Non, général : le marquis de Saluces et le duc d'Urbin n'arriveront que pour être témoins de notre victoire.

— Le vice-roi de Naples, reprit le connétable, n'a-t-il pas de nouveau protesté au nom de l'empereur contre ce qu'il appelle notre violation des traités ?

— Il n'a pas osé se remontrer, monseigneur, depuis la menace que lui ont faite nos soldats de le tuer s'il ne partait pas.

— Aucun de nos capitaines ne l'a-t-il suivi?

— Un seul, le marquis du Guast, cet illustre dameret qui parfumait jusqu'aux selles de ses chevaux. L'armée l'a aussitôt déclaré traître.

— C'est bien, je veux aller moi-même visiter mon camp.

— Monsieur le duc ne se couchera donc pas ?

— Non.

Le duc jeta son manteau sur ses épaules et sortit de la tente.

— Vous accompagnerai-je ? demanda le colonel des lansquenets.

— C'est inutile, vous attendrez ici mon retour. Comment va ce matin madame de Saint-Romain ?

— Elle a demandé à vous voir.

— Se trouverait-elle plus mal? reprit le

duc. Annoncez-lui ma visite ; dans peu, j'espère, le repos lui rendra la santé. Grâce à Dieu, nous touchons au terme de nos privations et de nos fatigues !

Le connétable disparut au milieu des longues lignes blanches que dessinait le camp, et le bruit de ses pas s'éteignit comme un écho qui meurt.

— Hélas! soupira le colonel Frundsberg, cachons-lui la triste vérité !

Et il s'approcha de la tente où reposait Suzanne. Il en souleva légèrement la draperie.

Madame de Saint-Romain, pâle et gémissante, était couchée sur un lit auprès duquel veillait Césara Visconti, le désespoir dans les yeux. Du plus loin qu'elle aperçut monsieur de Frundsberg, Césara se leva et lui dit :

— Le prêtre ne viendra-t-il pas? Vous voyez, monsieur, elle est à toute extrémité.

— J'ai fait demander un prêtre, madame, répondit le colonel allemand ; mais quel est celui qui osera s'aventurer dans notre camp, et surtout se fier à ma parole ?

Suzanne poussa un gémissement douloureux.

— Que je souffre ! ô mon Dieu ! murmura-

t-elle d'une voix éteinte; ne m'accorderez-vous pas la grâce de mourir ?

Césara tressaillit.

— Silence ! elle a parlé, dit-elle.

— Ma mère ! oh ! que je souffre ! poursuivit la malade, dont les yeux hagards s'arrêtèrent sur le chef des lansquenets du connétable. Elle le reconnut : — Ah ! c'est vous, monsieur de Frundsberg ! Parlez-moi de Bourbon. Est-il remis de ses fatigues ? Recommandez-lui de passer la nuit dans sa tente : l'air de ces marais est mortel.

— Madame, dit le colonel Frundsberg, en cherchant à donner quelque douceur à sa voix, monsieur le duc s'est informé de votre santé.

— Vous ne lui avez pas dit que j'allais mourir, n'est-ce pas ? Oh non ! car vous l'auriez affligé ! Maintenant qu'il est revenu à moi, je redoute plus son amitié que je n'ai craint son indifférence.

— Monsieur le duc va venir vous voir, reprit le colonel.

Le regard de Suzanne s'alluma d'un éclair de joie.

— Il va venir ! s'écria-t-elle ; il vous l'a dit, monsieur ! Oh ! que je suis heureuse ! Il s'est

donc inquiété de moi! Il ne lui est pas égal que je meure ou que je vive! Je le verrai encore, là, près de mon lit, me sourire, prendre ma main dans la sienne! Mon Dieu! je veux vivre maintenant; l'existence est si belle! Ne me retire pas de ce monde avant que j'aie le temps au moins de te remercier du bien que tu m'as fait!

— Oh! oui, ma fille, interrompit Césara, vis pour ta mère qui t'aime; pour ta mère qui, par pitié pour ton fol amour, a voulu te suivre même au milieu de ces dévastateurs de l'Italie! Je t'ai immolé la plus chère passion de mon âme après ma tendresse pour toi, ma haine à laquelle j'avais juré de rester fidèle autant que mon ombre à mon corps. Ne me replonge pas dans cette nuit cruelle de mon isolement.

— Il va donc venir, monsieur? répéta Suzanne. Oh! je veux me lever pour voir mon seigneur bien-aimé.

Elle fit un effort pour se soulever, mais elle retomba lourdement sur son lit.

— Hélas! murmura la pauvre femme, la fièvre a usé mes forces. Ma bonne mère, vous m'aimez aussi, vous, je le sais; eh bien! qu'il ne surprenne pas sur mes traits la pâleur et

l'abattement de la mort. Donnez-moi un miroir.

— Mon enfant...

— Ne me refusez pas; ah ! je vous en supplie !

Césara obéit.

— Comme mes joues sont décolorées ! continua Suzanne. Ainsi, l'autre jour, était cette petite morte d'Arezzo qu'on portait au cimetière, toute pâle, les yeux fermés et des fleurs sur la tête. Elle eût fait une femme bien belle et bien enviée, si la mort eût voulu l'attendre !

— Oh ! tais-toi ! tais-toi !

Suzanne reprit tristement, les yeux toujours arrêtés sur le miroir :

— Ma mère, un peu de rouge sur mes joues, et relevez mes cheveux dénoués.

La malheureuse mère obéit de nouveau, en sanglotant, aux volontés de sa fille. Suzanne poursuivit :

Quand je mourrai, ma mère, je veux qu'on m'ensevelisse à la coutume d'Italie, comme cette fille d'Arezzo, le visage découvert, parée de mes plus riches habits. Je veux avoir un bouquet à la main, formé des fleurs les plus fraîches.

— Ma fille, interrompit Césara, ces apprêts

te fatiguent; tes lèvres blanchissent. Appuie-toi sur mon bras.

Mais Suzanne répondit avec un sourire désespéré :

— Maintenant, ma mère, posez cette guirlande sur ma tête, et je ressemblerai tout à fait à la jeune fille d'Arezzo.

— Oh ! c'est horrible ! balbutia la mère en promenant des yeux égarés sur le visage de sa fille, le désespoir me rendra folle. Je sens que ma raison s'égare. Ma tête est brûlante. Les souvenirs de mes malheurs passés se réveillent et rouvrent toutes les plaies de mon âme.

— Cette humidité de la nuit m'a glacée, murmura madame de Saint-Romain.

Le colonel Frundsberg voulut fermer la tente.

— Oh ! non, monsieur, dit Suzanne, ne me privez pas de regarder le ciel ; il est sombre et menaçant comme mon avenir !

César Visconti ne tarda pas à se laisser aller au sommeil. Suzanne la considérait avec un air de douce pitié, comme si, en ce moment, elle eût oublié ses souffrances pour ne songer qu'à celles de sa mère. Dona Visconti paraissait en proie à un rêve qui l'agitait violemment ;

ses traits décomposés se contractaient, sa poitrine se soulevait avec peine, des mots entrecoupés venaient expirer sur ses lèvres.

— Un couvent, disait-elle, mais ce n'est pas assez pour la punir. Son sang ! il me le faut : je veux du sang !

Le colonel Frundsberg s'approcha de Césara Visconti, qui sembla tout à coup respirer plus à l'aise.

—Laissez-la reposer, monsieur, dit Suzanne; depuis huit jours qu'elle me veille, ma pauvre mère en a bien besoin.

L'oppression de Césara sembla redoubler. Un mouvement convulsif agitait tout son corps.

— Le meurtrier de ma fille et de mon fils, balbutia-t-elle d'une voix sourde.... Et toi, Suzanne de Langenfeld!.... je me vengerai....

— Est-elle en délire ? reprit le colonel des lansquenets, je vais la réveiller.

— N'en faites rien, interrompit Suzanne, le sommeil la calmera. A son réveil elle reconnaîtra son erreur, et les baisers de sa fille lui feront oublier les tristes illusions de ce rêve.

— Voici le général ! s'écria le colonel, en jetant un coup d'œil hors de la tente.

— Merci! ô mon Dieu! balbutia Suzanne, qui joignit les mains.

Frundsberg sortit de la tente pour aller au-devant du connétable.

Le duc de Bourbon était suivi de ses principaux officiers, parmi lesquels on remarquait, au premier rang, Philibert de Châlons, prince d'Orange, illustre aventurier, transfuge du camp français, comme celui dont il suivait en ce moment la fortune. Ce jeune capitaine, issu de l'ancienne maison de Châlons-sur-Saône, et auquel le pape avait promis la main de Catherine de Médicis, depuis reine de France, avait offert ses services à François Ier, qui s'en fit un ennemi mortel, en permettant, le jour du baptême du dauphin, qu'un logis qu'on lui avait d'abord assigné fût donné à un autre. Si la mort ne l'eût enlevé à trente ans, au siége de Florence, nul doute que cet élève du connétable n'eût fait payer cher à la France l'injure qu'il avait reçue. Il était le plus digne, par son courage et par ses talents militaires, de succéder au duc dans le commandement de l'armée.

Louis de Gonzague, de la maison de Mantoue, qui commandait les troupes allemandes

de Bourbon, ne le cédait en rien pour la bravoure au prince d'Orange. Les soldats l'avaient surnommé *le Rodomont*. Sous ses ordres marchaient Ferdinand de Gonzague, Sciarra Colonna, et d'autres chefs renommés.

— C'est sur vous que je compte, dit le connétable en frappant sur l'épaule de Philibert de Châlons, pour me remplacer dans la tâche que j'ai entreprise, si la mort venait à m'enlever pendant l'assaut. Quoi qu'il arrive, la ville est à nous. Aux premiers rayons du jour, messieurs, un détachement se glissera sans bruit dans le quartier Saint-Esprit, en franchissant les murs peu élevés qui avoisinent les jardins du cardinal Ermellino. Je viens de reconnaître à cet endroit une meurtrière, garnie de barreaux de bois, qui peut donner passage à un homme. Pendant ce temps, un autre détachement attaquera la rue Julienne, défendue par la garde suisse du pape.

— Vos ordres seront exécutés, répondit le prince d'Orange.

— Par Luther ! mon maître, ajouta le colonel Frundsberg, je pourrai donc employer bientôt cette chaîne d'or dont j'ai juré de faire un collier au pape.

— Séparons-nous, messieurs, reprit le duc, un peu de sommeil vous est nécessaire. Les tambours battront aux premiers rayons du soleil. Vous, monsieur de Frundsberg, vous entrerez dans ma tente une heure avant le signal de l'assaut.

Au moment où chacun des chefs de l'armée regagnait son quartier, un soldat s'approcha du colonel des lansquenets et lui dit : Un moine qui vient d'arriver au camp demande à vous parler.

— Silence ! répondit Frundsberg, prends bien garde que le général ne t'entende. Je vais recevoir ce moine qui, sur ma foi, montre du courage, et mériterait de porter l'arquebuse dans nos rangs.

Le connétable entra dans la tente de Suzanne.

— Monseigneur, soyez le bienvenu ! s'écria madame de Saint-Romain dont le visage se colora vivement à son aspect.

— Ma chère Suzanne, répondit le duc en lui baisant la main, encore éveillée à cette heure !

— Et vous, monsieur le duc, déjà couvert de votre armure ?

Bourbon répliqua en secouant la tête :

— Il y a longtemps que je ne connais plus le sommeil !

— C'est que Dieu, en formant les héros, hasarda Suzanne, ne les a point assujettis à la loi commune de l'humanité.

— Oh ! murmura le connétable, que je voudrais être un pauvre et obscur gentilhomme vivant du produit de son champ, pur encore des insultes de François Ier et des faveurs de Charles-Quint !

— Juste Ciel ! fit madame de Saint-Romain, est-ce donc là le bonheur que produit la gloire ? C'est le vainqueur de Pavie, c'est le conquérant de l'Italie qui fait entendre ces paroles de désespoir !

— Que je donnerais cette gloire et ces conquêtes, soupira tristement le connétable ; ce nom resplendissant, écrit avec le sang des hommes sur la face de l'Italie en deuil, pour un peu d'ombre et de sommeil dans un coin de ma France bien-aimée !

— Que vous manque-t-il, monseigneur ?

— La paix de l'âme, qui ne se retrouve pas.

— Hélas ! et moi aussi, je l'ai perdue !

— Suzanne, Dieu, en vous créant, avait mis

en vous tout mon bonheur, comme dans un coffre précieux qui devait me garder ce trésor. Douce sœur de ma jeunesse, mystique personnification de ma conscience, victime sans tache immolée à l'idole de mon ambition, le repos s'est éloigné de moi du jour où j'ai cessé de vous respecter. Le remords aujourd'hui nous rapproche; tous deux une même fatalité nous écrase; tous deux nous expions notre faute.

— O mon Dieu! balbutia Suzanne, ô mon Dieu! j'avais promis de me repentir!

— Pour moi, dit le duc avec un sourire de dédain, je ne le puis et je ne le veux pas. Que le Ciel me frappe! j'ai oublié les paroles qui le fléchissent; je ne sais plus prier!

— Oh! l'expiation! l'expiation! répéta Suzanne en cachant son visage dans ses mains. Il serait beau pourtant, ajouta-t-elle, il serait beau, monsieur le duc, demain, après votre victoire, de rendre à Charles-Quint, avec l'épée qu'il vous a mise en main pour punir, cette couronne que vous auriez pu poser sur votre tête; il serait beau de dire à ce souverain d'une moitié de l'univers que Bourbon a pu devenir son égal, et qu'il ne l'a pas voulu!

— Non, répondit le connétable, la mort qui

me pousse, veut encore du sang ! Je ne suis que l'esclave de cette armée qui m'appelle son maître : tous ces démons sortis de l'enfer ne lâcheront pas leur proie avant de l'avoir couronnée.

— Ainsi, dit Suzanne, le sauveur du monde porta une couronne d'épines !

Bourbon reprit :

— Pendant qu'ils dorment gorgés de vin, l'imprécation encore pendante à la bouche, c'est à moi de veiller et de souffrir ! Je dois vous quitter, Suzanne ; je dois rentrer dans ma tente, afin qu'au lever du jour, le maître puisse répondre à ses esclaves exigeants : « Vos ordres sont remplis : la victoire vous attend. » Adieu, Suzanne, jusqu'à demain, adieu !

— Adieu, monsieur le duc, espérons en la miséricorde du Ciel.

Madame de Saint-Romain se pencha sur son lit, et ses lèvres défaillantes essayèrent un dernier sourire. Lorsque les plis de la tente furent retombés derrière le duc, la jeune femme, cédant aux atteintes de son mal un instant oublié, s'écria douloureusement, les bras tendus vers Césara Visconti :

— Ah ! ma mère, ma mère ! je me sens mourir !

Césara ouvrit brusquement les paupières et

promena autour d'elle ses yeux allumés par la fièvre.

— Quelle est cette voix plaintive? demanda-t-elle en fronçant le sourcil.

— Ma mère! ma mère! répéta Suzanne avec l'accent du désespoir; je meurs si vous ne me secourez!

Césara Visconti passa vivement la main sur son front comme si elle eût voulu rappeler des souvenirs confus; puis, prêtant l'oreille, elle murmura tout bas:

— C'est la voix de mon enfant qui crie vengeance du fond des tombeaux de la Chartreuse!

— La prédiction de l'astrologue va-t-elle donc s'accomplir? dit en pleurant madame de Saint-Romain. Mon Dieu! sauve Bourbon!

Césara se dressa tout à coup comme un fantôme.

— Qui a prononcé le nom du bourreau de l'Italie? s'écria-t-elle avec colère. Le Ciel lui-même m'appelle à la vengeance! mon ennemi se cache de ce côté; je veux le découvrir et le frapper dans son sommeil. C'est ainsi que ses lâches soldats frappèrent mes pauvres enfants.

Césara Visconti saisit une lampe qui brûlait dans la tente, et, abritant la flamme derrière sa main tremblante, elle s'avança sur la pointe du pied vers le lit de Suzanne. Quand elle fut en présence de la jeune femme, elle la regarda stupidement sans la reconnaître.

— Oh! ma mère, s'écria Suzanne en lui ouvrant les bras, vous ne me laisserez pas mourir ainsi!

— Mourir? répéta dona Visconti. Elle a parlé de mourir!

Suzanne frémit en rencontrant les yeux de sa mère.

— C'est elle, murmura tout bas Césara en secouant la tête. Suzanne de Langenfeld! la fille de ce capitaine! je la reconnais bien.

Puis elle ajouta avec un horrible ricanement:

— Sois tranquille, va! oui, tu vas mourir!

— Quel funeste vertige, ma mère!

— Appelle ta mère! oui, appelle-la! je ne te ferai pas plus de grâce qu'ils n'en ont fait à mes enfants!

Elle poursuivit d'une voix formidable en lui saisissant le bras:

Tu vas mourir ! te dis-je.

Suzanne fit un effort pour échapper à cette étreinte.

— A mon secours ! s'écria-t-elle, quelqu'un ne viendra-t-il pas? Je n'ai pas la force de me faire entendre. Ma mère ! vous ne voulez pas tuer votre fille ! cela n'est pas possible !

— Toi, ma fille ! Allons donc ! crois-tu que je ne te reconnaisse pas? crois-tu que je sois folle? Tu es la fille de ce capitaine de lansquenets !

— Elle a perdu la raison ! Mon Dieu, tu ne permettras pas ce crime ! Rappelez-vous, ma mère, que je suis votre enfant ; que vous m'aviez crue perdue, que vous avez pleuré de joie en me revoyant ! Rappelez-vous que vous m'aimez, et que vous voulez que je vive !

Césara l'interrompit par ces mots :

— Je te dis, moi, que je veux te tuer !

— Attendez au moins que ce prêtre arrive ! on ne refuse pas cette grâce même aux meurtriers !

— Un prêtre, reprit Césara Visconti, mais tu n'es pas chrétienne, toi ! Tu es la fille d'un mécréant de luthérien : cela est damné en naissant ! Est-ce que tu as une âme à sauver ?

Et, si tu as une âme, sont-ce des paroles qui peuvent la rendre pure après que ta conduite infâme l'a souillée?

— Grâce ! grâce pour votre sang! ma mère!

— Demande grâce à Dieu , non pas à moi ! s'écria la malheureuse folle en terrassant sa fille mourante et qui ne se défendait pas. Suzanne de Langenfeld ! on n'obtient pas de grâce de la mère qui a perdu ses enfants !

— Bourbon ! Bourbon ! balbutia Suzanne, ta destinée fatale nous entraîne tous avec toi ! Dieu me punit de t'avoir aimé !... A toi mon dernier soupir ! à toi !...

Césara Visconti rejeta le drap du lit sur un cadavre ; puis elle s'assit tranquillement auprès du corps immobile, et elle dit :

— J'ai fait justice !

Au même instant le colonnel Frundsberg entrait dans la tente de Suzanne, conduisant après lui un moine, le crucifix en main, et le capuchon de sa robe rabattu sur la tête.

L'EXPIATION.

—

§ II.

II.

Le duc de Bourbon, rentré dans sa tente, oublia bientôt ses chagrins et ses ennuis, quand il se trouva seul en présence de la grande pensée qui l'absorbait. La prise de Rome, le sac et le pillage de la sainte ville catholique, ce fait inouï dans les annales du monde, lui apparaissait comme un exploit qui devait glorieusement couronner sa vie. A tout prendre, quel que fût le sort qui le menaçât, c'était un tombean digne de lui.

Les coudes appuyés sur le plan de la cité des papes, sa tête brûlante dans ses deux mains, il parcourait du regard cette vaste enceinte de murailles qu'il allait entamer; ces rues impériales où le soleil levant devait éclairer ses étendards victorieux; ces antiques et somptueux palais destinés à devenir le butin de ses soldats; le Vatican ouvert au nouveau maître de la ville éternelle; tout l'encens des églises fumant devant lui dans des encensoirs d'or, et la stupéfaction de l'univers à l'aspect de cette audacieuse conquête.

L'esprit tout plein de ces images, le duc ne tarda pas à céder au sommeil qu'avaient provoqué ses fatigues, et son front alourdi se pencha sur la table devant laquelle il était assis. Mais, dans le sommeil même, une âme ainsi bouleversée trouve rarement le repos qui calme et apaise les douleurs et les passions vulgaires. Aux sensations de la vie réelle succédèrent les illusions des rêves, seconde existence dont on ne tient pas compte d'ordinaire, mais qui pourtant a sa continuité et sa réalité relative d'émotions bonnes ou mauvaises, de plaisirs ou de souffrances, de bonheur ou de désespoir.

A peine le connétable fut-il endormi, qu'à toutes ses préoccupations actuelles vinrent se joindre les souvenirs de sa vie passée, larves mystérieuses évoquées de leurs tombeaux par quelque puissance inconnue.

Charles de Bourbon se voyait couché dans une bière, et couvert d'un linceul noir semé de larmes d'argent. Autour de lui on récitait les prières des morts sur un rhythme bizarre. Il prêta l'oreille, et il entendit la voix des prêtres parodier les saintes paroles et substituer partout le nom de Satan à celui de Dieu. Il souleva péniblement le drap funèbre à travers lequel scintillait la flamme des cierges. Sous le capuchon des moines il reconnut des visages qu'il avait vus autrefois. Parmi ces têtes, quelques-unes étaient entièrement dépouillées de leurs chairs et n'offraient à la vue que des ossements blanchis de squelettes; des noms étaient écrits en lettres de feu au-dessus d'elles; d'autres semblaient avoir été privées plus récemment de la vie. Des lambeaux sanglants pendaient sur leurs robes de bure. D'autres encore paraissaient vivantes, et jetaient de côté et d'autre des regards de haine et de vengeance. Ici le connétable retrouvait ses victimes de Pavie;

Bonnivet, le maréchal de Chabannes, le maréchal de Foix, le grand maître de l'artillerie française, Galiot de Genouillac, le bâtard de Savoie, grand maître de France. Là ses partisans et ses amis condamnés et punis par arrêt du parlement après le départ du château de Moulins, et, au premier rang parmi eux, son infortuné cousin, Saint-Vallier, encore tout meurtri des chaînes de la Bastille.

Toutes ces voix, auxquelles se réunissaient les imprécations de François Ier et de la duchesse d'Angoulême, sa mère, vouaient la mémoire du transfuge à l'exécration des hommes et à la justice céleste. Une seule voix s'élevait de ce concert de malédictions, pour implorer le pardon de Dieu en faveur du connétable. Cette voix était celle d'un jeune homme qui cachait de ses deux mains son visage en larmes. Bourbon, en l'entendant, se sentit ému d'un trouble profond, et quand le jeune moine voulut sortir, il prit un pan de sa robe pour connaître le nom de celui qui priait pour lui; mais l'apparition s'évanouit, et le duc se retrouva sur son cheval de bataille, l'épée à la mai , au plus épais d'une horrible mêlée, entouré de cadavres et de maisons

qui croulaient sous la mitraille et l'incendie.

Sous le poids de ce rêve, Charles de Bourbon se débattit longtemps. Ses traits bouleversés, inondés de sueur, les gémissements désespérés qui sortaient sourdement de sa poitrine, décidèrent le colonel Frundsberg, qui venait d'entrer dans sa tente, à le réveiller.

— A moi! à moi! s'écria le duc en se levant brusquement de son fauteuil. Fermez ces affreuses blessures! je ne veux plus frapper.

— Qu'avez-vous, général? demanda Frundsberg, étonné de ce qu'il voyait.

— C'était donc un rêve! fit le connétable en regardant autour de lui. Quelle nuit terrible, monsieur de Frundsberg! Non, Ravenne, Marignan et Pavie n'étaient que des jeux d'enfants auprès de ce que j'ai vu!

— Remettez-vous, général, reprit le colonel des lansquenets, c'est une illusion du sommeil!

— Figurez-vous qu'il me semblait voir mes soldats, changés en autant de démons, de leurs bras de feu étreindre et brûler tout ce qu'ils touchaient. Mon épée, poussée par une puissance invisible, s'enfonçait d'elle-même à travers les cuirasses et les casques d'où le

sang jaillissait avec des bruissements semblables à des cascades qui tombent. Mon cheval écrasait les mourants et les morts, et nageait jusqu'au poitrail dans le sang qui coulait à flots. Les vaincus, en tombant, relevaient leurs visières, et chacun d'eux me montrait le visage d'un ami; et moi je frappais toujours, jusqu'à ce qu'enfin emporté dans le fleuve toujours grossissant, je vis disparaître mon armée, mes victoires, et je me trouvai seul au milieu du silence, noyé dans le sang, et ne pouvant pas mourir!

— Le jour se lève, interrompit le colonel Frundsberg en présentant à Bourbon son épée. Général, ne donnez pas un tel spectacle à votre armée!

Le duc de Bourbon poursuivit : — Quelque chose d'affreux s'est passé cette nuit. Ne vous semble-t-il pas qu'il y a du feu dans l'air et que le sol a tremblé?

On entendit un roulement de tambours qui se répéta au loin.

— C'est le signal de l'assaut! s'écria Frundsberg, qui fit quelques pas hors de la tente de Bourbon. Le prince d'Orange attaque déjà les murailles de la ville. Monsieur le duc, vos

lansquenets vous appellent : entendez-vous leurs cris?

Bourbon posa son casque sur sa tête, puis il dit :

— Après ma mort, c'est au prince d'Orange que vous remettrez le commandement de l'armée.

— Général, interrompit monsieur de Frundsberg, nos soldats ont les yeux sur vous. Venez les conduire, comme toujours, à la victoire.

— Je leur montrerai du moins, dit le connétable, comment on meurt !

Et, levant la visière de son casque :

— C'est le visage découvert, ajouta-t-il, qu'il convient à Bourbon d'affronter ses ennemis !

Le duc sortit de sa tente et s'avança au milieu du camp, où il fut accueilli par les vivat de ses soldats, qui entonnèrent leur chanson habituelle, dont Brantôme nous a conservé le refrain :

« *Calla, calla, Julio Cesar, Hannibal y Scypion.*

« *Viva la fama de Borbon !* »

Ce qui veut dire :

« *Silence, Jules César, Annibal et Scipion.*
« *Vive la renommée de Bourbon !* »

Les premiers rayons de l'aurore commençaient à dissiper la brume qui, depuis la veille, s'étendait comme un drap funèbre sur la capitale de l'univers chrétien. A l'aspect de ces belles églises aux dômes resplendissants, et aux colonnades de marbre ; à l'aspect de ces palais magnifiquement sculptés, de ces trésors de tous les âges du monde, groupés avec tant d'art dans cette vaste enceinte de murailles, un long cri d'enthousiasme partit de tous les rangs. Ces misérables, à peine armés, vêtus de guenilles sanglantes dérobées aux champs de bataille des divers pays qu'ils avaient traversés, exténués de fatigue et de privations, appelaient de tous leurs vœux le gîte splendide dont ils avaient si grand besoin. Toute l'ardeur guerrière du connétable tressaillit à ce cri sinistre. Ses yeux s'allumèrent du feu de la colère et de la vengeance, et il se rappela que Dieu l'avait choisi pour une œuvre de destruction et de ruine. Le duc s'élança, l'épée haute, vers les murs de Rome, qu'une faible troupe de pâles défenseurs faisaient mine de vouloir lui disputer, plutôt poussés par la

frayeur que par le courage. Il saisit de sa main gauche une échelle qu'il planta lui-même au pied du rempart, lequel fut bientôt escaladé par ses soldats. Comme ses lansquenets pénétraient déjà dans la ville, une balle d'arquebuse frappa le duc dans le flanc. Il tomba. Monsieur de Frundsberg s'approcha pour le secourir.

— Cachez ma mort à l'ennemi, lui dit le héros, et marchez toujours en avant : la victoire est à vous.

On jeta un manteau sur le corps du blessé, qui fut abandonné aux soins de ses serviteurs, et le sac de Rome commença.

Le capitaine Renzo da Ceri n'avait pas attendu ce moment pour battre en retraite. Aussi lâche qu'il s'était montré outrecuidant, il avait le premier abandonné son poste en criant : — Voici l'ennemi ! sauve qui peut ! Puis, entraînant ses officiers avec lui du côté du pont Sixte, il avait réussi à se réfugier dans le château Saint-Ange.

Le pape Clément se faisait emporter au même instant de son palais, et il gagnait cette même forteresse par un passage secret pratiqué dans l'épaisseur des murs du Vatican. Le

malheureux pontife se lamentait en voyant sa ville livrée au pillage et à l'incendie. Les dames romaines, les prélats et les riches marchands, emportant dans leurs bras leurs trésors, se ruaient par les rues, cherchant à se réfugier aussi dans l'antique mausolée d'Adrien, qui avait abrité déjà trois mille personnes. Les soldats de Bourbon poursuivaient les fuyards avec une énergie furieuse. La herse du château Saint-Ange fut baissée à l'approche des ennemis, et des milliers d'infortunés furent impitoyablement massacrés et dépouillés sous les yeux mêmes du saint-père.

Le cardinal Ermellino gagna le lieu de refuge, hissé par ses gens dans un panier. Le cardinal Pucci fut enlevé du haut des murs au moyen d'une corde, et il fut recueilli par une des fenêtres du château, à moitié mort des coups qu'il avait reçus.

Les assaillants, ne pouvant emporter d'assaut le château Saint-Ange, laissèrent une garde sur le bord du Tibre, pour tenir le pape en échec, et ils se jetèrent dans la ville et dans les faubourgs, pour massacrer et piller. En un instant, la glorieuse capitale du monde chrétien offrit l'aspect d'une immense saturnale,

où quarante mille bandits consommèrent plus de crimes que l'Italie entière n'en avait vu depuis cent ans. Chaque maison devint le théâtre d'un effroyable drame. Les objets d'or et d'argent étaient partout arrachés ; les habitants rançonnés et torturés, jusqu'à ce qu'ils pussent satisfaire aux exigences insatiables des vainqueurs ; les femmes et les filles des nobles romains étaient livrées publiquement aux plus infâmes insultes. Brantôme raconte que ces misérables ne se prenaient qu'aux comtesses et aux marquises, laissant les courtisanes, *para laquayos y rapassos* (pour les laquais et les goujats). On vit des pères poignarder leurs filles pour les soustraire à l'infamie, et ne pas toujours les préserver par là de l'outrage, dit un témoin oculaire. Les églises, où s'étaient réfugiées les femmes, furent transformées en lieux de débauches. Les soldats catholiques et luthériens se disputaient, les armes à la main, les vases sacrés. Ces derniers, pour tourner l'église romaine en dérision, s'affublaient des étoles et des chapes des prêtres, et, ainsi vêtus, ils parcouraient la ville en chantant des chansons obscènes. Ils conduisaient devant eux à coups de bâton les prélats vêtus d'habits de

livrée. Le cardinal Ara-Cœli fut porté, à travers les rues de Rome, dans une bière, par une compagnie de luthériens qui bourdonnaient l'office des morts à ses oreilles. Un plaisant de la troupe prononça son oraison funèbre au pied d'un autel, ayant soin de débiter sur son compte mille infamies au lieu d'éloges. Après cette cérémonie, il fut ramené dans son palais par ses bourreaux, où ceux-ci consommèrent une épouvantable orgie sous ses yeux, et burent à sa sécurité ses meilleurs vins dans des calices consacrés.

Quand le repas fut terminé, un cavalier allemand garrotta l'éminence sur la croupe de son cheval, et s'en alla de maison en maison, empruntant en son nom les sommes nécessaires pour racheter sa liberté.

Le cardinal de Sienne, qui comptait pour sa sécurité sur son attachement à l'empereur Charles-Quint, et sur la bienveillance dont l'avait toujours honoré ce monarque, fut rançonné deux fois par les Espagnols et par les Allemands.

Les palais des cardinaux et les plus magnifiques églises furent métamorphosés en écuries. On barbouilla de boue les fresques des

grands maîtres de la peinture; on fondit en lingots les médailles des empereurs et les plus précieux ornements des autels. Chaque soldat s'affubla d'un pourpoint de seigneur, et se para la poitrine de colliers d'or.

Cette profanation de la ville sainte dura deux mois entiers, et finit par une famine et une peste.

Le connétable de Bourbon, comme si Dieu ne l'eût réservé que pour cette exécution terrible de sa vengeance, ne survécut pas à la prise de Rome. Tandis qu'il mourait l'objet de l'exécration de tout bon catholique, léguant à l'histoire l'un des noms les plus fameux dont elle ait retenti, on dit qu'un jeune moine inconnu l'assista et pria pour lui jusqu'à son dernier soupir. Ce moine, venu depuis peu de Madrid, avait dit les dernières oraisons sur le corps de la malheureuse fille de dona Visconti. Il faisait partie de la confrérie très-vénérée de Saint-Benoît, et s'appelait, avant de prendre les ordres, messire Ponthus de Saint-Romain!

FIN DU CONNÉTABLE DE BOURBON.

CATHERINE CORNER.

CHAPITRE PREMIER.

5.

Le roi de Chypre, Jean III de Lusignan, est assis sur son trône d'or et de pourpre, dans son palais de Nicosie. À sa droite, sur un haut siége revêtu de velours rouge, sa femme, la reine Hélène Paléologue, fille du despote de Morée, affecte une fière attitude, dont l'assurance pourtant cache mal le trouble profond qui l'agite. A la gauche du souverain, la prin-

cesse Charlotte, sa fille, vient prendre place, et auprès d'elle s'assied un sombre jeune homme, le prince Jacques, bâtard du roi, archevêque de la ville de Nicosie, capitale du royaume de son père.

Cette réunion de famille ressemble plutôt à un champ-clos où des ennemis mortels sont en présence. Chacun des assistants porte une couronne sur la tête et la haine dans les yeux. Le vieux roi seul, accablé par les souffrances et les chagrins, offre dans ses traits l'expression d'un sentiment où l'indulgence et la pitié paraissent avoir quelque part.

Parmi le petit nombre de personnages étrangers à la famille royale qui assistent à cette conférence, on distingue un seigneur cypriote appelé Mistachel, chambellan et favori de la reine mère, et Andréa Corner, gentilhomme vénitien, connu dans l'île pour l'ami le plus intime et le conseiller du prince Jacques.

Le but avoué du vieux roi, qui redoute les discordes et les troubles que sa mort prochaine pourrait faire naître dans ses États, est de réconcilier entre eux sa femme, sa fille et son bâtard. Les larmes aux yeux, il les conjure

d'oublier leurs querelles et de ne pas fournir au sultan des Turcs et au soudan d'Égypte l'occasion de s'emparer de ce qui reste à la famille de Lusignan de ses royaumes de Chypre, de Jérusalem et d'Arménie. Un silence respectueux est la seule réponse qui accueille les bienveillantes paroles du roi.

— Malheureuse race ! s'écria tout à coup le vieillard en s'appuyant sur le bras du connétable de Chypre pour se lever de son trône. C'en est donc fait ? ce jour est le dernier de ta puissance ! Quatorze rois et deux cent quarante ans de gloire et d'honneurs descendront dans la tombe avec moi ! Allez ! fuyez ce pays, fille dénaturée, fils couard et sans vergogne, épouse vindicative et sans cœur ! je délie mes sujets de toute obéissance envers vous. Monsieur le grand amiral de Chypre, faites mettre une galère en mer ! je vais rendre au roi des Anglais cette couronne dont son ancêtre Richard Ier gratifia Gui de Lusignan, mon aïeul !

La menace du roi produisit l'effet qu'il en attendait : le jeune archevêque de Nicosie se précipita aux pieds de son père, et saisissant une de ses mains, qu'il s'empressa de porter à ses lèvres :

— Sire, lui dit-il, ne mêlez pas mon nom, dans votre colère, au nom de ceux qui vous offensent! le sang de Lusignan n'a pas dégénéré dans mes veines, croyez-le bien. Plût à Dieu qu'à la tête de votre armée je pusse vous le prouver tout à l'heure. Hélas! les intrigues qui m'ont éloigné de la carrière des armes pour me jeter dans les langueurs d'un cloître ne m'ont laissé que des souhaits à former pour votre bonheur. Sire, mettez-moi une épée à la main, et vous reconnaîtrez votre fils.

Le roi releva doucement l'archevêque et le pressa contre son cœur.

— Mon bien-aimé seigneur et père, poursuivit à son tour la princesse Charlotte, dont la belle et pâle figure se détachait avec une grâce infinie sur les vêtements de deuil qui l'entouraient, l'amour et la bienveillance eussent toujours été le lien de notre famille, si votre pouvoir, que nous aimons autant que nous le respectons, nous eût seul donné des lois. Mais votre vertueux cœur, trop longtemps fermé à l'évidence, a craint sans doute d'avoir à punir vos ennemis et les nôtres. Vous avez enhardi le crime, sire, en usant d'indul-

gence envers lui ; ces habits de deuil qui me couvrent prouvent assez à quels excès il n'a pas craint de se porter !

Le chambellan Mistachel baissa la tête à ces paroles de la princesse Charlotte, comme s'il eût redouté de ne pouvoir soutenir les éclairs qui venaient de s'allumer dans les yeux de la jeune femme. La reine pâlit, mais ne se déconcerta point.

— Sire, dit-elle, vous pardonnerez comme moi à la douleur de votre fille bien-aimée. La mort précoce et inopinée de son mari, le prince Jean de Portugal, excuse en partie ses injustes soupçons.

— Madame, interrompit l'archevêque de Nicosie, les soupçons de ma sœur ne sont pas peut-être aussi mal fondés qu'ils vous le paraissent. Deux bandits arrêtés sur mes terres ont avoué devant tout mon chapitre qu'ils avaient fait ce damnable coup à l'instigation d'un homme de votre maison. Vous ne l'ignorez pas, madame : pourtant ce misérable n'en continue pas moins à jouir de votre plus intime confiance, et il ose venir nous braver jusque dans ce palais et sous les yeux du roi !

Le chambellan devint plus tremblant en-

core, et se rapprocha de la reine comme pour se placer sous sa garde. Hélène Paléologue lança un regard furieux au jeune archevêque de Nicosie.

— Les insolentes accusations d'un bâtard, fils d'une courtisane effrontée, s'écria-t-elle, trouveront-elles créance auprès de vous, sire? Permettrez-vous qu'il noircisse impunément la réputation de votre femme légitime, et que, par ses hypocrites manœuvres, il excite la fille contre sa mère?

— Madame, répliqua Jacques de Lusignan, la vertu de madame Marie de Patras, ma mère, est au-dessus de vos atteintes, et, en parlant de votre haine pour elle, vous me rappelez que j'ai encore cette mort à venger!

— Vous l'entendez, sire, on me menace en votre présence, interrompit la reine: c'est trop d'outrages à la fois! Je quitte ce palais, si votre bâtard y commande en maître.

Le vieux roi étendit son sceptre entre ces deux rivaux acharnés qui, sans respect pour lui, se disputaient son pouvoir sous ses yeux.

— Arrêtez, madame, et vous, monsieur l'archevêque! Mon indulgence se lasse. Si

vous dites un mot de plus, j'en jure par ma couronne, je vous châtierai tous deux!

Puis, se tournant vers la princesse Charlotte :

— Venez, ma fille, venez me consoler des maux que ces méchants me font. Vous, du moins, vous ne voulez pas la perte de ce royaume, qui deviendra le vôtre un jour. Quand je ne serai plus, ma fille, votre premier soin, je l'espère, sera de faire régner sur cette terre infortunée l'union, sans laquelle nos ennemis vous trouveront impuissante et désarmée contre leurs mauvais desseins.

— Que Dieu veuille éloigner ce jour! murmura la princesse Charlotte ; mais quand il viendra, sire, le premier devoir que j'accomplirai sera la punition des meurtriers du prince Jean de Portugal, mon mari. Quels qu'ils soient, ajouta-t-elle en jetant un regard assuré vers le fauteuil de la reine, derrière laquelle se tenait le chambellan Mistachel; quels qu'ils soient, sous quelque voile qu'ils se cachent, de quelque nom qu'ils s'appellent, je les frapperai comme ils ont frappé le jeune et malheureux époux que je pleure.

— C'est bien parlé, ma sœur, repartit le prince Jacques. Comptez sur moi pour vous servir, et si ce n'est assez de nous deux pour faire triompher la justice, la puissante république de Venise nous soutiendra contre des sujets révoltés. Avec son aide et celle de Dieu, nous aurons raison d'un impudent favori et d'une reine adultère, couverts tous deux du sang des nôtres.

A cette dernière accusation, la reine laissa éclater toute sa fureur. Le roi Jean se voila le visage de ses deux mains. Le connétable de Chypre soutint dans ses bras le vieillard chancelant, qui pensa expirer de ce nouveau coup.

— C'en est assez, dit le roi d'une voix faible et tremblante d'émotion ; que tout le monde se retire. Monsieur le connétable, emparez-vous de la personne du prince Jacques. Ce fils ingrat qui m'outrage ne mérite pas de pitié. Non. Mon cœur est désormais fermé à l'indulgence. Le sénat sera juge entre ce bâtard et le roi.

CHAPITRE DEUXIÈME.

La ville de Nicosie, au fond de sa belle vallée embaumée, comme un enfant dans un berceau de fleurs, dormait sous le voile transparent d'une nuit d'été que la lune argentait de ses rayons. Le baile, ou l'ambassadeur vénitien en Chypre, reposait avec toute sa maison, et l'on n'entendait au milieu du silence de son luxueux palais que le bruissement monotone du vent dans les branches des orangers et des myrtes de ses jardins.

Tout à coup les portes de l'hôtel furent ébranlées par des coups redoublés. Les serviteurs du baile traversèrent les cours intérieures avec des flambeaux allumés, et l'ambassadeur, réveillé en sursaut, put distinguer les piaffements d'un cheval et la voix brève et saccadée d'un cavalier qui demandait impérieusement à être admis en sa présence.

Le baile, sous la soie de ses rideaux, maudit l'audacieux qui agissait de la sorte avec son éminentissime seigneurie, et il applaudit, en se retournant sur ses oreillers, aux énergiques menaces dont ses valets saluèrent l'importun visiteur.

Loin de se laisser intimider, l'étranger continuait pourtant à battre à la porte avec acharnement, et cette fois il haussait tellement la voix, que le baile ne perdit pas un mot de sa conversation.

— Ouvrirez-vous donc, chiens ! criait-il, je vous bâtonnerai tout à l'heure pour vous apprendre à respecter le blason d'un patricien de Venise. Allez, dis-je, réveiller votre maître, et, pour mieux lui ouvrir les yeux, dites que j'arrive d'Europe, et que je suis chargé pour lui d'un message du Conseil des Dix.

A ces paroles, l'ambassadeur sauta hors de son lit, et il appela ses valets, auxquels il ordonna d'ouvrir incontinent les portes, et d'introduire l'étranger dans la salle la plus splendide de son palais. Lui-même, il se fit habiller à la hâte, et il s'avança jusqu'au perron de l'escalier pour faire plus d'honneur à cet hôte inattendu. Un homme enveloppé d'un manteau ne tarda pas à paraître.

Quand le baile et l'étranger furent demeurés seuls, ce dernier tira de sa robe une lettre fermée à laquelle pendait un large scel de cire blanche, portant l'empreinte du lion de Saint-Marc.

Le baile déplia en tremblant la lettre, et ses traits agités par une visible inquiétude ne reprirent leur sérénité première qu'après que la lecture de la missive fut terminée. Alors, ôtant un anneau de son doigt, il le remit à l'un de ses officiers, avec ordre de l'aller présenter à un gentilhomme du nom d'Andréa Corner, logé près de l'archevêche de Nicosie. L'ambassadeur et l'envoyé n'échangèrent pas une parole pendant le temps qui s'écoula jusqu'à l'arrivée du gentilhomme qu'on attendait.

— Je me rends à vos ordres, monsieur le baile, dit en entrant un nouveau personnage dont le riche costume tout brodé d'or et de perles étincelait à la clarté des flambeaux. Pour faire plus grande hâte, j'ai pris à peine le temps de me vêtir. Me voici et mon épée avec moi. Quoi que vous me commandiez au nom de l'excellentissime seigneurie de Venise, je suis prêt.

— Toujours le même, messer Andréa Corner ! interrompit le voyageur, qui vint affectueusement serrer la main de celui qui avait prononcé ces mots. Toujours le même ! L'exil n'a pas corrigé cet amour du luxe et de la dépense, qui naguère peuplait Venise d'un monde de créanciers.

— Marco Bembo, mon cher beau-frère, répondit Andréa, la république, grâce à Dieu, ne me laisse manquer de rien ici. Elle me paye comme je la sers. Et puisque ma bonne étoile vous amène dans cette île enchantée, je réclame l'honneur de vous y traiter et maintenir selon vos rares mérites.

— De plus graves affaires m'amènent, Andréa, reprit Marco Bembo; prenez place et tenons conseil. La république, qui m'envoie,

vous a choisi pour exécuter ses desseins. Vous savez comment elle récompense et comment elle punit.

— Il suffit, Marco. Le succès ou ma tête : c'est convenu. Que faut-il faire ? Parlez.

Marco Bembo se recueillit un instant, puis il reprit :

— La guerre de Morée n'a pas été heureuse pour les armes de la sérénissime république. L'alliance du roi de Perse et du prince de Caramanie n'a fait que retarder notre défaite. Mahomet II nous enlève Athènes et l'Albanie. Négrepont va subir le même sort. Candie peut-être aussi nous échappe. La prospérite de notre commerce est menacée, il faut la sauver à tout prix. Le Conseil des Dix a décidé que l'île de Chypre serait à nous. Si vous croyez la force indispensable, le patricien Mocénigo, général de la mer, croise sur la côte avec sa flotte. Si la ruse peut nous conduire à nos fins, employez-la de préférence. Vous connaissez la politique du Conseil. Tous les moyens nous sont permis, mais le succès nous est ordonné.

— Les Génois, reprit le baile, occupent les forts de Famagouste ; mais Limasol et Lar-

naca ne résisteront pas à notre attaque. Plus tard, nous porterons le siége devant Nicosie.

— Mauvais moyen, interrompit Andréa Corner en secouant la tête. Nous ameutons contre la république les ennemis du dedans et du dehors. Gênes, le pape et le roi de France s'unissent au sultan Mahomet et au soudan d'Égypte pour nous chasser de notre conquête. Écoutez-moi : avant de connaître les intentions de la seigneurie, j'avais songé au projet qui l'occupe. Le roi Jean est un spectre qui frappe à la porte du tombeau. La princesse Charlotte, son héritière, ne régnera pas. Le bâtard du roi, soutenu par notre or et nos conseils, peut se proclamer roi de Chypre, de Jérusalem et d'Arménie. Un nombreux parti le soutient dans l'île : il triomphe et succède au roi Jean III.

— Mais, répliqua le baile, la république devra toujours se servir de ses armes dans les deux cas.

— Que votre seigneurie, poursuivit Andréa Corner, veuille bien m'entendre jusqu'au bout. Le bâtard du roi est mon ami, vous le savez : il ne voit que par mes yeux; il ne se dirige que par moi. Il est le bras avec lequel je puis

frapper. Il y a de cela une année déjà, ma nièce Catherine Corner venait de m'envoyer son portrait, une fine miniature de Venise qui reproduisait avec une ravissante fidélité toutes les perfections de son visage. Je me promenais un jour avec le jeune archévêque de Nicosie. Je vins à laisser tomber ce portrait ; il le ramassa. Tout à coup je le vis pâlir et rougir à la fois. Il me rendit le portrait, et depuis ce moment une humeur sombre et taciturne remplaça son habituel enjouement ; son âme, troublée jusqu'au fond par la beauté de ma nièce, portait le joug d'une passion dont j'étudiais les progrès chaque jour. Quand le prince Jacques, persuadé que ce portrait de femme était celui de ma maîtresse, fût parvenu au plus haut degré de l'amour et de la jalousie, j'abordai le premier ce sujet de conversation que j'avais évité jusqu'alors. Il apprit avec ravissement que cette belle personne était ma nièce, et il finit par se jeter à mes genoux, me suppliant de la lui faire obtenir pour femme.

Je traitai d'abord son dessein de folie, afin de le mieux fixer dans sa résolution ; mais enfin je consentis à hasarder quelques dé-

marches, et ce matin même je lui promettais que la sérénissime république, prenant en considération ses qualités et mes instantes prières, ne refuserait pas peut-être d'adopter ma nièce pour sa fille et de la lui accorder pour épouse, avec une dot digne du haut rang que son mari lui destinait. Je suis porteur de la supplique du prince. C'est à vous, monsieur le baile, à vous, Marco Bembo, qui êtes aussi bien que moi l'oncle de Catherine, c'est à vous, dis-je, d'achever mon ouvrage. L'excellentissime seigneurie est si heureuse dans ses négociations, qu'une fois le mariage consommé, il est probable que le nouveau roi ne laissera pas longtemps attendre sa succession à la reine et à la république, son auguste tutrice.

— Andréa Corner ! reprit le sénateur Marco Bembo en pressant son beau-frère dans ses bras, voilà ce qui s'appelle un plan sagement médité. Remettez-moi la lettre du prince. Je repars à l'instant pour Venise. Vous, poursuivez votre œuvre, et qu'à mon retour l'archevêque de Nicosie soit paisible possesseur de cette île. Monsieur le baile et vous vous avez le blanc-seing du Conseil : l'or, le poison,

le fer, le feu, n'épargnez rien pour réussir! Tous les trésors et toute l'autorité de Saint-Marc sont à votre disposition. Adieu!

CHAPITRE TROISIÈME.

Le prince Jacques demeurait toujours prisonnier dans les murs de l'archevêché de Nicosie, mais la colère du roi son père s'était adoucie à son égard. Le connétable de Chypre avait même donné l'ordre aux gardes du prince de ne point l'empêcher de se livrer à ses promenades habituelles dans les jardins de son palais. La tendresse du vieux souverain pour le seul héritier mâle de son nom, pour l'unique enfant d'une maîtresse adorée, ne pou-

vait être entièrement arrachée de son cœur par les efforts de la reine Hélène, dont le roi n'ignorait pas la coupable conduite.

Le jeune archevêque, outré d'indignation et de fureur contre ses ennemis, nourrissait dans l'ombre ses projets de vengeance et attendait impatiemment pour les accomplir que la liberté lui fût rendue. La privation la plus sensible parmi celles qu'on lui avait imposées, c'était la défense de recevoir ses amis dans sa retraite. Messer Andréa Corner, ce jeune gentilhomme vénitien, dont une heureuse conformité d'âge et d'humeur avait fait le compagnon le plus assidu de ses plaisirs, manquait surtout au besoin d'expansion que ressentait ce cœur ardent et impétueux.

Le portrait de Catherine, de cette belle fille de Venise aux longs yeux noirs veloutés, au cou de cygne mollement balancé sur de si fraîches épaules, était l'unique objet qui pût parfois déplisser l'arc de ses sourcils et verser dans son âme un rayon d'espérance et de joie. La nuit comme le jour il portait cette miniature suspendue à une chaîne d'or, présent du pape, et pour l'y placer il en avait détaché une sainte relique, qui dormait oubliée avec

les devoirs sévères que la sainteté de son titre lui imposait. Tout ce qu'il voyait lui semblait empreint de cette chère image, dont il respirait le parfum jusque dans l'air tiède et subtil de ses jardins en fleurs. La tête languissamment penchée, l'esprit plein de rêves, il retrouvait le regard de Catherine dans l'idéale beauté des madones peintes sur les fonds d'or de l'église où il venait prier.

Un jour il vit venir à lui Andréa Corner. Il se jeta dans ses bras, et, l'entraînant sous un berceau d'amandiers :

— Mon frère ! lui dit-il, les yeux brillants de désir et d'impatience ; mon frère ! point de nouvelles de Venise ?

— Toutes légères qu'elles soient, répondit Andréa, nos galères, monseigneur, n'ont pas les nageoires du dauphin, non plus que les ailes de l'aigle. Mais si le vent nous a secondés, nos lettres sont à cette heure sous les yeux de l'excellentissime Conseil des Dix. J'ose vous promettre son entier assentiment.

Le visage de l'archevêque rayonna de bonheur.

— Mais votre nièce, Andréa, poursuivit le prince en secouant douteusement la tête ;

votre nièce, comment accueillera-t-elle ma demande ?

— La fille adoptive de la seigneurie de Venise, répliqua le jeune patricien, ne peut avoir d'autres volontés que celles de sa mère.

— Dieu le veuille ! reprit Jacques avec un long soupir.

— Laissons cela maintenant, poursuivit Andréa. Il se passe à Nicosie de graves événements : le roi votre père est malade.

— Et il ne m'a pas fait appeler ? interrompit le prince.

— Il l'aurait voulu, que la reine ne l'eût pas permis. Vous comprendrez, prince, qu'en de telles circonstances, s'il plaisait à Dieu de retirer à lui votre père, votre présence pourrait déranger bien des projets.

— Pensez-vous que cette femme ose prétendre à l'héritage de mon père ?

— Je ne dis pas cela, insinua Corner, mais la princesse Charlotte, votre sœur, est bien jeune, et, sous prétexte de l'aider à porter le poids d'un sceptre, il se pourrait...

— Et je suis prisonnier ! s'écria le jeune homme en frappant violemment ses deux mains l'une contre l'autre. Cet infâme chambellan,

qui a souillé le lit du roi, me donnerait des ordres ! il attenterait peut-être à mes jours ! Il faut qu'il meure, Andréa ! il faut qu'il meure avant de jouir de ce nouveau triomphe! Ah ! si j'étais libre ! si j'avais une épée !...

— J'en ai plusieurs au service de votre altesse, répliqua le patricien, et si vous voulez me permettre d'y joindre mon bras et le dévouement de mes amis...

Jacques saisit vivement Andréa par la main, et, le regardant entre les yeux :

— Si vous avez du cœur et si vous m'aimez, lui dit-il, ce soir, après le coucher du soleil, vous appliquerez une échelle contre le mur de l'archevêché, à l'angle qui donne sur ces platanes où tant de fois nous nous assîmes, et vous m'attendrez avec des armes et quelques hommes prêts à tout.

— Vous serez obéi, monseigneur.

— Bien vrai ?

— Je vous le jure sur la tête de Catherine, ma nièce.

— Allez donc ! Que Dieu maudisse celui de nous qui ne tiendrait pas sa parole !

— Que je perde ma noblesse et mon nom si j'y manque, répondit Andréa en quittant le

prince, dont il baisa les mains avec transport.

L'archevêque se retira dans ses appartements pour se préparer à l'expédition qu'il projetait. Le soir venu, il descendit dans les jardins, enveloppé de son manteau et la tête couverte d'un bonnet de feutre qui le rendait méconnaissable. Andréa l'attendait à l'endroit désigné.

Le jeune patricien avait quitté son habit de cour; un corselet d'acier remplaçait l'or et les perles de son pourpoint; une longue épée pendait à sa ceinture à côté d'une dague orientale au manche de jade et au fourreau d'argent.

Les deux amis escaladèrent le mur, derrière lequel quatre hommes armés étaient silencieusement rangés.

— Ziani, demanda le patricien à l'un d'eux, nous introduiras-tu, comme tu l'as promis, dans le palais du chambellan Mistachel?

— Oui, monseigneur, répondit une voix; nous arriverons, sans réveiller personne, jusqu'au lit où repose le chambellan. L'or de la république ouvre les portes les mieux fermées, vous ne l'ignorez pas.

— Marchons, dit Andréa.

La petite troupe contourna mystérieusement l'église de Sainte-Sophie, et fit halte devant un somptueux palais aux sombres et massives fenêtres surmontées de cintres bizantins. Celui qui conduisait la bande tira de ses chausses un trousseau de clefs enveloppées d'étoupes pour éviter le bruit, et il ouvrit une porte qu'il referma derrière ses compagnons.

L'archevêque traversa de la sorte une longue suite de salles, puis enfin Andréa l'arrêta dans une pièce plus étroite en lui disant tout bas à l'oreille :

— C'est ici !

La main du prince froissa convulsivement son poignard. Andréa le retint et l'entraîna doucement vers une tapisserie qu'il entr'ouvrit légèrement en lui faisant signe de regarder.

L'archevêque eut peine à contenir sa rage quand il aperçut, à la clarté de vingt flambeaux, son ennemi couvert d'or et de pierreries, nonchalamment assis sur un divan d'Égypte. A quelque distance de lui était assise une femme dans les traits de laquelle Jacques avait reconnu la reine.

— Buvons! disait Hélène Paléologue, buvons au repos éternel du vieux roi qui se meurt! à la gloire sans fin du jeune roi que ma main va couronner!

— Buvons, répétait le chambellan.

Et il tendait de nouveau sa coupe à deux petits esclaves noirs, nus jusqu'à la ceinture, frottés d'essence et parés de colliers.

— Demain, disait la reine, le vin ruissellera dans les rues de Nicosie pour effacer la trace du sang qui aura été versé.

— Bien parlé, princesse, répondait le chambellan, soyons généreux envers nos ennemis. Si je meurs par leurs bras, fasse le Ciel qu'ils me donnent pour tombeau une tonne de ce nectar des dieux, pareille à celle que vous voyez là bas sur ces coussins de velours où mes esclaves vont puiser l'ivresse qu'ils nous apportent!

— Point de suppositions impossibles, interrompit la reine. Ne tentez pas la vengeance de Dieu!

— Il est l'heure ou tout dort au ciel comme sur la terre, répondit le chambellan avec un sourire dédaigneux. Dieu, comme les hommes, a les yeux fermés, madame. Demain nous com-

manderons en maîtres ici. Demain n'est pas si loin de nous.

En ce moment on entendit le son lugubre des cloches tinter dans la direction de l'église de Sainte-Sophie. Hélène Paléologue détacha de ses cheveux sa couronne d'or et la posa sur la tête de son favori.

— Ce bruit de cloches, dit-elle, nous annonce le commencement de notre règne. C'est l'agonie du roi Jean III de Lusignan que l'on sonne. Assez de voix prient pour lui ; moi, je prie pour vous.

— Priez pour lui, madame, car sa dernière heure est venue ! s'écria Jacques en faisant voler en éclats d'un revers de son épée la table qui le séparait de ce couple impie. Andréa et sa troupe se jetèrent sur ses pas dans la chambre, le poignard à la main. L'archevêque se rua sur Mistachel, et l'étendit d'un seul coup à ses pieds.

La reine, sans chercher à le défendre, disparut par une porte secrète qui se referma derrière elle avant que les estafiers vénitiens eussent pu faire usage de leurs armes.

— Elle nous échappe, murmura Jacques en frappant du pied le corps sanglant de son

ennemi. Son complice du moins ne la suivra pas.

L'archevêque souleva le cadavre du chambellan, et le précipita, la tête en avant, dans le tonneau de vin qu'il avait demandé pour sépulture. Suivi d'Andréa Corner, il visita inutilement les recoins les plus cachés de la maison du favori d'Hélène Paléologue; puis il courut au palais du roi. Une foule de citoyens en encombraient les abords. Il franchit en tremblant les degrés de ce séjour du désespoir, et il parvint, non sans peine, jusqu'à la chambre où son vieux père, couché sur un lit, remettait son sceptre à sa fille et lui donnait, d'une voix mourante, ses dernières bénédictions.

La reine Hélène était agenouillée près de l'estrade.

Du plus loin qu'elle aperçut le prince :

— Voila! voilà! s'écria-t-elle, ce misérable bâtard qui vient assassiner son père! Saisissez-le!

Le roi ouvrit ses yeux mourants, que le feu de la colère faisait briller encore sous ses épais sourcils blancs.

— Va-t'en! va-t'en! balbutia-t-il avec un geste d'indignation; embarque-toi, fuis de ce

pays pendant que je vis encore! Ensevelis ton crime dans la retraite, si le remords est encore fait pour toi!

— Mon père! interrompit l'archevêque en se jetant le front contre terre, je viens vous défendre et non hâter votre mort. On vous abuse, on vous trahit. La reine...

— Va-t'en! répéta le roi, fuis avec tes Vénitiens, à qui tu veux livrer mon royaume! puissent-ils ne pas te rendre les maux que tu m'as causés! Malheureux enfant! ne me force pas à te maudire!

Le prince, les paupières baignées de pleurs, voulut porter à ses lèvres la main de son père, qui la lui retira violemment.

— Qu'on le chasse! dit le roi, et que la malédiction d'un père le suive partout où il portera ses pas!

A ces cruelles paroles Jacques se sentit défaillir. Il tomba dans les bras d'Andréa Corner, qui l'emporta hors du palais.

Il faisait grand jour quand il reprit ses sens.

— Où suis-je? demanda-t-il.

— Dans une galère vénitienne! lui répondit-on.

— Et le roi mon père?

— Mort!

— Mort en me maudissant? Qu'on me ramène à Nicosie auprès de ma sœur.

— Elle a mis votre tête à prix!

— Quel asile me reste-t-il à présent?

— Un seul! Venise!

CHAPITRE QUATRIÈME.

8.

Le grand canal de Venise était couvert de gondoles effilées, qui allaient et venaient et se croisaient en tous sens, conduisant à leur rendez-vous d'affaires ou de plaisirs, sous le velours ou sous la serge de leurs noires tentures, les citoyens de l'Adriatique, moitié gentilshommes et moitié marchands, moitié millionnaires et moitié misérables, ou tout au moins courant par diverses routes à l'une ou à l'autre de ces deux fortunes.

On était en l'an de grâce 1469. C'était le temps du dogat de Christoforo Moro et des entreprises du sultan Mahomet II contre la Sei-

gneurie, qui voyait toutes ses possessions de l'Archipel échancrées chaque jour par le sabre de ce terrible ennemi. Quelque inquiétants que fussent pour Venise les succès du conquérant de Constantinople, ces luxueux insulaires n'en continuaient pas moins à jouir comme par le passé des loisirs que leur avaient faits l'industrie et le travail de leurs ancêtres. Le sénat et le Conseil des Dix gardaient seuls le privilége de penser à l'avenir.

Au milieu de l'encombrement de barques qui obstruait la grande arche du pont de Rialto, deux gondoles s'entre-choquèrent, et peu s'en fallut que toutes deux, chavirées par la violence du coup, n'allassent au fond de l'eau avec les promeneurs qu'elles portaient. Les gondoliers se prirent de querelle, et ils se préparaient déjà à se charger à coups d'avirons, lorsqu'un sbire, vêtu de l'uniforme de la police de Saint-Marc, montra sa tête encapuchonnée à travers la petite fenêtre de l'une des deux embarcations, et, par un juron énergique, fit rentrer les délinquants dans le devoir. Une seconde tête sortit de la gondole rivale et apostropha le sbire avec une énergie non moins grande. L'officier de police tempéra son zèle,

quand il eut reconnu au magnifique costume de l'étranger qu'il avait affaire à un patricien.

— Messer Marco Venier, balbutia-t-il en portant la main à son capuce de drap rouge, que votre seigneurie me pardonne! Je n'avais pas reconnu votre livrée. Nous vous cédons le pas volontiers. Aussi bien le gentilhomme que nous conduisons est-il moins pressé que vous d'arriver. Les prisons du palais ducal, messer, ne valent pas le noble palais Corner, où vous allez épouser mademoiselle Catherine, la plus belle de toutes les novices de la sérénissime république[1].

Au nom de Marco Venier, une autre tête se fit jour à côté de celle du sbire.

— C'est vous, Onofrio! cria le patricien en tendant la main au prisonnier; que diable allez-vous faire chez son altesse le Doge?

— Pardieu! mon cher Marco, j'y vais expier les mémoires de mes fournisseurs. Parce qu'ils m'ont vendu mes robes, mes chausses et mes pourpoints leur pesant d'or, les juges leur ont donné sentence contre moi. Les in-

[1] La nouvelle mariée était appelée par le peuple *novizza* (novice).

grats! moi qui ai bâti la fortune de ces malandrins de pourpointiers, de chaussetiers et de marchands d'étoffes, par la réputation que leur a value ma bonne mine; voilà comme ils me traitent! Il n'y a plus de loyauté dans ce monde! je me constitue ermite le jour de ma délivrance; c'est décidé, et la science des belles manières deviendra ce qu'elle pourra dans Venise.

— Allons! allons! reprit Marco en souriant, vos créanciers, Onofrio, ne peuvent manquer de vous venir demander grâce.

— Je serai, répondit-il inflexible; je veux les voir réduits à travailler pour les matelots et pour les charpentiers de l'arsenal. M'enfermer pour une misérable somme de six cents ducats!

— Ce sont des Sarrasins, continua Marco en se balançant sur les coussins de sa gondole.

— Vous êtes le plus heureux des hommes, poursuivit Onofrio. Croiriez-vous, Marco, que, la nuit dernière, j'ai rêvé que j'assistais à votre repas de noces, et que je buvais dans une coupe d'or à votre longue prospérité. Messieurs les sbires sont venus me saisir, hélas! sans me permettre d'achever mon rêve et mon vin.

— Messieurs les sbires, répliqua Marco Venier, ont été au-devant de mes vœux en accrochant ma gondole sur le Canalazzo. Vous allez me suivre avec eux, et, en vertu de notre fraternité d'armes, je vous prie de me laisser payer pour vous les six cents misérables ducats en question. Vous me les rendrez à votre aise.

— Je vous accepte pour mon créancier! s'écria Onofrio. Vous l'entendez, messieurs les sbires. Ohé! gondoliers, mes amis, virez de bord s'il vous plaît, et maintenant ne vous endormez plus sur vos rames. Vrai Dieu! Marco, je vous revaudrai ce service.

Les gondoles sillonnèrent de nouveau les eaux du grand canal, et les deux gentilshommes posèrent bientôt le pied sur les degrés du palais-Corner. En échange de la personne du prisonnier, les sbires emportèrent un billet de change de six cent vingt-cinq ducats sur l'un des banquiers juifs du Ghetto.

Le patricien introduisit son compagnon dans une salle splendidement meublée, où une jeune fille de quinze ans, vêtue de blanc, selon l'usage des fiancées vénitiennes, était assise sous un dais de velours.

Les femmes vénitiennes, à cette époque, passaient pour les plus élégantes de l'Europe et pour les plus recherchées en ce qui concernait l'art de se vêtir et de porter un costume avec grâce. Dès le commencement du quatorzième siècle, il se faisait à Venise de si énormes dépenses à ce sujet, que le sénat se crut obligé d'y mettre un frein par un édit somptuaire contre les manches ouvertes et les queues des robes. Les dames quittèrent alors les anciennes modes et les couleurs éclatantes, et elles affectèrent de s'habiller de velours et de soie noirs, dont les nuances sévères firent d'autant mieux ressortir la blancheur proverbiale de leur teint. C'est ainsi que la coquetterie, après plusieurs siècles de combats, triompha de la tyrannie politique.

La fille du patricien Corner, renommée dans Venise pour sa beauté, méritait en tout point sa réputation. Giorgione, Véronèse et Titien ont légué ses traits à la postérité. Le jeune Marco Venier, son fiancé, ne le cédait en rien à Catherine pour les grâces et l'élégance de sa personne. A peine sorti de l'adolescence, il avait quitté depuis peu d'années le costume à la *dogaline* qui était la *robe prétexte* des nobles

vénitiens, pour prendre le vêtement à la *comeo*, qui tenait lieu de la toge romaine. Sa robe de velours ponceau, couleur alors fort en vogue, se réunissait à un chaperon de même étoffe, par une pièce de soie (*stola*) qui pendait sur l'épaule, et que, dans les temps de pluie, on rabattait en avant sur la tête, pour la garantir.

— Catherine, dit Marco en entrant, je vous présente cet excellent ami qu'un heureux hasard vient de me faire rencontrer. Si je l'avais su plus tôt à Venise, je l'eusse choisi assurément pour l'un de nos *compères de l'anneau*[1].

— Vos amis, Marco, seront toujours les miens, répondit Catherine en jetant un regard plein d'amour à son futur mari.

Marco Venier sourit à la jeune fille et prit sa main tremblante, qu'il pressa doucement contre ses lèvres. Puis, se tournant vers son ami :

— Vous l'avez dit, Onofrio, je suis le plus heureux des hommes. J'aimais depuis longtemps Catherine. La première fois que je me hasardai à lui faire ce terrible aveu, j'appris de sa bou-

[1] *Compari dell' annello.* C'est ainsi qu'on appelait jadis à Venise les amis choisis par les époux pour faire les cérémonies des noces.

che qu'elle m'avait distingué parmi mes nombreux rivaux. Son père, qui avait repoussé des alliances plus riches et plus illustres que la mienne, accueillit ma demande avec bonté. Mes rivaux eux-mêmes, au lieu de me haïr pour le trésor que je leur enlevais, me complimentèrent sincèrement de ma victoire. Depuis ce jour la joie et la bienveillance me sourirent dans tous les yeux. Aucun obstacle n'entrava mes espérances, qui furent même dépassées. Onofrio! quand je pense à toutes ces choses, mon cœur se serre malgré moi, et j'ai peur que la fortune ne se lasse de me combler!

— Rêveries insensées! répondit Onofrio en secouant la tête. Le bonheur va sans se lasser aux gens heureux, comme les fleuves vont à la mer.

— C'est que, voyez-vous, poursuivit le jeune patricien, j'ai compté sur cet avenir comme un saint homme sur le paradis! C'est que mon paradis c'est l'amour de Catherine, et si je le perdais, adieu la vie!

Catherine Corner arrêta ses yeux sur les yeux de Marco Venier, et dans ce regard si doux et si pur le jeune homme reprit toute sa sérénité.

— C'est librement que je me suis donnée à vous, dit la jeune fille. Ne lisez-vous pas dans mon cœur que je vous aime plus encore que vous ne m'aimez, et que le jour de notre séparation serait celui de ma mort?

Marco Venier baisa de nouveau avec transport la main de sa fiancée. Un bruit de voix se fit entendre sous le balcon.

— C'est sans doute mon père qui revient du château ducal, reprit la jeune fille en courant joyeusement vers la fenêtre. Justement; le voici. Il rentre au palais; un membre de la Seigneurie l'accompagne. C'est peut-être ce soir que nous serons présentés au Doge. Que je suis heureuse, Marco!

La porte s'ouvrit : Catherine s'élança dans les bras de son père.

Le vieux sénateur avait un air grave et préoccupé qui contrastait avec la joie de sa fille. Cette remarque ne put échapper à Marco; il pâlit sans se rendre compte du trouble extrême qui venait tout à coup de le saisir.

— Le Conseil des Dix, demanda-t-il, s'est-il donc assemblé ce matin?

— Oui, répondit sèchement le sénateur.

— Il est sans doute venu du Levant, conti

nua Marco de plus en plus agité, des nouvelles importantes. Le Conseil les tiendra-t-il secrètes ?

— Il ne m'est pas permis de vous répondre, poursuivit le vieillard. Mais, Catherine, saluez donc votre oncle Andréa, dont la galère a jeté l'ancre cette nuit dans le port.

Catherine s'approcha d'Andréa, car c'était lui-même. La contenance froide et cérémonieuse du voyageur assombrit encore les pressentiments de Marco Venier.

—Et d'où venez-vous, mon oncle ? demanda vivement la jeune fille. Il y a si longtemps que nous ne vous avons vu. Vous arrivez bien à propos : j'espère que vous m'apportez quelque joli présent des pays lointains que vous avez parcourus.

— Sans doute, repartit Andréa, et je compte, ma nièce, vous les offrir aujourd'hui même. J'aime à penser qu'ils seront de votre goût.

— N'en doutez pas, cher oncle. Si vous y consentez, nous allons les voir tout de suite avec mon mari, que vous aimerez bientôt, j'en suis sûre.

— Messer Marco Venier, interrompit Andréa en tirant de sa robe une lettre pliée,

doit partir immédiatement pour la terre ferme avec cet ordre, dont le charge l'excellentissime Conseil.

— Partir ! s'écrièrent à la fois Marco et Catherine.

— Partir ! répéta la jeune fille ; mais notre mariage est fixé à demain. Son Altesse le Doge ne l'ignore pas ; les membres du Conseil eux-mêmes ont promis à mon père d'assister à la fête qu'on prépare ici. N'est-il pas vrai, mon père ? Oh ! partir ! partir ! c'est impossible !

— Le Conseil des Dix le veut ainsi, ma fille, répondit le vieux patricien. Sans doute cette mission ne durera que quelques jours, sans doute...

— Ne dites pas ce que vous ne pensez point, murmura Marco Venier, dévoré par une sourde fureur. Le mensonge sied mal à votre barbe grise. Voyez, votre cœur se révolte contre vos paroles. Vous baissez les yeux comme un enfant honteux d'être pris en faute. Dites-moi plutôt : « Marco ! je vous ai promis la main de ma fille ; j'ai allumé en vous un feu qui ne peut s'éteindre que dans votre sang. » Comme un marchand juif du Ghetto, dites-moi : « Je vous ai donné ma parole ; j'ai appelé le Ciel et

la terre en témoignage de ma sincérité, mais j'avais mal calculé l'affaire ; on m'offre un prix meilleur, je romps le marché ! » Alors je comprendrai, et n'ayant que mon bon droit pour me défendre, je dirai à mon tour : « Les sénateurs de Venise l'emportent vraiment en habileté sur les marchands impurs du Ghetto, car les Juifs n'ont pas songé encore à trafiquer de la sainteté du serment ! » Seigneur Andréa, je pars ; j'obéis, comme vous le voyez, aux ordres du Conseil des Dix. Peut-être nous reverrons-nous bientôt. Adieu, Catherine ! toi, du moins, souviens-toi de ce que tu m'as juré.

— A toi toujours ! s'écria la jeune fille pendant que Marco descendait précipitamment l'escalier du palais Corner.

CHAPITRE CINQUIÈME.

V.

Onofrio avait suivi son ami hors du palais. Après avoir erré pendant quelque temps dans les petites rues étroites du quartier San-Luca, ils se trouvèrent enfin au beau milieu de la place Saint-Marc. Là ils s'arrêtèrent.

— Il faut nous quitter, dit le jeune homme à son compagnon; je vais remplir les ordres de la Seigneurie. Dieu seul sait si jamais nous nous reverrons, Onofrio. Il y a sous tout ceci un mystère que plus tard nous connaîtrons

s'il plaît au Ciel : mais un pressentiment m'annonce qu'il sera fatal à quelqu'un. En mon absence, observez ce qui se passera. Protégez Catherine s'il était nécessaire ; elle du moins me reste fidèle. Vous avez vu ses pleurs. Tout n'est pas désespéré ! Vous aurez de mes nouvelles. Adieu !

Onofrio, quand il eut perdu de vue son ami, s'avança, tête baissée au milieu de la foule immense des patriciens qui encombraient les portiques du Broglio. Il fut distrait de ses réflexions par un masque dont la main se posa familièrement sur son épaule.

— Onofrio, lui dit-on, te voilà donc rendu à la liberté, et en état désormais de faire à Venise de nouvelles dettes ! As-tu quelque rendez-vous de femme pour ce soir ? ou viendrais-tu plutôt jeter quelques ducats sur les tables de jeu du Ridotto ? . . . . .

— Que t'importe ? répondit le gentilhomme en détachant de lui brusquement la main de l'importun questionneur.

— Cela m'importe plus que tu ne penses, répondit le masque d'un ton d'aigreur. Peut-être sais-je mieux que toi dans quel logis tu reposeras ce soir !

Onofrio regarda de travers l'inconnu, dont les yeux brillaient malicieusement à travers les fentes de son masque.

— Serais-tu, par hasard, demanda-t-il, un des espions du Conseil des Dix? Tu dois savoir alors que depuis longtemps je ne me mêle plus des affaires de l'État.

— Sans doute, car tu as appris dans les cachots de Saint-Marc à tenir ta langue en bride. Mais cette fois encore, as-tu payé toutes tes dettes en soldant les mémoires de tes créanciers?

— Je ne te comprends pas, murmura Onofrio, qui pâlit à vue d'œil.

— Mets-y un peu de bonne volonté; allons! un petit effort de mémoire. Ne te souviens-tu pas d'avoir tué en duel, il y a un an, sur le rempart de Vérone, un gentilhomme de terre ferme, et de t'être, après ce coup, évadé furtivement pour éviter les poursuites de la famille du mort?

— Ne me perdez pas, par pitié, qui que vous soyez! balbutia Onofrio.

— Tu as été dénoncé, reprit son interlocuteur. Le Conseil a rendu secrètement une sentence contre toi. Tu as eu tort de reparaî-

tre à Venise ; tu aurais dû savoir que la vigilance de la Seigneurie est un œil qui ne se ferme ni nuit ni jour. Ne cherche pas à fuir, car j'appelle, et vingt sbires sont là pour me prêter main forte.

— Voulez-vous donc me livrer aux bourreaux ? A votre aise, monsieur l'espion; faites votre besogne.

— Or çà, l'ami, point d'insolence, répliqua le masque d'un ton sévère. Songez que vous parlez à un membre du Grand Conseil. Je ne veux pas votre mort. A quoi me servirait-elle? Je prétends, au contraire, vous proposer un moyen de racheter votre tête. Un homme de votre sorte peut rendre à l'État certains services qui se payent au poids de l'or ; et c'est de l'or qu'il vous faut. Suivez-moi sans peur au palais ducal. Si, comme je n'en doute pas, vous êtes d'une humeur docile, les choses s'arrangeront, et dans une heure vous serez libre.

Onofrio salua respectueusement le patricien masqué, et il le suivit en tremblant au palais.

CHAPITRE SIXIÈME.

VI.

Pendant ce temps, Catherine Corner, demeurée seule avec son père et son oncle, écoutait en frémissant le récit des événements qui s'étaient passés en Chypre pendant le séjour d'Andréa dans cette île. Au premier mot qui fut prononcé en faveur de Jacques de Lusignan, qui demandait sa main, la courageuse jeune fille se leva et déclara que rien au monde ne la déciderait à manquer au serment qu'elle avait fait à Marco. Son père l'obligea de re-

prendre sa place et d'écouter jusqu'au bout les ordres que son oncle venait de lui intimer au nom de l'excellentissime Conseil des Dix.

Avec l'aide du soudan d'Égypte, le prince Jacques avait chassé du royaume de son père la princesse Charlotte, qui s'était réfugiée dans l'île de Rhodes. C'était un trône que lui offrait aujourd'hui le fils du roi Jean III, et la sérénissime république, agréant l'offre du souverain, lui accordait en mariage Catherine Corner, qu'elle adoptait pour sa fille en lui constituant une dot de cent mille ducats.

— Toute résistance est inutile, ma nièce, poursuivit Andréa, quand la volonté du Conseil s'est exprimée. Vos larmes, vos plaintes ne peuvent balancer les intérêts de la république. Vous céderez, vous dis-je, si ce n'est à nos prières, à la force du moins.

— A la force! répéta Catherine; à la force! La puissante république de Venise emploiera donc ses vaisseaux et ses armées pour contraindre une jeune fille à épouser un homme dont elle ne veut pas! Le drapeau de Saint-Marc sera déployé au vent pour ce bel exploit! On fera le siége de ce palais paisible, et on inscrira dans les annales vénitiennes ce fait glorieux de

vos armes ! Ce sera noble et grand, messer Andréa Corner, et votre nom figurera dignement parmi les noms de ces triomphateurs !

Le père de Catherine, voyant l'inutilité des efforts que faisait Andréa pour amener la jeune fille à ses vues, prit la parole à son tour, et tenta d'obtenir par la pitié ce qui avait échappé à la violence.

— Ma fille, lui dit-il, plus notre rang est élevé, plus il nous impose de devoirs ! Regarde autour de toi les portraits de ces illustres patriciens, qui composent la lignée de nos ancêtres. Pas un d'entre eux qui n'ait immolé son repos et son bonheur pour le salut de son pays. Celui-ci est tombé sous le fer des Génois; celui-là, loin de son palais et de ses enfants, a trouvé son tombeau dans la mer; cet autre a consumé sa vie dans les veilles; doges, cardinaux, procurateurs, tous ceux de notre sang ont payé leur tribut à Venise. Aussi cette maison de Corner, qui remonte aux temps antiques de la république romaine, est-elle inscrite à la première page du livre d'Or ! Catherine, tu dois payer aussi ta dette. Il importe à la sécurité de l'État que le royaume de Chypre ne tombe pas aux mains de nos ennemis. L'héri-

tier de la couronne de Lusignan demande à partager son trône avec toi. La république t'adopte pour sa fille. Tu ne peux refuser ses dons, non plus que braver sa colère. Tu ne peux appeler sur ton père et sur ta race la malédiction des temps à venir...

— Mon père! s'écria Catherine qui tomba tout en pleurs dans les bras du vieillard, vous exigez de moi plus que je ne puis!

—Prends courage, répondit le vieux patricien. Lorsque ton frère Piétro s'arracha aux embrassements de Firenze Crespi, duchesse de Nixia, ta mère, pour aller chercher sous le sabre des Turcs une mort prématurée, il partit joyeux et fier. Aujourd'hui encore les pères de Venise se découvrent en montrant du doigt son tombeau, et ils offrent sa résignation et son courage en exemple à leurs enfants.

Catherine, en écoutant ces paroles, devint pensive. On vit les larmes s'arrêter au bord de ses paupières. Elle releva fièrement la tête, et pressant la main de son père dans les siennes :

— Je ne vous déshonorerai pas, dit-elle, vous serez satisfait. Je n'épouserai pas Marco Venier. Je ne vous rappellerai plus que j'avais votre parole et que vous me l'avez retirée vio-

lemment. Non, mon père, et vous, mon oncle, vous n'aurez pas à rougir devant la Seigneurie de Venise. Je vais écrire à Marco ; il saura, je l'espère, apprécier ma résolution. Je vous demande cette nuit encore, cette nuit pour recueillir les dernières pensées de mon âme, cette nuit pour pleurer! car je suis femme; et demain, demain, vous ferez de moi ce que vous voudrez. Demain, mon père, votre fille sera morte comme son frère Piétro.

Le sénateur Corner recula d'épouvante à l'aspect de cette jeune fille, dont la contenance égarée semblait présager quelque catastrophe. Il craignit d'avoir passé le but qu'il s'était proposé. Peut-être en ce moment l'implacable sévérité de l'homme d'État aurait-elle disparu chez lui devant le sentiment paternel, si Andréa ne lui était venu en aide avec sa froide et désespérante logique.

— Vous voulez mourir, ma nièce, fort bien, dit-il. Vous gardez ainsi la foi jurée à votre amant, qui ne manquera pas, pour vous récompenser, de se prendre aux doux yeux d'une autre maîtresse après vous avoir convenablement pleurée, si toutefois il est assez habile pour échapper aux recherches de la Seigneu-

vie. Mais comme il ne peut mettre le pied hors du territoire de la république, vous morte par sa faute, qu'arrive-t-il? On le prend, on le garrotte, on lui donne pour demeure éternelle les puits de Saint-Marc, où il a le temps de maudire à son aise votre fatal et trop fidèle amour. Chacune des souffrances qu'il endure se mêle à une imprécation contre vous, et il meurt enfin de cette horrible mort que vous lui avez préparée. Ne pensez-vous pas, Catherine, que c'est là un beau destin?

— Oh! laissez-moi! par pitié, laissez-moi! c'est le démon qui parle par votre bouche. Quoi! c'est donc cette vengeance infâme que vous lui réservez! le cachot! des supplices! des tortures! lui si noble et si beau! lui si généreux! une telle trahison pour lui!

— Tout cela sera votre ouvrage, répondit Andréa sans se déconcerter. Un mot de vous le perd ou le sauve! vous avez jusqu'à demain pour y songer.

CHAPITRE SEPTIÈME.

VII.

A l'heure où tout dormait dans Venise, excepté les galants, les jaloux, et les espions de la Seigneurie, deux hommes masqués se rencontrèrent sur la plage déserte du Lido. Ils s'abordèrent mystérieusement, et, après avoir échangé quelques mots à voix basse, l'un des deux invita l'autre à le suivre. Ils entrèrent dans une gondole qui ne tarda pas à voguer sur la lagune.

— Quelle imprudence ! dit l'un des deux hommes ; savez-vous bien que vous jouez votre tête ?

— Que m'importe ! fit l'autre avec un geste de dédain. Demain seulement le procurateur qui commande à Padoue pourra s'apercevoir de mon absence, et demain, que je réussisse ou que j'échoue, tout sera fini pour moi.

— Il en est temps encore, reprit d'une voix émue celui qui avait parlé le premier, renoncez à cette périlleuse folie. Retournez en terre ferme, je vous en conjure. Demain il sera trop tard pour regretter ce que vous aurez fait.

— Abandonnez-moi seul à mon sort, ou pas un mot de plus sur ce sujet, répliqua sèchement l'homme masqué. Il n'est que trop vrai, n'est-ce pas ? qu'un édit du Conseil a décidé le mariage de Catherine avec le roi de Chypre, de Jérusalem et d'Arménie. Il n'est que trop vrai, hélas ! que son père consent à cette injure qu'on me fait, et Catherine elle-même... Non ! non ! je ne puis croire qu'au mépris d'un amour si solennellement juré !... pourtant la nouvelle est assez publique. Catherine a signé, dit-on, ce témoignage de sa perfidie et de ma

honte. Onofrio, ayez pitié de moi. Répétez-moi ce que vous savez, ce que vous avez vu, que je sache à quel point je suis à plaindre !

— A quoi bon renouveler vos douleurs, cher Marco? répondit l'autre passager de la gondole; vous savez tout. Catherine s'est enfin rendue aux prières de sa famille, aux ordres du Conseil. Elle accepte, quoique à regret, la couronne qu'on met à ses pieds. Hier, elle a traversé la ville dans une gondole magnifique, vêtue comme une reine et accompagnée d'une députation des membres du sénat en robes de cérémonie. Elle a débarqué au traghetto du palais ducal, au milieu d'une affluence de peuple qui ramassait, en criant : Vive la reine ! les pièces d'or que les gens de la seigneurie jetaient sur son passage. Son altesse le doge est venu recevoir la nouvelle souveraine au pied de l'escalier des Géants, et le soir elle est retournée au palais de son père, escortée de nouveau par les patriciens et les officiers du doge, au son des instruments et à la lumière des flambeaux.

— Fort bien, continua Marco Venier, et n'avez-vous pas remarqué, Onofrio, si, pendant ce trajet, son visage était pâle; si ses

traits portaient l'empreinte de quelque peine secrète, de quelque remords?

— Je n'ai rien vu de semblable, Marco. L'éclat de sa parure rehaussait encore sa beauté naturelle et la grâce parfaite de son maintien.

— Il n'est donc plus d'espoir, plus de doute possible! reprit Marco Venier avec un profond abattement. Pas même la consolation de penser qu'elle ait obéi à la contrainte! Oh! c'est affreux! N'importe! je veux la voir. Je veux apprendre de sa bouche que son amour pour moi n'était qu'un jeu de coquetterie, qu'une déception, qu'un piége tendu à ma bonne foi. Après cela, je serai content, Onofrio.

— Par quel moyen, Marco, espérez-vous parvenir auprès de Catherine?

— Je lui ai fait tenir secrètement un billet. Je sais qu'elle l'a reçu. Je lui demande pour cette nuit un rendez-vous à son balcon. Monté sur le faîte de ma gondole, j'entendrai sa réponse, et je partirai.

Onofrio poussa un soupir, et saisissant la main de son ami :

— Pour la dernière fois, dit-il d'une voix tremblante, je vous conjure de ne point vous hasarder ainsi. Vous courez à une perte cer-

taine, Marco! c'est fait de vous si vous persistez. Songez qu'un projet ne se forme pas à Venise dans la pensée d'un homme sans qu'au même instant la police du Conseil, comme un miroir fidèle, ne le reflète devant les yeux des inquisiteurs d'État. A cette heure, Marco, soyez-en assuré, vous êtes dénoncé, vous êtes suivi. Un œil s'attache dans l'ombre à la trace de vos pas; un bras est levé sur votre tête. Ah! vous ne savez pas tout ce que peut le Conseil des Dix : amour, amitié, honneur, il brise tout! Je vous dis cela, Marco; dans peu d'instants, moi-même peut-être je n'oserai pas vous le répéter. Vous avez déjà un pied dans le tombeau; un pas de plus et vous disparaissez pour toujours.

Marco Venier ne répondit pas un mot. Bientôt la gondole s'arrêta; elle était arrivée devant le palais Corner.

Une femme se pencha sur le balcon du palais, et l'on entendit un gémissement étouffé sortir de sa poitrine. A la clarté de la lune, le jeune homme reconnut Catherine.

C'était elle en effet qui venait au rendez-vous de Marco.

Hélas! son amant, qui l'accusait, ignorait à

quelles tortures on l'avait soumise pour l'amener à le tromper ainsi. Il ignorait que c'était pour sauver sa vie menacée que sa maîtresse avait consenti à renoncer à lui, et qu'elle s'était dévouée en victime à cet hymen étranger qui lui faisait horreur.

Catherine, en acceptant l'entrevue nocturne de Marco, espérait se disculper aux yeux de celui qu'elle sauvait; mais de quelque mystère qu'elle eût enveloppé sa démarche, elle n'avait pu tromper cependant la vigilance du Conseil des Dix.

Tandis qu'enfermée dans sa chambre, au milieu de l'obscurité et du silence, elle attendait, le cœur plein d'anxiété, l'heure fixée par la lettre de Marco, une voix se fit entendre dans son appartement, où elle se croyait seule, et prononça ces paroles qui la glacèrent d'épouvante :

— L'épée de Saint-Marc est levée sur Marco Venier. Si la reine de Chypre enfreint par un seul mot la défense que lui a faite le Conseil d'encourager les folles prétentions de ce jeune homme, il tombe mort à ses pieds.

Catherine recula d'horreur vers l'autre extrémité de la chambre.

Une seconde voix, grave et solennelle comme la première, dit ces mots à son oreille :

— La reine de Chypre doit paraître à son balcon et répéter à l'homme qui va venir que c'est de son libre aveu qu'elle accepte la main de Jacques de Lusignan, ou Marco Venier est livré sur l'heure aux bourreaux.

Catherine, saisie de terreur, ne répondit pas et sonda vainement de son regard les profondeurs des ténèbres qui l'entouraient. Elle n'y put distinguer aucune forme. Elle prêta l'oreille et crut entendre un léger bruit derrière la tapisserie de son alcôve. Elle y courut et souleva la draperie qui céda sans peine à ses efforts. Quel spectacle !

Une porte secrète pratiquée dans l'épaisseur du mur avait été ouverte et laissait voir l'intérieur d'une chambre voisine éclairée de flambeaux. Quatre hommes d'un aspect terrible, et les bras nus, étaient là, immobiles comme des statues. Appuyés sur des haches étincelantes, ils semblaient attendre un signal.

Derrière eux se tenait debout un patricien, le chaperon en tête et le poignard à la ceinture. Catherine reconnut son oncle Andréa, qui, le regard fixé sur elle et le doigt posé sur la bou-

che, lui donnait à entendre que le moindre cri, la moindre hésitation allait coûter la vie à son amant.

Elle laissa retomber la tapisserie, et au même instant elle sentit un bras vigoureux la saisir et la pousser doucement vers la fenêtre ouverte.

Comme elle mettait le pied sur le balcon, la gondole de Marco Venier s'arrêtait au seuil du palais.

Le jeune homme se débarrassa de son manteau et monta sur la partie supérieure de sa gondole. Son front touchait ainsi le balcon où, pâle et tremblante, la reine de Chypre était accoudée.

— M'a-t-on dit vrai? balbutia Marco d'une voix frémissante; est-ce librement et sans contrainte que vous renoncez à moi? Répondez, Catherine.

— Oui, répéta la jeune fille, qui pensa défaillir en prononçant ces mots cruels, librement et sans contrainte!

Marco cacha son visage dans ses mains et demeura quelques minutes sans pouvoir recouvrer la voix. Il releva enfin la tête et regardant Catherine au visage:

— J'avais besoin, dit-il, d'entendre votre

bouche me confirmer cette nouvelle. A présent, je me retire satisfait. Adieu, Venise! adieu, Catherine! aussi ingrates, aussi perfides l'une que l'autre! je vous arrache de mon souvenir. Reine de Chypre! montrez-vous digne de la mère qui vous adopte. Partez; allez régner. Faites-vous un jeu des choses les plus saintes, et puissent les enfants que vous mettrez au jour vous ressembler pour votre malheur!

La gondole s'éloigna.

Andréa Corner reçut dans ses bras sa nièce, qui venait de perdre connaissance.

Onofrio, la main appuyée sur l'épaule de Marco Venier, fit un signe mystérieux de respect et d'obéissance au sénateur, dont le chaperon de soie rouge brillait au reflet de la lune entre les balustres de marbre du balcon.

CHAPITRE HUITIÈME.

Trois ans s'étaient écoulés depuis le mariage du roi Jacques avec la fille du patricien Corner. Venise continuait d'asseoir ténébreusement les bases de sa domination prochaine sur l'île de Chypre, en dépit des inutiles efforts de la princesse Charlotte, qui se voyait réduite, en son abandon, à vendre ses joyaux et les reliques de son trésor pour subsister dans un coin des possessions du grand maître de Rhodes.

Catherine, violemment arrachée à sa ville

natale et à tout ce qu'elle aimait, subissait sa triste grandeur avec une résignation angélique et sans dévoiler à aucun regard l'amertume de son existence. Dès les premiers jours de son arrivée en Chypre, au milieu des plaisirs et des fêtes somptueuses dont l'amour de son mari se plaisait à l'environner, son esprit revolait sans cesse à ce noir palais aux massifs écussons de pierre sculptés, dont le Canalazzo reflétait la silencieuse façade. La reine, comme une ombre errante, se laissait emporter sur les ailes de l'imagination et du souvenir vers ces murs qui avaient abrité la folle joie et les tendres espoirs de la jeune fille. Jusque dans son sommeil, jadis si pur et si calme, elle voyait se pencher sur elle, avec un sourire de dédain sur les lèvres, la figure pâle et pleurante de Marco, de Marco mort peut-être en l'accusant! Cette idée était un poignard dans le cœur de Catherine.

La république, en marâtre intéressée, qui sait d'avance combien lui rapportera sa tendresse, avait fêté magnifiquement les fiançailles de sa fille adoptive. Le doge lui-même, suivi de ses conseillers et d'une députation du sénat, était venu la chercher au palais de son père et

lui avait présenté la main droite pour la conduire sur *le Bucentaure*.

Du Lido, une galère l'avait transportée à Famagouste, l'une des principales villes de son nouveau royaume, où d'autres fêtes non moins fastueuses l'attendaient.

Les habitants de cette île, autrefois célèbre par ses temples d'Amathonte et de Paphos, publiaient à l'envi que le temps de Vénus était revenu. Le roi Jacques, ivre d'amour, avait comblé d'honneurs et de richesses les oncles de sa femme, Bembo et Andréa Corner, qui vivaient dans son intimité. Ces hommes ambitieux n'avaient pas tardé, forts de l'indulgence du roi, à rendre odieux au peuple ce pouvoir dont ils faisaient le plus scandaleux abus. La reine elle-même, accoutumée à souffrir de leur tyrannie, osait à peine se plaindre, car elle redoutait leur vengeance ; et, au fond du cœur, quoique les preuves lui manquassent, elle soupçonnait vaguement ses oncles de n'avoir pas été étrangers à la mort du seul fils qu'elle eût donné au roi son mari, et qui était passé presque au même instant de la terre au ciel.

Depuis cette cruelle perte, le roi Jacques

demeurait absorbé dans une sombre mélancolie dont rien ne pouvait le distraire. Son corps et son esprit dépérissaient chaque jour. Le bel et fougueux archevêque, qui naguère étonnait les habitants de Nicosie par les grâces de sa personne et par la vivacité de son humeur, était devenu un vieillard morose au regard terne et fiévreux. Sans qu'on pût en deviner la cause, sa taille se courbait, ses cheveux se détachaient de sa tête. Au palais on donnait pour cause à ce changement le chagrin ; parmi le peuple on l'attribuait au poison.

Un jour, le roi, plus souffrant que de coutume, était enfermé dans ses appartements. Andréa Corner et Bembo, montés sur des mules richement caparaçonnées et suivis d'une foule de valets, traversèrent la ville de Nicosie et s'arrêtèrent devant la maison du baile de Venise. Ils entrèrent, et, selon leur coutume, ils eurent avec cet ambassadeur un secret entretien, duquel le peuple conclut que le mal du souverain empirait. Jacques, qui n'avait pour toute compagnie qu'un médecin de Venise (car Andréa et Bembo éloignaient en son nom la reine leur nièce de l'apparte-

ment de son mari), Jacques se souleva sur les coussins de son fauteuil, et, en agitant sa main, parce qu'il ne pouvait élever la voix sans douleur, il appela le médecin vers lui.

Celui-ci s'empressa de verser dans une coupe quelques gouttes d'un élixir qu'il avait coutume d'offrir au royal malade, pour rappeler ses forces engourdies.

— Non! non! fit le roi en repoussant avec humeur le vase qu'on lui présentait. Assez pour aujourd'hui! Un froid glacial court dans mes veines. Il semble qu'une main de fer s'appuie sur ma tête et me déchire les entrailles.

— Buvez, répliqua le médecin en approchant de nouveau la coupe, que le roi éloigna avec un geste de terreur. Buvez, sire, ou sinon je ne réponds plus de la guérison que je vous ai promise.

— Vous êtes un savant docteur, reprit le roi en jetant un coup d'œil de défiance du côté de son médecin. Je sais gré à la république de Venise, ma mère bien-aimée, de vous avoir envoyé à ma cour. Si je reviens de mon mal, je compte lui en témoigner, ainsi qu'à vous, ma reconnaissance.

— Sire, je vous le répète, je réponds de vous si vous suivez mes conseils.

— Vous pensez donc, vous aussi, que je suis en voie de guérison?

— Oui, sire, et ce breuvage salutaire que j'ai composé exprès pour vous...

— C'est singulier, interrompit le roi moribond, je ne me trouve pas aussi bien que vous le dites. La vertu de cet élixir est donc bien puissante?

— Une seule goutte épanchée sur la bouche d'un homme près d'expirer suffirait pour suspendre en lui la décomposition de la mort.

— En vérité, dit le roi, j'admire humblement votre science. Venise est la reine du monde et nous sommes de pauvres barbares. Venise a soumis la nature elle-même à ses lois; la vie et la mort lui obéissent; Venise est aussi habile à composer les élixirs que les poisons.

Le médecin pâlit à ces mots que Jacques prononça d'une voix ferme en le poursuivant d'un regard où se lisait à la fois l'inquiétude et la colère.

— Vrai Dieu! continua le roi, qui se dressa sur son fauteuil comme un spectre sur la

pierre de son tombeau, je me sens ému d'une soudaine amitié pour vous. Il me vient une idée bizarre, folle, un caprice de malade ; je veux que cet élixir bienfaisant vous profite aussi bien qu'à moi. Je veux que chaque jour nous le buvions ensemble. Qu'en dites-vous, savant médecin de Venise? Voyons, sur l'heure même, prenez cette coupe et videz-la devant moi.

Le médecin fit trois pas en arrière. Le roi saisit le vase, et d'une main décharnée et tremblante il s'accrocha à la longue robe du docteur, qui recula jusqu'au mur en donnant les signes du plus violent effroi.

— Buvez, dit Jacques d'une voix sèche et stridente. Buvez, je le veux !

— Sire, je ne le puis !

— Ainsi donc, s'écria le roi, qui brisa la coupe en la jetant à ses pieds, vous avez peur de votre ouvrage ! Vous savez ce que peut votre volonté, et le déplorable état où vous m'avez réduit vous annonce que votre terrible science a porté ses fruits. Je suis empoisonné par vous ! Holà ! mes gardes, à moi ! Une épée ! une épée ! pour punir cet infâme ! A moi ! à moi ! répéta le malheureux roi, qui dans cette

lutte inégale tomba épuisé, la bouche tordue et le corps agité d'une effrayante convulsion.

Les officiers de garde accoururent à la voix de leur maître, qu'ils trouvèrent étendu sans voix sur les dalles de sa chambre.

— Le roi vient d'éprouver une crise salutaire, dit froidement le médecin, qui franchit au plus vite le seuil de l'appartement. Qu'on le reporte sur son lit, et que l'on cherche à lui faire boire, pendant sa léthargie momentanée, un peu de l'élixir que voici : il en éprouvera bientôt un soulagement certain.

La reine était seule au chevet de Jacques de Lusignan, quand celui-ci s'éveilla. Les yeux vacillants du malade brillèrent d'un court éclair de joie en rencontrant les yeux de Catherine, ainsi qu'une fleur brisée par la tempête retrouve un instant ses vives couleurs sous un rayon du soleil ; mais bientôt le visage du roi reprit son expression de désespoir, et l'on entendit ces mots sortir de ses lèvres contractées.

— Je meurs par le poison !

La reine se leva précipitamment et s'approcha du malade ; elle crut lire dans ses traits bouleversés que cette exclamation lui

était arrachée par la souffrance et le délire. Elle laissa donc retomber doucement sa tête, et elle se prit à pleurer.

— Je meurs empoisonné, vous dis-je ! répéta Jacques en se frappant le front. Vous aussi, vous voulez donc ma mort ? consolez-vous, elle vient !

Les sanglots de la reine émurent vivement le roi, qui saisit la main de sa femme et la presse entre ses mains défaillantes.

— Pardonnez-moi, Catherine, lui dit-il ; oh ! je suis bien ingrat ! Pardonnez-moi ! Vous si douce et si bonne, vous qui m'avez tant aimé !

Ce mot d'amour, prononcé à un pareil instant, fit tressaillir la reine comme une accusation, et réveilla le souvenir d'une passion que n'avaient éteinte ni les combats de la vertu, ni les prières, ni les larmes. O mon Dieu ! même à son heure suprême il fallait donc tromper encore cet homme si généreux, et par pitié ne pas lui ravir cette illusion si douce dans laquelle il s'endormait !

— Pardonnez-moi, Catherine, répéta Jacques de Lusignan, j'ai proféré un blasphème ; mais vos oncles, Catherine, mais vos oncles

sont des traîtres ! Ce misérable médecin qu'ils avaient aposté près de moi pour épancher ma vie goutte à goutte, celui-là n'était que l'arme perfide dont leurs mains se servaient ; mais cette infâme agonie que j'endure, ce sont eux qui me l'ont faite !

— Quoi, sire, s'écria la reine, vous pensez qu'ils auraient eu l'audace...

— Je suis empoisonné, te dis-je ! Ce mal qui me consume, Catherine, cette fièvre lente qui m'emporte chaque jour une partie du faible reste de vie qu'ils m'ont laissé, c'est le poison. Le poison de Venise ! ne le reconnais-tu pas? Cette maigreur qui me couvre, ces cheveux qui tombent d'eux-mêmes, ces dents qui se brisent, ces yeux qui s'éteignent, c'est le poison ! Insensé que je suis ! prisonnier dans mon palais, roi sans pouvoir, meuble inutile sur lequel ils ont placé une couronne qu'un autre doit ceindre quand le temps sera venu, mes ordres ne sont pas écoutés même de mes serviteurs qui s'en vont disant, quand je leur tends les bras pour qu'ils me sauvent : C'est le délire qui parle ! c'est la folie qui habite le cerveau de notre roi !

— Ne vous trompez-vous point? poursuivit

la reine. Quelques motifs que j'aie moi-même de soupçonner la fidélité de mes oncles, puis-je croire à tant de cruauté? Quel serait leur but, leur espérance?

— O mon père! s'écria l'infortuné souverain, en élevant vers le ciel ses bras décharnés; mon père, tu me l'avais bien dit! Venise te venge! Venise a la main sur sa proie! Venise est la malédiction du père descendue sur l'enfant!

— Achevez, sire, reprit la reine, et dites : Maudit soit le jour où le portrait de Catherine Corner mit dans mon cœur cette passion funeste qui devait me livrer à mes ennemis! Ah! sire, je comprends aujourd'hui leur tendre sollicitude pour mon avenir, ces honneurs, ces attentions dont ils m'entouraient pour me faire servir aux projets de leur ambition. Le masque est tombé; je les vois tels qu'ils sont; je pleure mon aveuglement et la trop longue indulgence qui vous a réduit à n'être que leur esclave. Il en est temps encore, sire, donnez des ordres; qu'ils soient saisis par vos gardes et jugés selon leurs mérites.

Le roi arrêta Catherine d'un geste de profond désespoir.

— Il est trop tard, murmura-t-il. Ils sont plus maîtres que moi dans Nicosie. En leur donnant les premières fonctions de l'État, j'ai moi-même fabriqué le joug que je porte.

— Sire, montrez-vous au peuple.

— Le peuple, reprit le moribond, le peuple dira, si je les accuse : Ne voyez-vous pas que notre roi est fou? Regardez-le. Quel est ce spectre qui sort de sa tombe? c'est l'ombre de Jacques de Lusignan, répondra-t-on. Faisons célébrer une messe à Sainte-Sophie pour le repos de son âme.

— Mais vos soldats, sire!...

— Ignorez-vous, Catherine, que toutes les issues de mon palais sont bloquées; que j'ai une garde vénitienne qui veille nuit et jour au seuil de cette chambre, d'où je ne puis sortir sans un ordre de mes tuteurs?

— Eh bien, moi, j'irai trouver l'armée, et le peuple et le sénat, interrompit la reine. Je leur dirai : Venez sauver votre souverain!

— N'en faites rien, balbutia Jacques en baissant la voix. Prenez garde qu'on ne vous entende parler ainsi, car vous seriez perdue. Réservez vos efforts et votre courage, Catherine, pour le moment où je ne serai plus.

Alors, allez trouver le peuple de Nicosie, qui vous aime pour le bien que vous n'avez cessé de lui faire, et contez-lui ma déplorable fin. Déployez devant ses yeux mon testament que voici, et qui l'appelle aux armes pour soutenir les droits que je vous transmets. Que vos oncles alors recueillent le fruit de leur ingratitude et de leur trahison. Mais, je vous le répète, attendez ma mort, plus prochaine qu'ils ne le pensent eux-mêmes. D'ici là, cherchez, parmi nos amis les plus sûrs, un homme dévoué qui se charge de faire justice en votre nom. Choisissez-le bien, toutefois, car ma couronne vous échappe s'il vous trahit.

— J'entends un bruit de pas dans la galerie voisine, dit la reine.

— Silence! répondit Jacques. Ce sont vos oncles peut-être qui viennent savoir combien de jours encore je leur puis faire attendre ma succession.

Le roi ferma les yeux et parut dormir. La porte s'ouvrit.

Le grand sénéchal du palais se présenta sur le seuil de la porte et demanda la permission de parler à la reine. Catherine lui fit signe qu'il pouvait entrer.

— Madame, dit le grand sénéchal, vos oncles sont partis pour Famagouste, où une galère est arrivée cette nuit avec des lettres pour le baile. Cette galère a conduit dans notre île un ambassadeur du grand maître de Rhodes, chargé par la princesse Charlotte, votre belle-sœur, de vous remettre une nouvelle protestation contre ce qu'elle appelle l'usurpation de votre auguste époux; — Dieu veuille conserver ses jours!

— Vous savez, répliqua la reine, que plusieurs lettres semblables sont déjà restées sans réponse.

— Ainsi, madame, votre altesse ne recevra ni la missive ni l'ambassadeur?

— Non, monsieur le grand sénéchal.

— J'avais déjà prévenu le chevalier de Saint-Jean, porteur de ce message, qu'il ne serait point reçu. Il a répondu, madame, qu'il s'attendait à votre refus. Mais, avant de repartir, il m'a chargé de vous assurer de ses respects et de vous dire qu'il est comme vous de Venise et qu'il s'appelle Marco Venier.

A ce nom le visage de la reine se couvrit d'une extrême pâleur; ses lèvres tremblèrent sans pouvoir proférer une parole. Elle sembla

près de défaillir. Le grand sénéchal attribuant cette crise au chagrin que la reine ressentait de la maladie de son époux, voulut sortir pour appeler les dames d'honneur. Catherine le retint.

— Monsieur le grand sénéchal, dit-elle en revenant à elle tout à coup, qu'on amène devant moi le chevalier de Saint-Jean que m'envoie la princesse Charlotte ; je le recevrai aujourd'hui même. Telle est ma volonté.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Le peuple a suivi jusqu'aux portes du château royal de Nicosie deux gentilshommes étrangers venus de Famagouste sans suite et sans escorte. L'un d'eux est vêtu d'un costume élégant et fastueux qui indique son origine italienne; l'autre est enveloppé dans le *manteau à bec*, qui distingue l'ordre militaire des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. En attendant l'audience de la reine, les deux étrangers sont introduits dans l'une des salles du palais.

— Je vais donc la voir ! dit le chevalier de Rhodes à son compagnon. Je ne me flattais pas de cette faveur insigne, quoique je n'aie brigué l'honneur de ce voyage que pour satisfaire un désir bien triste, celui de contempler une femme que j'ai tant aimée !

— Vrai Dieu ! mon cher Marco, répondit l'interlocuteur du chevalier, vous voilà revenu aux beaux jours de votre adolescence, et cette passion que vous croyez éteinte pourrait bien se réveiller tout à coup et vous rendre vos vingt ans.

— Ne craignez rien pour moi, Onofrio. Trois années de guerres et d'aventures si diverses ont bien changé votre ami. Ce n'est plus le jeune et brillant patricien du Broglio qui vous parle. Venise et les promenades en gondole, les mascarades amoureuses, les sérénades au clair de lune, les nuits de jeu au ridotto et les soupirs sous les balcons des belles dames voilées, tout cela ne vit plus pour moi que dans un lointain souvenir. Le jour où, plein de désespoir, je quittai ma patrie et ma famille pour aller demander à la religion et à la gloire un baume qui cicatrisât mes blessures, j'avais dit déjà un éternel

adieu à toutes ces vanités de la terre. Je resterai fidèle aux vœux que j'ai prononcés. Je me sens fort et sans peur, Onofrio, ici comme sur la brèche de Nègrepont, où je bravai la fureur des ennemis de la chrétienté ; vous ne l'ignorez pas.

— Marco, prenez-y garde ! reprit le gentilhomme au pourpoint de velours, le manteau de profès, orné de la croix à huit pointes, ne garantit pas mieux de l'amour que du sabre des infidèles. Malgré votre courage et votre audace, souvenez-vous que l'assaut de Nègrepont vit couler votre sang ; rappelez-vous le serment que vous avez fait sur les marches de l'autel à Dieu tout-puissant, à la glorieuse vierge Marie, à monsieur saint Jean-Baptiste (moyennant sa grâce), de vivre sans fortune et de garder chasteté, ainsi qu'il convient à tout bon religieux catholique.

— Inutile de me le redire, Onofrio, répliqua le chevalier de Saint-Jean. Ma mission terminée, je repars, et vous jugerez alors si j'ai eu raison de vous parler ainsi. Quand vous me soupçonneriez d'ailleurs d'une pensée coupable, la reine de Chypre se montrerait-elle pour moi moins inclémente que ne le fut Ca-

therine Corner? Non : tout est fini, éteint, dispersé par l'orage de la vie, dans mon cœur comme dans le sien ! Je la verrai, non pas sans émotion, mais sans regrets. Elle me regardera sans me distinguer peut-être que par mon nom resté dans un pli de sa mémoire, et qui lui arrachera tout au plus un souvenir d'indifférence, croyez-le bien.

— Pour votre bonheur et pour mon repos, poursuivit Onofrio, qui serra la main de son ami d'un air pensif ; quittez Nicosie et l'île de Chypre aussitôt que vous aurez une réponse à la mission du grand maître. Votre présence en cette ville n'est pas bien vue du baile, je vous en préviens entre nous. La république prend facilement ombrage : ne vous exposez pas à ses jalousies dangereuses.

— Je sais de quels excès elle est capable, répondit Marco Venier, et, quoique loin de la sphère où s'étend sa terreur inquisitoriale, je ne me regarde pas comme hors de son atteinte. Vous-même, Onofrio, vous souvenez-vous de ce jour où vous fûtes arrêté en pleine place Saint-Marc par un sénateur masqué, et conduit au palais ducal où tout Venise vous croyait bien enseveli pour jamais, pauvre Onofrio!

une grâce du ciel vous en tira, je ne sais comment. Vous ne m'avez point conté cette histoire...

— Ne me questionnez jamais sur cette aventure, Marco, si vous êtes mon ami, interrompît Onofrio qui devint tout tremblant à cette simple demande. Une fois pour toutes, ne prononcez jamais devant moi le nom des inquisiteurs d'État. Silence! il est de ces mots qui entr'ouvrent des abîmes! Ici, comme sous les arcades de la Piazzetta, il est des bouches de marbre où la délation tombe en silence et tue plus rapidement que le poison.

Onofrio promenait autour de lui des regards effarés dont l'expression étrange porta le trouble dans l'âme de Marco. L'arrivée du grand sénéchal interrompit ce singulier entretien. Marco fut conduit à l'audience de la reine.

L'entrevue de Catherine et de l'ambassadeur de Rhodes, sous les yeux du grand sénéchal du palais, ressembla en tout point aux autres cérémonies de cette espèce. Elle fut froide et inutile, du moins quant aux discours qu'elle provoqua. Mais sous cette froideur apparente, sous ce voile épais que les yeux vul-

gaires ne pouvaient traverser, l'âme de Catherine et celle de Marco se comprirent : Catherine reconnut que la passion de son amant n'avait rien perdu par l'absence ; Marco devina que la reine avait une preuve éclatante de dévouement à lui demander.

Lorsque l'audience prit fin, la reine de Chypre se leva de son fauteuil, et, faisant un pas vers le chevalier de Saint-Jean :

— Monsieur l'ambassadeur, dit-elle en lui tendant un papier, voici la réponse dont je vous charge pour la princesse Charlotte de Lusignan.

Marco s'inclina et sortit.

Il eut à peine franchi le seuil de l'appartement de la reine, qu'il fit voler en éclats l'enveloppe de la lettre qu'il venait de recevoir.

— Pour moi ! s'écria-t-il en lisant son nom écrit à la première ligne par une main bien connue. Puissances du ciel ! Pour moi ! c'est bien à moi qu'elle écrit !

Il couvrit de baisers ce papier chéri auquel l'illusion la plus exagérée de son amour n'aurait jamais osé prétendre, et, les paupières gonflées de douces larmes, la poitrine pleine

de sanglots, il demeura quelque temps interdit, frémissant, incapable de lire ce billet que le trouble profond de son âme faisait vaciller comme une flamme devant ses yeux. Pourtant il y parvint; puis tout à coup, parcourant à grands pas les salles du palais, il s'élança comme un insensé sur la place publique, qu'il traversa rapidement pour aller s'enfoncer dans les rues étroites et populeuses de Nicosie.

Tandis que ces choses se passaient, les oncles de la reine, qui avaient appris sur le chemin de Famagouste le débarquement et le départ pour Nicosie de l'ambassadeur de Rhodes et du gentilhomme vénitien qui l'accompagnait, étaient revenus sur leurs pas. Après avoir conféré quelques instants avec le baile, on les avait vus retourner en hâte au palais, et, sous le prétexte d'une promenade nécessaire à sa santé, ils avaient contraint le roi Jacques de monter à cheval et de se rendre avec eux, entouré d'une compagnie de la garde qu'ils commandaient, dans une maison de plaisance située à peu de distance de la capitale.

L'infortuné monarque, à peine arrivé dans la villa où ses tyrans avaient marqué le terme de sa trop longue agonie, éprouva une nou-

velle attaque de son mal, et fut porté cérémonieusement sur un lit d'où il ne devait plus se relever.

Le docteur vénitien fut introduit dans la chambre où l'on avait déposé sa victime. Andréa Corner lui montra du doigt ce corps sans pouls et sans chaleur.

Le docteur se pencha sur le corps, et, d'un air triomphant, il dit en relevant la tête :

— Le roi est mort, messeigneurs.

Un éclair de joie brilla dans les regards de Marco Bembo et d'Andréa Corner. Andréa enleva du mur un miroir qu'il présenta devant le visage du souverain, et il fit remarquer à Bembo qu'aucun souffle ne venait ternir sa surface.

Le médecin reçut l'ordre de se retirer et de cacher à tout le monde la nouvelle jusqu'au moment où les oncles de Catherine jugeraient à propos de la divulguer.

Comme le docteur mettait le pied hors de l'appartement, un bruit de voix résonna au bout de la galerie voisine, et cette rumeur s'accrut de plus en plus, si bien qu'après quelques minutes on distingua les pas de plusieurs personnes qui se dirigeaient vers la chambre

du roi, malgré la sévère défense qui avait été faite d'en approcher.

Marco Bembo jeta son manteau sur le cadavre de Jacques.

Andréa prêta l'oreille. Les cris : La reine ! la reine ! éclatèrent enfin de tous côtés. La porte s'ouvrit : Catherine parut.

Ses oncles s'inclinèrent devant elle et portèrent hypocritement sa main à leurs lèvres.

Sur un geste d'Andréa, le capitaine de la garde fit reculer les gentilshommes et les officiers du palais, qu'avait amenés Catherine avec elle.

— Belle nièce, dit Marco Bembo en essayant un sourire, nous ne vous attendions pas à cette heure.

— Soyez la bienvenue, poursuivit Andréa, et, quel que soit le sujet qui vous amène, commandez à vos esclaves respectueux.

Catherine les regarda d'un air où la défiance et la crainte se mêlaient au mépris.

— Le roi ! demanda-t-elle. Où est le roi ?

— Il repose, répliqua Bembo.

— En attendant qu'il s'éveille, continua Andréa, qui présenta un fauteuil à sa nièce, veuillez souffrir notre compagnie.

Catherine s'assit sans répondre.

Au feu de son regard, au frémissement inaccoutumé de sa voix, à sa fière attitude, ses oncles comprirent qu'elle connaissait leur crime, et que, pour la première fois, cette femme, jusqu'ici sans volonté, était décidée à leur tenir tête.

Andréa rompit le premier le silence :

— S'il m'est permis, belle nièce, de hasarder une question auprès de vous, quel est le motif de cette colère que vous semblez nous vouloir cacher? Quelque audacieux vous aurait-il fait affront? Nous commandons ici pendant la maladie du roi, votre époux. Dites un mot, et justice sera bientôt faite.

— Je l'espère, interrompit sévèrement la reine. Vous ne vous êtes pas trompés, messieurs; j'ai une offense à venger. Nous en parlerons tout à l'heure. Mais le roi! avant tout. Conduisez-moi vers le roi. Je suis venue pour le voir. Je veux le voir, messieurs; entendez-vous, je le veux!

Andréa et Bembo ne purent réprimer une marque d'impatience et d'étonnement. Catherine ne les avait pas accoutumés à un pareil langage.

— Dans peu d'instants, dit Andréa Corner penché sur le fauteuil où la reine était assise, nous conduirons votre altesse auprès du roi. Mais il est bien mal. Nous avions vainement pensé que cette promenade, l'air pur de la campagne, rappelleraient un peu ses forces. Sans vouloir vous ôter tout espoir de le conserver, il faut que vous sachiez bien, Catherine, que d'un moment à l'autre Dieu peut ravir ce vertueux prince à son peuple et à notre amour. Dans cette prévision, nous avons dû songer à votre avenir. Reine et veuve à vingt ans, ne pensez-vous pas qu'un sceptre disputé soit un poids bien lourd pour votre bras? Si le ciel enlevait aujourd'hui votre époux à la terre, demain vous verriez la révolte armée parcourir votre royaume. Le soudan d'Égypte, le sultan des Turcs, revendiqueraient son héritage, que viendrait vous disputer encore la princesse Charlotte de Lusignan, votre belle-sœur, appuyée par les flottes de Rhodes, par les Génois et les armées du pape.

— La république de Venise doit venir en aide à sa fille adoptive et la débarrasser de cette couronne qu'elle ne saurait défendre :

n'est-il pas vrai, mes excellents oncles, voilà le conseil que me donne votre tendre amitié?

— C'est à ce péril, au contraire, répliqua Marco Bembo, que nous voulons vous arracher. Si vous acceptez la tutelle de la république, vous êtes perdue sans ressources.

Catherine, qui était loin de s'attendre à cet aveu, regarda ses oncles et les engagea d'un coup d'œil à s'expliquer.

— Croyez-en nos avis, Catherine, reprit Andréa, et vous maintiendrez la couronne de Chypre dans notre famille. Vous serez reine encore, et après vous les héritiers de l'illustre nom de Corner...

— Que faut-il faire pour cela, messieurs?

— Choisissez sur l'heure l'un de vos oncles pour votre nouvel époux, Catherine, car Jacques de Lusignan n'est plus.

En prononçant ces paroles, Marco Bembo enleva le manteau qui cachait le cadavre du roi.

Catherine poussa un horrible cri, et se dressant comme un fantôme entre les deux meurtriers :

— Je garderai mon sceptre de reine! s'écria-t-elle, mais ce sera pour en frapper les empoisonneurs de mon mari!

Elle s'élança d'un bond vers le balcon qui dominait les jardins de la villa, et, arrachant son voile blanc de sa tête, elle le jeta au vent. Un grand cri poussé du dehors et qui fut suivi d'un cliquetis d'armes répondit à son appel.

Andréa Corner et Bembo tressaillirent.

Aux hurlements du peuple, qui se précipitait dans les escaliers du palais, ils comprirent qu'ils étaient perdus.

Sans même essayer de se défendre, ils s'élancèrent dans la galerie vers une porte secrète qu'ils trouvèrent fermée. Déjà demi-morts de terreur, ils rebroussèrent chemin pour chercher une autre issue. Aucun moyen de fuir. Un groupe armé, conduit par un chevalier de Saint-Jean, les atteignit bientôt comme ils tentaient de s'échapper en escaladant une fenêtre.

Deux corps sanglants roulèrent sur les degrès de marbre de la villa, où la fureur du peuple se partagea les débris de leurs somptueux vêtements. La reine se montra au balcon et fut saluée par les acclamations de la foule, qui voulut l'escorter jusqu'à son palais de Nicosie.

Marco Venier, l'instigateur et le principal

auteur de ce coup hardi, fut arrêté, le soir même, par les gardes du baile de Venise, qui le réclamèrent comme sujet de la république.

Au moment où le baile allait le livrer à ses exécuteurs, Onofrio parut et remit à l'ambassadeur de Venise un rouleau de parchemin où pendait le sceau redouté du Conseil des Dix. Le baile s'inclina devant ce signe mystérieux d'un pouvoir plus haut que le sien, et lui-même il ordonna que Marco Venier fût immédiatement rendu à la liberté.

— Demain, dit Onofrio à l'oreille de l'ambassadeur, je vous expliquerai les motifs de la proscription de ces deux hommes, et nous aviserons ensemble, selon les ordres du Conseil, aux moyens d'assurer l'accomplissement des projets du sénat.

CHAPITRE DIXIÈME.

— Tout va bien, dit Onofrio en s'asseyant à la droite du baile, après avoir salué un jeune patricien de Venise arrivé le matin même de la métropole au palais de l'ambassadeur, à Nicosie; tout va bien, l'ordre et la tranquillité sont rétablis; la reine a reçu l'hommage des séditieux, qui se sont empressés de déposer les armes; deux traîtres ont été punis, selon les vœux du Conseil des Dix. Andréa Corner et Marco Bembo étaient proscrits par sentence des très-magnifiques in-

quisiteurs d'État, monsieur le baile, et mon voyage en Chypre, n'avait d'autre but que de faire tomber leurs têtes.

Le jeune patricien frémit et détourna les yeux.

— Pauvre Bembo ! pauvre Andréa ! murmura-t-il, qui m'eût dit que le premier objet qui frapperait mes regards en débarquant dans cette île serait le spectacle de vos cadavres mutilés ! Quel crime avaient-ils donc commis, grand Dieu !

Onofrio fronça le sourcil. Le baile, se penchant à son oreille, lui annonça que ce jeune homme était le frère de la reine Catherine, envoyé de Venise avec une mission de la seigneurie.

— Messer Georges Corner, reprit l'agent secret du Conseil, il y a trois mois, vos oncles eurent une mystérieuse conférence pendant la nuit, dans une salle du palais de Nicosie, qu'ils avaient bien fermée pourtant. Ils s'entretinrent de la mort prochaine du roi Jacques, qui devait laisser son trône à votre sœur. L'un d'eux eut la fatale idée de proposer à l'autre d'enlever frauduleusement cet héritage à la seigneurie en épousant la veuve du roi de

Chypre. Un écho apporta ses imprudentes paroles à Venise, aux oreilles des inquisiteurs, et le lendemain une galère partit de l'Adriatique pour Famagouste avec leur arrêt de mort. Nul de nous, poursuivit Onofrio, n'a le droit de discuter les actes du tribunal suprême; notre devoir est d'obéir en silence à ses ordres souverains, et de contribuer autant qu'il est en nous à l'accomplissement de ses projets.

— La race des rois de Lusignan, reprit le baile, s'est éteinte dans la personne du roi Jacques. Nous avons dû, pour ne pas irriter les sympathies du peuple, reconnaître la régence de madame Catherine jusqu'à la majorité des fils bâtards de Jacques, qu'un testament désigne comme ses successeurs; mais ces fils ne régneront pas. Un asile les attend à Venise. Quant à la reine, il faut que dès aujourd'hui elle consente à résigner ses titres dans nos mains. Déjà nos soldats débarqués de la flotte en station devant Famagouste ont pris posession des forts sous prétexte de protéger la fille adoptive de la république. Georges Corner, c'est à vous de faire entendre la raison à votre sœur. Dites-lui bien que toute résistance la perdrait. J'ai lieu de penser que ce chevalier

de Saint-Jean, envoyé par la religion de Rhodes auprès de la reine, s'efforcera d'entraver nos desseins. Marco Venier est de Venise ; il aime madame Catherine, et il en est aimé. Au nom du Conseil, Onofrio, je vous charge, sur votre tête, d'écarter cet importun par la persuasion ou par la force. Si dans deux jours il n'est pas reparti pour son île, qu'il meure ! Vous m'emtendez ?

Onofrio tressaillit à son tour, et Georges Corner lui dit :

— Quand cet homme serait votre plus cher ami, messer Onofrio, vous devez le frapper sans pitié. Songez que la moindre hésitation serait une trahison contre l'autorité des illustrissimes inquisiteurs d'État qui vous ont pris à gage pour les servir.

Onofrio se leva sans répondre. Il avait compris dans quelle alternative on le plaçait : sa mort ou celle de Marco ! Néanmoins il espérait encore que le jeune chevalier de Saint-Jean n'hésiterait pas à quitter Nicosie et l'île de Chypre, s'il l'en priait au nom de leur amitié. Il croyait à la sincérité de Marco, qui lui avait juré que sa funeste passion pour la reine était morte désormais dans son cœur. Onofrio quitta

le palais du baile, et se dirigea tout pensif vers le logis de Marco Venier. Georges Corner entra chez la reine.

Marco était agenouillé devant un prie-dieu, lorsque Onofrio se présenta chez lui. L'agent du Conseil des Dix en conçut un heureux augure, et il contempla quelque temps son ami, qui demeurait plongé dans une profonde méditation. Puis, lui frappant doucement sur l'épaule ;

— Marco, lui dit-il, s'il se présentait une circonstance où vous pussiez me sauver la vie et l'honneur, devrais-je compter sur vous ?

— Vous n'en doutez pas, j'espère, répondit l'hospitalier de Rhodes. Autrefois je vous disais : A vous comme à moi ma bourse et mon épée ; aujourd'hui un vœu sacré m'a fait plus pauvre que vous ne le fûtes jamais, Onofrio ; mais mon épée me reste, et je vous dis encore : Disposez d'elle.

— Je n'attendais pas moins de votre amitié, Marco.

— Que faut-il faire ?

— Une chose bien simple : partir aujourd'hui même pour l'île de Rhodes.

Marco Venier le regarda tristement.

— Aujourd'hui? c'est impossible!

— Impossible! répéta Onofrio qui sentit tout son sang se glacer dans ses veines. Prenez garde, Marco; je vous l'ai dit, il s'agit de me sauver la vie et l'honneur.

— Demain je partirai; demain ne sera-t-il pas temps encore?

— Soit! mais cette fois plus de retards, plus d'hésitations, quoi qu'il arrive. C'est un secret, voyez-vous, Marco, auquel ma vie est liée et que je ne puis vous révéler en ce moment; plus tard vous le connaîtrez. Demain donc, je compte sur votre parole.

— Aujourd'hui, reprit le chevalier de Saint-Jean, j'attends une entrevue de la reine, qui veut, a-t-elle dit, remercier en moi son libérateur. C'est à votre amitié que je dois ce bonheur, Onofrio, car sans vous, sans votre courageuse intercession auprès du baile, je payais de ma vie mon obéissance aux ordres de Catherine! Je vais donc la voir! la voir seul à seule! Comme autrefois, mon cœur bat à la pensée que je vais me trouver auprès d'elle; mais rassurez-vous; ce n'est plus la joie de l'amour qui excite mon impatience; j'éprouve un sombre et triste plaisir à reporter mon es-

prit sur les maux que j'ai soufferts, ainsi qu'un soldat guéri d'une blessure mortelle se plaît à contempler l'arme désormais inoffensive qui l'a mis à deux doigts du tombeau.

— Marco, n'avez-vous pas trop présumé de vos forces? Les plaies de votre âme ne se rouvriront-elles pas? Un regard de Catherine ne fera-t-il pas évanouir toutes vos résolutions? Songez que demain vous devez partir, que vous me l'avez juré, qu'il y va de ma vie, de la vôtre aussi peut-être!

— Je vous renouvelle mon serment, répondit l'hospitalier de Saint-Jean en secouant tristement la tête. La trahison dont je fus victime, l'indifférence de Catherine vous sont au besoin de sûrs garants de ma promesse.

Un officier du palais vint prévenir Marco Venier que la reine de Chypre l'attendait dans son appartement. Onofrio pressa d'un air de doute la main de son ami.

Catherine était seule lorsque Marco parut. Ses femmes elles-mêmes, par son ordre, n'assistaient pas à cette entrevue. La reine, dans ses longs habits de deuil, paraissait plus belle encore que de coutume. Son visage pâle et abattu, ses yeux pleins d'une mélancolie pro-

fonde, annonçaient quelles dures épreuves avaient passé déjà sur cette tête si jeune. Marco fit un retour désespéré sur lui-même, et il se demanda si l'ambition coutenait autant de chagrins amers que l'amour méconnu. La reine sembla comprendre sa pensée, car elle lui dit :

— Messer Marco Venier, me voici, grâce à vous, maîtresse de mon royaume et sûre désormais, appuyée sur l'affection de mon peuple, de pouvoir déjouer les entreprises de mes ennemis. La république de Venise et le soudan d'Égypte se sont engagés à me maintenir sur ce trône, objet de tant de vœux et d'intrigues. Mais vous avez compris, Marco, que je ne suis pas heureuse, et que l'avenir s'offre à mes yeux comme le passé, rempli de larmes et de sacrifices !

— Je le savais, madame, répondit Marco, je le savais bien avant que le bandeau de l'illusion fût tombé de vos yeux. Souffrir, hélas! n'est-ce pas la loi de l'humanité ! Le saint habit que je porte vous dit assez que je me suis résigné sans murmure à supporter tous les maux dont il a plu au ciel de m'abreuver. C'est pourquoi vous ne m'entendrez pas me

plaindre, madame, quoique ce cœur flétri renferme bien d'autres tortures que les afflictions passagères qui traversent la monotone félicité de vos grandeurs.

— Vous ne voulez voir en moi que la reine, Marco! la femme n'est rien pour vous. C'est ainsi que juge et prononcc le vulgaire. S'il savait, ô mon Dieu ! que de plaies saignantes recouvre la pourpre de ce manteau!

— Le pouvoir, répliqua Marco, cicatrise lui-même les blessures qu'il cause. Si quelque ordre de la religion me ramène jamais à votre cour, madame, je ne désespère pas d'avoir à vous féliciter sur votre guérison.

— Vous partez donc demain? demanda la reine.

— Demain, madame.

— Demain! répéta Catherine qui tressaillit à ce mot. Voulez-vous connaître, poursuivitelle, le cas que je fais de cette couronne? Eh bien! aujourd'hui même je m'en démets en faveur de la seigneurie de Venise.

— Juste ciel! est-il bien vrai, madame?

— Venise ne m'a fait reine que pour le devenir à son tour. Je rends à ma mère ce qu'elle m'a donné.

—Et vous? et vous, madame! s'écria Marco, qu'allez-vous devenir?

— Je suis veuve et libre, dit Catherine Corner.

— Libre! répéta Marco en cachant de sa main la croix sainte de son habit qui lui rappelait ses devoirs.

— Marco! reprit la reine, vous aussi, vous m'avez méconnue et maudite sans même trouver une excuse au crime odieux dont on m'accusait! Vous avez préféré me croire parjure et lâche que de rechercher si je n'obéissais pas à la contrainte, que de deviner si, en acceptant ce trône et ce mariage, je ne sacrifiais pas ma vie pour sauver la vôtre!

— Catherine! qu'avez-vous dit? s'écria Marco Venier en tombant aux genoux de la reine.

— La vérité.

— Ainsi, dans cette funeste nuit, où sur le balcon de votre palais...

— Des poignards étaient levés sur vous, Marco! Je devais mentir pour vous sauver.

— Vous m'aimiez donc, Catherine?

— Il le demande encore!

— Seigneur! Seigneur! ayez pitié de moi!

murmura Marco Venier avec l'accent d'un profond désespoir.

— Voilà ce que j'avais à vous dire, reprit froidement la reine. Aujourd'hui que la seigneurie de Saint-Marc touche au but de ses efforts, puisqu'elle hérite, par mon abdication, de ce royaume que convoitait sa politique, je ne crains plus d'exposer vos jours en vous faisant cet aveu. Vous pouvez partir, Marco. Vos devoirs et votre vœu vous défendent de continuer un pareil entretien, dont je souffre autant que vous, croyez-le. Séparés l'un de l'autre par l'immensité des mers, ensevelis tous deux dans la solitude et le regret, pleurons votre fatale erreur. Adieu.

— Non! interrompit le jeune homme, cela ne peut être ainsi, Catherine, vous conserverez votre couronne; vous m'aimerez encore; et moi, moi! malgré la déplorable condition que je me suis faite par ma faute, je vous aime plus que je ne vous aimai jamais!

— Marco! s'écria Catherine en s'enfuyant avec terreur, votre amour est un sacrilége. Si la terre nous échappe, ne nous fermons pas le ciel!

Quand le chevalier de Rhodes eut quitté à

son tour la salle où cette scène venait de se passer, une tapisserie se souleva, et deux hommes parurent.

— Vous l'avez entendu, messer Onofrio, dit l'un d'eux. Cet insensé ne partira pas ; il faut donc qu'il meure. Les ordres du Conseil sont précis. Marco Venier ne doit pas être plus épargné que ne l'ont été Marco Bembo et Andréa Corner. C'est vous que ce soin regarde. Songez que demain expire le délai qui vous est accordé pour exécuter la sentence.

CHAPITRE ONZIÈME.

Le jour commençait à peine à paraître, lorsque Onofrio entra dans la chambre de Marco Venier. Le chevalier de Saint-Jean se leva brusquement du fauteuil où il était assis. Son ami put s'apercevoir, au bouleversement de ses traits, que le sommeil n'avait pas cette nuit-là clos sa paupière.

— Marco, dit-il, je viens vous rappeler la parole que vous m'avez donnée. Êtes-vous prêt à partir? je vous conduirai moi-même à Famagouste, d'où une galère de la république vous portera sur les terres de la religion.

— Partir! répéta Marco. Partir lorsqu'elle

est seule, abandonnée aux piéges de ses ennemis, menacée de perdre une couronne si chèrement acquise, et sa liberté peut-être! Non. Je reste.

— Ainsi donc, reprit Onofrio en pâlissant, votre serment d'hier, je n'en dois point tenir compte? Ma vie, mon honneur, sont de si peu de prix à vos yeux que vous n'hésitez pas à les sacrifier? N'est-il pas vrai? J'ai bien interprété votre pensée?

— Cher Onofrio, pardonne-moi! s'écria Marco Venier, qui tomba aux genoux de son ami. Je n'ai plus ma raison; ma volonté ne m'appartient plus. Vois dans quel état je suis réduit : c'est l'amour qui a fait tout cela. Je suis un sacrilége qui foule aux pieds les devoirs les plus saints. Je renierais mon âme et mon Dieu plutôt que de quitter le palais où respire Catherine! Tu me parles, Onofrio, je n'entends que sa voix; tu me regardes, je ne vois que son doux visage qui me demande secours et pitié! Ah! pardonne à ton ami. Si sa présence en cette île te gêne ou contrarie tes desseins, tire cette épée et tue-moi. Mais partir, mais m'éloigner volontairement de Catherine! c'est impossible!

— Il faut pourtant que tu partes ou que tu meures, interrompit Onofrio. Écoute-moi, Marco, la chose en vaut la peine. Tes ennemis ont juré ta perte ; avant ce soir tu dois être embarqué sur la galère ou couché dans ton sépulcre ; choisis.

— Mon choix est fait.

— Insensé ! murmura Onofrio en froissant convulsivement le poignard qui pendait à sa ceinture. Insensé ! et vos amis, Marco, vous ne comptez donc pour rien leur douleur !

— Mes amis ! je n'en ai point d'autre que vous, répondit le jeune hospitalier de Saint-Jean. Avant que le bras d'un meurtrier n'arrive jusqu'à moi, il rencontrera, je l'espère, mon épée et la vôtre.

— Mais qui vous défendra contre la surprise ?

— Notre courage ! répliqua Marco en serrant la main de son ami. Un homme qui se cache dans l'ombre pour frapper est un lâche, n'est-il pas vrai, Onofrio ? Si vous me restez, je ne crains rien. Assez longtemps nous avons combattu ensemble, et nul de nous ne saurait dire lequel a dû le plus de fois la vie à l'autre.

Onofrio se jeta dans un fauteuil, et, les

bras croisés sur sa poitrine, il demeura longtemps immobile et comme absorbé dans une pensée pénible. Il se leva tout à coup et marcha dans la chambre à pas précipités. Marco Venier ne semblait pas même s'apercevoir de sa présence.

— Encore un coup, dit Onofrio en se retournant vers son ami, il est bien décidé que vous ne voulez pas partir?

Marco secoua tristement la tête. Onofrio sortit.

— Ce seul moyen me reste, murmura-t-il en s'éloignant. Et, se dirigeant vers le centre de la ville, il ne s'arrêta qu'au pied d'une tour massive surmontée de créneaux entre lesquels on voyait luire des pointes de lances frappées par les rayons obliques du soleil levant.

— Je veux parler au commandeur de Saint-Jean, dit-il. Il s'agit d'une affaire qui ne souffre pas de retards.

—Entrez, lui fut-il répondu. Et la porte de la tour se referma sur lui.

Marco Venier cependant ne tarda pas à descendre dans les cours du palais, car il avait l'espoir de voir la reine à son balcon, sinon de l'approcher comme il avait fait la veille. Il fut surpris

de rencontrer sur son passage une affluence de seigneurs chypriots qui, la tête baissée et l'œil consterné, semblaient s'entretenir d'un événement douloureux et inattendu. Marco prêta l'oreille, et il apprit qu'enfermée avec les principaux officiers de son palais, créatures vendues aux Vénitiens, la reine écoutait la lecture de son acte d'abdication qu'elle devait signer le matin même, d'après les instances de son frère. Le jeune homme sentit tout son sang bouillonner dans ses veines.

— Souffrirez-vous une telle injustice! s'écria-t-il? Ne voyez-vous pas qu'on abuse votre reine. Paraissez devant elle prêts à la défendre contre ses tyrans et les vôtres, et vous la verrez réunir ses protestations à vos efforts.

En peu d'instants, Marco entraîna les gentilshommes chypriots à sa suite. Cette foule fit une subite irruption dans la salle où Catherine, comme une victime dévouée, signait l'acte inique que ses conseillers lui présentaient. Georges Corner se leva pour intimer aux séditieux l'ordre de se retirer; mais un cri unanime d'indignation couvrit sa voix.

— A bas les Vénitiens! disait-on de toutes parts.

Marco Venier se précipita sur le parchemin que la reine venait de signer et de faire sceller de ses armes, et il le mit en pièces au moment où Georges Corner allait s'en emparer. Le frère de Catherine, rouge de honte et de colère, s'échappa du palais pour aller quérir du renfort. Les cris de : Vive la reine ! accueillirent la retraite de Catherine dans ses appartements.

Le peuple de Nicosie en apprenant le service qu'il devait à Marco Venier, ne lui ménagea point les ovations, et le courageux chevalier de Saint-Jean, porté en triomphe par toute la ville, eut bien de la peine à s'arracher enfin à l'enthousiasme qu'il avait provoqué. Vers le soir, il se mit en marche pour regagner son logis, escorté d'une députation de douze artisans en état complet d'ivresse, qui, des torches de résine à la main, éclairaient en chancelant sa marche triomphale. Comme le cortége tournait l'angle d'une petite rue obscure, une troupe d'archers portant sur leurs hoquetons l'effigie du lion de Saint-Marc, fondirent à l'improviste sur la députation, qui se débanda au premier choc. Marco Venier dégaîna bravement son épée, et il s'apprêtait à vendre

chèrement sa vie, lorsqu'une nouvelle troupe plus nombreuse que la première vint s'interposer entre les archers et lui.

— Nous réclamons ce prisonnier comme sujet de la sérénissime république de Venise, dit l'officier qui commandait les archers du baile.

— Et nous, répondit le chef de l'autre bande armée, nous nous emparons de sa personne parce qu'il appartient à l'ordre des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, dont nous portons l'habit.

Ce conflit de juridiction demeura à l'avantage des plus forts. Marco Venier fut conduit à la Tour des Chevaliers et jeté dans un cachot, les pieds et les mains garrottés. Il subit le lendemain un sévère interrogatoire, dans lequel il apprit qu'il avait été dénoncé la veille comme ayant oublié ses devoirs jusqu'à donner à ses frères et au public le scandaleux exemple d'un coupable amour au mépris de ses vœux prononcés au pied de l'autel. Six mois de cachot devaient être le prix de sa faute. En se voyant éloigné de Catherine dans un pareil instant, Marco Venier rugit comme un lion à la chaîne. Il passa deux jours et deux

nuits dans la plus horrible inquiétude, questionnant en vain sur le sort de la reine les frères servants de l'ordre qui venaient silencieusement lui apporter sa chétive nourriture. La troisième nuit enfin, il entendit la porte de son cachot s'ouvrir, et il put distinguer près de lui le frôlement d'un manteau. Une voix douce l'appela dans l'obscurité.

— Que me voulez-vous ! demanda-t-il.

— Vous rendre à la liberté, lui répondit-on.

— A la liberté? murmura Marco en levant la tête. Mais comment sortir de cette tour.

— Avec de l'or, Marco, il n'est pas de porte qui ne s'ouvre, pas de mur si épais qu'il ne puisse donner passage à deux hommes. Venez!

Marco reconnut la voix qui lui parlait.

— Vous êtes Georges Corner, dit-il en retirant sa main.

— Oui, c'est moi le frère de la reine.

— De la reine! répéta le prisonnier. Mais puis-je me fier à vous? Ne me tendez-vous pas un piége?

— Marco Venier, interrompit la voix, serait-il accessible à la peur?

— Je ne suis pas armé.

— Voilà mon épée.

Pour toute réponse le prisonnier prit l'arme qu'on lui présentait; il en rejeta le fourreau, et saisissant la lame dans ses deux mains :

— A cette heure, dit-il, je ne crains plus que vous me trahissiez. Je vous suis ; marchons.

Ils furent bientôt hors de la tour. Georges Corner cheminait sans armes à côté de Marco. Aucun ennemi ne se présentait, le bruit de leurs pas résonnait seul dans le profond silence de la nuit.

— Où me conduisez-vous? demanda Marco à son compagnon.

— Au palais de la reine, où vous attend Onofrio, votre ami. Êtes-vous rassuré maintenant sur mes intentions à votre égard?

— Je le suis.

— Ainsi c'est Georges Corner, votre ennemi, comme vous l'appelez, qui vous délivre des cachots de la Tour Saint-Jean, où votre ami Onofrio vous avait fait enfermer.

— Onofrio n'est pas un traître, repartit vivement Marco Venier.

— Onofrio est un espion du Conseil des

Dix. C'est lui qui vous a fait saisir par les gardes du commandeur de Saint-Jean. Quelle preuve en voulez-vous? son propre aveu ?

— Il ne fera pas cet aveu.

— S'il le fait, quel châtiment mérite sa trahison?

— Il ne le fera pas! vous dis-je.

— Entrez et vous jugerez vous-même.

La porte du palais de la reine s'ouvrit à la voix de Georges Corner et se referma lourdement sur les pas de Marco. Son libérateur le quitta en souriant au seuil d'une salle verrouillée et gardée par deux soldats vénitiens. Onofrio se leva dès qu'il aperçut le jeune hospitalier de Saint-Jean.

— Vous ici, Marco! s'écria-t-il avec un étrange accent de terreur. Ah! tous mes efforts ont donc été vains! Les cachots de la Tour Saint-Jean n'ont pas même eu le pouvoir de vous retenir!

—Répondez, Onofrio! balbutia Marco, pâle de colère, en entendant cette exclamation dont le sens était déjà pour lui assez clair. Répondez! qui m'a dénoncé au commandeur de la Tour.

— C'est moi, Marco.

— Est-il vrai que vous soyez un espion aux gages du Conseil des Dix?

— Je ne le nierai pas, Marco, puisque vous savez mon secret.

Misérable! s'écria le chevalier de Saint-Jean en frappant Onofrio de l'épée qu'il tenait à la main.

—Marco! balbutia le blessé, qui tomba tout sanglant, vous commettez un meurtre infâme! que Dieu vous le pardonne! Je vous sauvais des vengeances de Venise en vous dénonçant au commandeur de la Tour; vous êtes maintenant dans les mains de vos bourreaux.

Un roulement de tambours couvrit la voix mourante d'Onofrio. La porte s'ouvrit. Dix hommes armés se précipitèrent dans la salle, l'épée au poing, et Marco Venier, en expirant sur le corps d'Onofrio, entendit proclamer au balcon de la fenêtre l'abdication de Catherine Corner et la réunion de l'île de Chypre aux possessions de la république vénitienne.

Catherine s'embarqua le jour même pour Venise. Afin de confirmer le don qu'elle venait de faire à la république, elle présenta au doge, en grande cérémonie, une petite figure d'ar-

gent ciselé, image symbolique de l'île de Chypre. Elle reçut en échange des mains du doge une autre figurine de même métal, qui représentait la petite ville d'Azolo, dans la Marche trévisanne, laquelle lui fut assignée pour fief et pour résidence.

Georges Corner, à qui cet exploit valut le rang de procurateur et une belle commanderie dans la nouvelle possession d'outremer, hérita des immenses richesses de sa sœur après la mort de Catherine. Il en devint plus tard si puissant, que le sénat l'obligea de répartir ses biens entre ses trois fils, de marier ceux-ci à des filles pauvres de familles patriciennes, et de leur bâtir à Venise de magnifiques palais.

FIN.

NOTES

ET

ÉCLAIRCISSEMENTS HISTORIQUES

SUR

LE CONNÉTABLE DE BOURBON.

La rapidité nécessaire à un récit comme celui que nous avons entrepris de dérouler sous les yeux de nos lecteurs nous a empêché de suivre dans tous ses détails la biographie dramatique qui fait le sujet de ce livre. Ce que nous devions craindre surtout, c'était la confusion qui pouvait résulter d'un trop grand nombre d'événements accumulés dans un aussi étroit espace. Une vie est longue, un livre est bref; une profonde différence sépare la vérité absolue de la vérité relative; la nature, de l'art. Qu'il nous soit permis de combler, par quelques extraits arra-

chés çà et là aux chroniqueurs du temps, les lacunes qui se rencontrent dans ceroman historique.

PROCÈS CRIMINEL DU CONNÉTABLE.

Le procès criminel intenté au connétable de Bourbon, devant le parlement de paris, après sa fuite, et que force nous a été d'indiquer seulement par quelques mots, est digne certainement d'être mieux connu. On sait que le secret de la conspiration fut révélé à François I[er] par deux gentilshommes nommés d'Argouges et Jacques de Matignon, sieur de Torigny. La première instruction fut dirigée par le chancelier du Prat, assisté d'un sieur Salat, maître des requêtes. La seconde fut renvoyée par le roi à messire Jean de Selve, premier président du parlement de Paris, et à messire François de Loynes, président aux enquêtes, avec charge expresse de faire le procès extraordinaire au connétable, aux évêques d'Autun et du Puy, à Saint-Vallier, et à quelques autres. Ces commissaires ayant donné leur avis par écrit, le roi, par lettres patentes, renvoya l'affaire au parlement *pour faire et parfaire les procès sans plus parler des deux évêques*. Il y avait huit accu-

sés présents et prisonniers : Jean de Poictiers, sieur de Saint-Vallier ; Aimar de Prie ; François Descars, sieur de la Vauguyon ; Pierre Popillon, chancelier du Bourbonnais ; Hector d'Angerais, dit Saint-Bonnet ; d'Esguières ; Bertrand Simon, dit Brion ; et Gilbert Guy, dit Baudemanche. Le procureur général conclut à la mort contre Saint-Vallier, et contre les autres à la question, en attendant information plus ample.

On instruisit les défauts et contumaces contre vingt et une personnes sorties du royaume avec le connétable, lesquelles furent toutes condamnées à mort par un seul arrêt, donné le 18 août 1524.

« Le roi vint au parlement, dit un auteur contemporain ; il avait avec luy les ducs d'Alençon et de Vendosme, pairs laïs créëz, et les évêques de Langres et de Noyon, pairs. Le registre porte qu'il y avait d'autres pairs laïs, parce que le roy tenoit tous les duchez et comtez tenants en pairie, fors le comté de Flandre qu'occupoit le roy d'Espagne, soi-disant éleu empereur. Le comte d'Eu n'y estoit pas, estant mineur, et en bas âge ; et quant aux autres pairs clercs mandez, l'archevesque de Rheims et l'évesque de Chaalons, malades ; l'évesque

de Laon, à Rome, et l'évesque de Beauvais estoit en Avignon.

« Lizet pour le procureur général, après avoir récité en présence du roy les crimes de rébellion, félonie, transfugat et lèze-majesté, commis par Charles de Bourbon, à l'encontre du roy et du royaume, dont il est chargé par les procès faits à ses complices, requit, qu'attendu que lesdits cas sont notoires de notoriété, de fait permanent, et que ledit Charles est à présent en aperte rébellion contre son seigneur souverain, et tenant notoirement parti contraire, le bon plaisir du roy soit, sans garder autre forme de procès ni ordre judiciaire (ce qui n'est requis où il y a notoriété de fait permanent, comme en cas, ains audit cas le vray ordre est de n'y garger point d'ordre), déclarer ledit Charles de Bourbon rebelle et criminel de lèze-majesté, et, comme tel, le condamner à estre décapité; et tous et chacuns ses biens féodaux qu'il tenoit de la couronne, estre déclarez retournez et réünis à icelle, et ses autres biens confisquez, et, où le bon plaisir du roy ne seroit tel d'ordonner que ledit de Bourbon seroit pris au corps, sinon adjourné à trois briefs jours, et procédé contre luy par défauts, en la

manière accoustumée. Sur cela, les évesques pairs proposèrent qu'ils avoient entendu que la matière estoit criminelle, et disposée à procéder extraordinairement à punition corporelle, à quoy ils ne devoient assister ni à la délibération ni à la conclusion : toutefois où il seroit question de délibérer touchant la cléricature, ou de confiscation, ou déclaration des privation et réunion des fiefs dudit de Bourbon, tenuz du roy, ils estoient pretz d'assister à la délibération qui en seroit faite quand il plaira au roy d'y procéder : et se retirèrent les évesques de Langres et de Noyon pairs, et tous les conseillers clercs du parlement. Après cet arrest, le roy, président en sa cour, qui ordonne que Charles de Bourbon sera pris au corps *etiam in loco sacro*, et, si pris ne peut être, sera adjourné à trois briefs jours à son de trompe à comparoir en personne en la cour, sur peine de banissement de ce royaume, confiscation de corps et de biens, et d'estre atteint et convaincu des cas à luy imposez, et seront les meubles et immeubles, lettres et titres dudit de Bourbon saisis, et mis en la main du roy. Ensuite de cet arrest, le premier huissier de la cour eut commission de faire l'ajournement à

trois briefs jours contre le connestable. Son procès-verbal est au procès, qui porte qu'il fut fait perquisition du connestable à Moulins, où il ouït plusieurs témoins, du temps que ledit connestable en estoit parti; de là il fut à Lyon, pour estre ville limitrophe, qui de toute ancienneté est le lieu où on a accoustumé de faire les ajournements contre tous ceux qui sont hors du royaume de ce costé-là. Il fit en ladite ville les proclamations ordinaires...

« Le roy envoya ses lettres patentes au parlement du 16 may 1524, par lesquelles, après avoir narré que plusieurs de ses sujets avoient adhéré à la conjuration de Bourbon, dont aucuns estoient prisonniers, desquels les procez avoient esté faitz, en sorte qu'il ne restoit plus qu'à les juger : et d'autant dit le roy qu'au jugement d'iceux il n'y avoit que les conseillers pairs de ladite cour qui en pouvoient estre, desquels les uns pour estre parents desdits accusés n'y pouvoient assister, et que le nombre restant estoit bien pour un affaire si important; Sa Majesté ordonne que certain nombre de présidents et conseillers des autres parlements se transporteront en ladite cour de parlement de Paris, pour asssister, opiner et juger avec

les présidents et conseillers de ladite cour, qui restent pour estre au jugement desdits prisonniers; savoir : du parlement de Thoulouze, un président et cinq conseillers ; du parlement de Bordeaux, deux présidents et quatre conseillers; du parlement de Rouën, un président et cinq conseillers; du grand conseil, deux conseillers et le président de Bretagne. Le procureur général s'opposa à la vérification de ces lettres, disant que la conséquence estoit périlleuse de revoir des procez jà jugés : sur quoy la cour ordonna, les chambres assemblées, que les procez non jugez seront vus et jugez par trente des présidents de ladite cour qu'elle nommera...

« Le 2 juin 1524, le roy estant à Tours écrivit au parlement, qu'estant empesché pour la défense du royaulme, il ne pouvoit assister en personne au parlement au jour assigné à Charles de Bourbon, qui estoit le 4 juin, pour comparoir devant Sa Majesté... Le 10 juin, le roy, estant à Amboise, écrivit à la cour qu'il ne pouvoit se trouver en personne à la cour pour voir donner les défauts contre ledit de Bourbon, et qu'il avoit commis le comte de Saint-Paul, lieutenant et gouverneur de Paris et Isle-de-

France, pour et en son nom assister à voir donner lesdits défauts. Mais le 14 juin ensuyvant, le roy, par aultres lettres, écrivit à la cour qu'il avoit besoin ailleurs du comte de Saint-Paul, que la cour ne laissast, en l'absence de Sa Majesté et dudit comte, procéder sans plus délayer à donner lesdits défauts... Le 5 juillet, fut appelé en la cour le second défaut contre ledit de Bourbon en la mesme solennité que le premier... Et ainsi la cour donna le troisième défaut en la forme des autres...

« Le roy, ayant esté quelques mois en Italie, fut mené en Espagne, où estoit l'empereur, et n'en sortit qu'au mois de janvier 1526, en conséquence du traité de Madrid. »

Par le traité de Madrid, il y a un article qui concerne toute cette affaire, et qui mérite d'être inséré tout au long dans ce mémoire. Voici ce qu'il porte :

« Item parce que haut et puissant prince messire Charles, duc de Bourbonnais et d'Auvergne, avec aucuns ses amis alliez et serviteurs pour aucunes causes et raisons à ce le mouvants s'étoit absenté du royaume de France du service dudit seigneur roy très-chrétien, à l'occasion de laquelle absence et durant icelle ont été prises

saisies et occupées les duchez de Bourbonnais, d'Auvergne, etc..., et généralement tous et chacuns ses biens, terres et seigneuries ; et sesdits amis alliez et serviteurs ont esté privez et déboutez de tous leurs biens : a esté traitté, appointé et accordé que ledit roy très-chrétien fera incontinent après la publication de ce traité rendre et restituer audit seigneur de Bourbon ou à ses députez, toutes lesdites duchez, comtez et seigneuries ensemble tous et quelconques les autres biens meubles, de quelque qualité qu'ils soyent, ou la juste valeur desdits meubles, et tous les titres et enseignements et autres écritures délaissées au temps de son partement, ès maisons desdites terres et seigneuries appartenants audit seigneur de Bourbon ; et sera ledit seigneur de Bourbon réintégré en la réelle possession et joüissance de sesditz duchez, comtez et seigneuries, avec telz droitz, authoritez, justice, chancellerie, cas royaux, bénéfices, nominations, etc., dont luy et ses prédécesseurs ont joüy, et comme il en avoit joüy avant son partement de France ; sur quoy lui seront dépeschées lettres patentes... Et que ledit sieur de Bourbon ni ses hoirs et successeurs, pour les choses qu'il pourroit avoir

faites depuis son partement de France, ni pour traitez d'intelligence par luy faits avec quelconques princes de quelque qualité qu'ils soyent, puissent estre aussi molestez ni tirez en cause. Ainsi toutes procédures sentences et aultres actes qui déjà pour ce se seroient faites, demeurent nulles et de nulle valeur, et n'en sera jamais fait poursuite; et davantage que durant la vie du sieur de Bourbon, il ne puisse, sous quelque couleur que ce soit, estre contraint de rendre quelconques devoirs pour sa personne, ni d'aller demeurer ni servir au royaulme de France. Ains puisse administrer et gouverner toutes sesdites duchez et comtez par lieutenants, officiers et commis de sa part, et faire apporter librement les revenus d'icelles quelque part qu'il luy plaise hors dudit royaume de France, et que lesdits lieutenants et officiers ne pourront estre inquiétez et molestez directement ou indirectement par les officiers royaux. Et quant au droit que ledit sieur de Bourbon prétend en la comté de Provence, et autres pièces adjacentes et dépendantes dont ledit seigneur roy s'est offert estre à justice, a été accordé que voulant ledit sieur de Bourbon poursuivre le procès ou l'intenter de nou-

veau, qu'il le puisse faire quand bon luy semblera.... Et au regard de ses amis, alliez, qui ont suivi le parti dudit sieur de Bourbon, tant ecclésiastiques que séculiers à présent vivants et des hoirs de ceux qui ce pendant sont allez de vie à trépas, ils seront entièrement restituez dans leurs biens ainsi qu'auparavant ils les possédoient, ensemble les meubles délaissez; déclarent nullés toutes procédures, sentences, donations, incorporations et autres actes qui contre eux et leurs héritiers pourroient avoir été faites jusqu'au jour de cette paix, à cause d'avoir tenu le parti dudit sieur de Bourbon, par raison de quoy eux et leurs héritiers ne puissent estre inquiétez ni molestez; et lui est baillé aussi entière absolution et abolition de tout ce que l'on voudroit prétendre contre eux jusques audit jour, et que tous ceux qui sont prisonniers à l'occasion des susdits, mesmement et expressément monsieur l'évesque d'Autun et monsieur de Saint-Vallier, soyent promptement et librement relâchez et absous avec les mêmes restitutions et abolitions... Et pourront ledit seigneur de Bourbon, sesdits amis, alliez, serviteurs si bon luy semble demeurer et continuer au service dudit seigneur empe-

reur, sans qu'à l'occasion dudit service l'on puisse molester ou inquiéter en la personne ny ès biens ledit seigneur de Bourbon, ni sesdits amis, alliés et serviteurs. »

Malgré toutes ces promesses et ces assurances qui garantirent fort mal la parole et la signature du *roi chevalier*, le procès fut repris le 10 juillet 1527, et le procureur général conclut à la condamnation de la mémoire du duc de Bourbon, à la réversion de ses biens féodaux à la couronne et à la confiscation des autres. Le roi écrivit ensuite aux pairs clercs; un chevaucheur d'écurie lui porta les lettres qui lui enjoignoient de se trouver à Paris le 12 juillet pour assister au jugement.

« Le 26 juillet, continue le mémoire que nous avons déjà cité, le roy vint au parlement tenir son lit de justice, assisté des pairs et princes. Après que le premier huissier fut appeler ledit de Bourbon à la barre du parlement, à la table de marbre et au grand perron des grands degrez, en présence de deux conseillers de la cour, et a raporté que ledit Bourbon ni autre pour luy n'avait comparu, l'arrest fut résolu et la compagnie se leva. Le lendemain 27 juillet, le roy retourna au parlement assisté

comme dessus, fit prononcer à huis ouverts, c'est à savoir : par le chancelier au parquet et par le greffier criminel à l'entrée du parquet. L'arrest fut conclu le jour précédent ainsi qu'il s'ensuit :

« Veu par la cour garnie de pairs de France, princes et gens du sang, le roy séant et président en icelle, l'arrest et commission décernée en ladite cour pour prendre au corps Charles de Bourbon, et iceluy amener ès prisons de la conciergerie du palais, et par faute de ce l'adjourner à trois briefs jours à comparoir en ladite cour en personne sur peine de bannissement du royaulme, et de confiscation de corps et de biens. La relation et exploit du premier huissier de ladite cour, etc., les trois défauts obtenus par le procureur général, etc.

« Dit a esté que lesdits défauts ont été et sont bien et duement obtenus, et par vertu et au moyen d'iceux, ledit seigneur séant en sadite cour auroit ordonné à son procureur général tel profit; c'est à savoir qu'il a privé et débouté ledit de Bourbon de toutes exceptions et défenses qu'il eust pu dire, alléguer et proposer en cette matière, l'a tenu et réputé, tient et

répute pour atteint et convaincu desdits cas, et l'a déclaré et déclare criminel de lèze-majesté, rébellion et félonie, et a ordonné que les armes et enseignes appropriées particulièrement à la personne dudit Bourbon, affichées ès lieux et places publiques à son honneur en ce royaulme, seront vuidées et effacées, et l'a privé de la cognomination de ce nom de Bourbon comme ayant notoirement dégénéré de mœurs et fidélité des antécesseurs de la maison de Bourbon, en damnant et abolissant sa mémoire et renommée à perpétuité, comme criminel dudit crime de lèze-majesté; et, au surplus, a déclaré et déclare tous chacuns les biens féodaux qui appartiennent audit de Bourbon, tenus de la couronne de France médiatement ou immédiatement, estre retournez en icelle, et chacuns les autres biens meubles et immeubles confisquez. Prononcée par messire Antoine Duprat, chevalier, chancelier de France, à Paris, en parlement, le 26 juillet 1527. »

L'exécution de l'arrêt fut commise par la cour à un conseiller nommé Tavel, qui partit de Paris le 30 août, et fut par toutes les provinces du royaume où le duc de Bourbon avait des terres, où il fit lire l'arrêt, mit le roi en

possession de toutes les terres, fit abattre et effacer les armes appropriées au duc deBourbon. Charles-Quint réclama, sans rien obtenir, pour le duc de Bourbon comme pour lui-même. Plusieurs accords furent passés entre le roi, la duchesse d'Angoulême et les héritiers du connétable, lesquels furent annulés par lettres royales du mois de janvier 1531.

Le roi ayant égard à la proximité de lignage de madame Louis de Bourbon et Louis de Bourbon, son fils, princesse et prince de la Roche-sur-Yon, héritiers du duc Charles, leur céda, en 1538, plusieurs châteaux et terres du feu connétable, entre autres les seigneuries deMontpensier, de Dauphiné, d'Auvergne et de Roche-en-Régnier.

Une dernière transaction, passée à Orléans, en 1560, rendit enfin au duc de Montpensier la plus grande partie des biens confisqués sur le connétable Charles de Bourbon.

CAPTIVITÉ DE FRANÇOIS Ier.

A peine François Ier fut-il enfermé dans le château de Pizzighitone, après la bataille de Pavie, qu'il écrivit à l'empereur la lettre suivante, dont les termes humbles et peu convenables, il faut le dire, font bien pâlir le fameux « Madame, tout est perdu fors l'honneur ! » Voici cette lettre dont l'original est à la bibliothèque du roi, M. S. de Béthune, n° 8471 :

« Si plustost, liberté par mon cousin le vis-
« roy, m'eût été donnée, je n'eusse si longue-
« ment tardé devers vous faire mon debvoir,
« comme le temps et le lieu où je suis le méri-

« tent, et n'ayant autre confort en mon
« infortune que l'extant de votre bonté, la-
« quelle, si lui plait par son honesteté, vous
« suppliant juger en vostre propre cœur ce
« qu'il lui plaira faire de moy, estant sehur
« que la voulonté d'un tel prince que vous
« estes ne peult estre accompaignée que de
« magnanimité. Parquoy si vous plaise avoir
« ceste honesteté, pityé de moy, envoyer la
« seureté que mérite la prison d'ung roy de
« France lequel l'on veult rendre amy et non
« désespéré, pouvez estre seur de faire ung
« acquest en lieu d'un prisonnier inutile et
« rendre ung roy à jamais votre esclave, etc.

« Votre bon frère et amy,

« FRANÇOIS. »

« François Ier partit de Gênes, avec le vice-roi de Naples, sur une galère qui le porta en Espagne à Valence, où les dames ne *furent point deshonteuses* (dit Sébastien Moreau, dont MM. Cimber et Danjou ont réimprimé le curieux Mémoire) de l'aller visiter en son lougis, habillées et parées qu'il n'y failloit rien, les unes

masquées avec leutz, violles, rebetz, tabourins et autres instruments, et dancèrent devant lui à la castillane pour luy donner confort et esjouissement, dont d'aucunes après plusieurs esbattements, dances et carvaiges faictes, les pria qu'elles se voulissent démasquer et danser avec luy s'il leur plaisoit, lesquelles n'osèrent l'esconduire ny refuser à sa majesté royale... Le roy pria l'une des principales de danser avec luy... etc. »

Ce trait d'un roi qui vient de perdre une bataille comme celle de Pavie, et qui, prisonnier de son ennemi, trouve le courage de danser, suffirait au besoin pour faire apprécier à sa juste valeur le caractère et l'esprit de ce souverain tant célébré par les poëtes de cour. Enfermé dans l'Alcazar de Madrid, François fit une maladie cruelle dont il pensa mourir. Désespéré des lenteurs de Charles-Quint, il tenta de s'échapper de sa prison, en prenant les habits d'un petit esclave maure qui le servait. Sandoval, évêque de Barcelonne, raconte que le héros fut arrêté par le capitaine Alarson, son geôlier, comme il venait de se costumer à la moresque, et de se noircir le visage avec de la suie, ce qui est fort peu héroïque pour

un héros. Ce qui l'est moins encore peut-être, c'est sa protestation devant deux notaires contre le traité qu'il allait signer, et par lequel il s'engageait, entre autres conditions, à céder la Bourgogne à l'empereur, et à réinstaller le connétable et ses adhérents dans leurs biens et dans leurs titres. On ne peut disconvenir pourtant que François n'ait noblement agi en déclarant à Charles-Quint que son abdication était envoyée en France, et que l'empereur pouvait faire ce qu'il voudrait de son prisonnier François de Valois. Aussi cet argument lui réussit-il mieux que les plaintes et les désolations, et il obtint sa liberté après une captivité qui ne dura pas moins d'un an et vingt-deux jours. Il en fut quitte pour épouser la reine Éléonore, sœur aînée de Charles-Quint; pour donner ses fils en otages, et pour manquer ensuite à sa parole. Les courtisans, qui trouvent moyen de tout enjoliver, ne manquèrent pas d'affirmer que la pauvre reine Éléonore était amoureuse folle de son nouvel époux, qu'elle n'avait jamais vu, puisque les fiançailles se firent par procuration.

« Enfin, dit Sébastien Moreau, le jour vint qu'il fallut partir, au devant duquel vindrent

plusieurs gentilshommes de note de l'empereur, pour le commencer à gratifier, entre lesquels il y avait un gentilhomme qui avait charge, de par ladite dame, de luy dire quelque créance en matière d'amour. Il ne fault pas demander s'il fut le très-bien venu et ouy dudit seigneur et aussy bien recueilly, je vous advise que ouy; car, comme cy-dessus est dit, l'amour de ces deux personnages nobles estoit si très-éprint que plus ne povoit, et au lieu de gecter soupirs et lamentations d'infortune, commença à gecter soupirs d'amour, tellement et en grant abondance, que ceulx auprès de sa personne le pouvoient conjecturer. Ainsi monta à cheval ledit seigneur, en grande joye d'aller voir celle là qu'il désiroit plus veoir en ce monde, riant, chantant, s'éjouyssant et faisant autres propos de réjouyssances dont l'assemblée estoit en grande félicité.

« Arrivé que fut ledit seigneur en ladite ville de..., en lougis paré et accoustré comme il appartient, bientost l'empereur envoya quérir venir au pallays pour commencer à le festoyer, ladite dame estant aux carreaulx d'icelluy pallays, mussée derrière une jalousie, laquelle sçavoit bien sa venue, estant accom-

paignée de ses plus principalles dames et demoiselles qui là lui fesoient compaignie.

« Combien que plusieurs d'icelles ne sçavoient en quelle occasion estoient là venuz, de grand amour ardente, ainsy comment elle le veit venir, ledit seigneur estant tout bien doré, ne se peult tenir de dire en cette manière à une de ses plus principalles dames : « Telle, regardés le roy qui vient ; hé ! Jésus ! ce beau personnaige que c'est ! Bien heureuse sera la princesse qui se pourra clamer et dire amye et compaigne d'ung tel noble prince, si très-beau, si très-éloquent et accomply de toute noblesse chevaleureuse et vertus. » Toutes ses dames et demoyselles estoient aux autres carreaulx où il n'y avait point de jalousies, lesquelles les unes avec les autres ne tenoient propos si non de la beauté dudit seigneur, et quant ils eurent bien regardé de loing, et qu'il fut auprès du pallays impérial, ledit seigneur regardant çà et là, haut et bas, commença à appercevoir lesdites dames et demoyselles estant auxdits carreaulx, regardant s'il verroit et apperceveroit ladite dame et princesse auxdits carreaulx, que ne peult appercevoir. Toutefois, comme benin et humble,

le prince osta son bonnet de dessus sa teste ; en fesant la révérence à toute la compaignie, laquelle se pouvoit principallement adresser à ladite dame. Ainsy, il entra dans le noble pallays impérial, en grand joye et délice, où depuis ses yeux furent assouvys de la vüe de ladite dame, laquelle le recueillit ainsy comme son plus grand seigneur et amy. La table estoit couverte et l'heure venue de soupper, et bientost se asseirent, faisant grand chère, ayant ledit seigneur, ladite dame devant luy, qui ne se saoulloient de regarder l'ung l'autre, et de manger n'estoit nouvelles, au moins bien que pour la contenance, qu'il ne se fût sans gecter soupirs l'ung à l'autre secrètement, pour confirmer de plus en mieulx l'amytié d'entre eulx, devisans ensemble de propos tous honnestes, qu'il n'y failloit rien, En faisant laquelle bonne chère, phiffres, tabourins, haultboys, sacquebutes et autres instruments en grand nombre estoient au bout de la salle, tapissée de riches tapisseries, qui fesoient bruyre leurs instruments de pavannes, danses et carolles, que c'estoit une chose très-mélodieuse à les ouir. Et combien que le souper dura par l'espace de troys heures ou environ;

ce néantmoins leur sembloit n'y avoir demouré demye-heure, de la grant félicité qu'ils y prenoient. La nappe fut levée, les mains lavées d'eaux odoriférantes, sentant comme balme à la coustume des princes, et grâces dictes, chascun se leva, prenant son amye pour danser l'ung avec l'autre.

« Au sortir de table, ledit seigneur ne faillit de prendre par la main la susdite dame, ausquels fut apportée une chaise couverte de drap d'or, frizé sur frize, oreillers de fin cramoisy, de plus fin œuvre pour se asseoir, ce qu'ils firent l'ún devant l'autre, pour toujours renforcer leurs bons et honnestes propos en amour. Ce faisant, les uns dansoient pavannes et gaillardes. basses danses et autres danses à la castillane, qu'il faisoit bon voir, car la compagnie estoit grande et gros nombre de gantilshommes, dames et demoiselles; lequel esbatement dura presque jusques au soir. Chascun s'alla retirer en son lougis et coucher, car il en estoit temps, et prendre congé des gentilshommes, dames et demoyselles, qui dormirent jusques à haulte heure, et à peu près de midi qu'ils ouirent la messe. La table estoit couverte et le disner prest, et se mirent

en un tel esbat comme au souper et banquest, devisant toujours ledit seigneur avec ladite dame, où propos ne leur failloit. Les mains lavez et graces renduez, l'empereur commença à deviser avec le roy, ce qu'il n'avoit fait enchores, de leurs affaires, et après plusieurs propos tenuz ensemble, laissèrent les dames et allèrent prendre leur esbat jusques au souper. Quoy faisans ne fut sans bien débatre l'ung avec l'autre, remonstrant ledit seigneur audit empereur plusieurs choses.

« L'heure du souper s'approcha et se vindrent retirer au pallays, et bientost après se meirent à table, et après soupper dansèrent ledit seigneur et l'empereur comme devant, toujours ledit seigneur tenant propos avec ladite dame, lesquels ne se pouvoient saouller de regarder l'ung l'autre, et deviser ensemble.

« Les festins durèrent par l'espace de huit ou dix jours, au bout desquels vindrent nouvelles audit seigneur, que messeigneurs les dauphin et duc d'Orléans se approchaient de Bayonne, et qu'ils y devoient arriver un tel jour, dont ledit seigneur avertit le seigneur empereur, affin de luy donner congié d'aller

audit Fontarabie et faire l'échange, ainsi qu'il avait été dit et conclud par les articles de paix. »

LA VILLE DE ROME ET LES TROUPES DU CONNÉTABLE.

Un écrivain contemporain, Jacques Buonaparte, gentilhomme de San-Miniato, raconte en ces termes l'occupation de Rome, dont il a été témoin.

«... Quelques palais, dit-il, avaient échappé à leur fureur. Il s'y était retiré beaucoup de monde, des hommes de loi, des marchands, que la bienveillance de quelques seigneurs, en droit de se faire respecter par la soldatesque, avait protégés contre la première impé-

tuosité des vainqueurs. Cependant, quand ceux-ci s'ennuyaient d'être oisifs, ils se rassemblaient, au son du fifre, du tambour et des trompettes, en ordre de bataille, et formaient leurs rangs comme pour recommencer le siége de la ville. Ils attaquaient alors ces palais en furieux, ne s'inquiétaient ni des défenses qui leur étaient faites, ni des recommandations ou ordres que leurs supérieurs leur adressaient, et tiraient même sur leurs camarades, qui, du dedans, défendaient ces habitations. S'ils étaient repoussés, comme cela arrivait souvent, ils se vengeaient en y mettant le feu; ensuite, ils les pillaient, à moins qu'on ne leur fît des propositions acceptables, c'est-à-dire qu'on payât des rançons énormes. Quelques-uns de ceux qui avaient traité avec les Espagnols furent ensuite pressurés et rançonnés par les Allemands, ou virent leurs maisons incendiées par eux. Ils firent un butin si considérable, que les croix, les figures et autres objets d'argent, les sculptures, les tableaux précieux dont ils s'emparèrent, n'étaient pas estimés par eux le quart de leur valeur, et, ce qu'ils prisaient par dessus tout, c'étaient les joailleries et l'or pur, qui tien-

nent peu de place. Quand ils revendaient ces objets, ils ne se faisaient payer que l'or, et ne demandaient rien pour les pierres fines qui y étaient enchâssées avec un art infini et dont la valeur était cependant bien supérieure à celle du métal. Combien de statues de marbre et de bronze, sculptées avec un talent remarquable, combien de médailles d'empereurs, de rois et de papes, conservées depuis des siècles, rassemblées à force de soins, remontant à la plus haute antiquité, et d'un travail exquis, devinrent en un moment la proie de ces barbares! A ne parler que des effets pris et emportés, on évalue la perte à la somme de deux millions, et le montant des rançons imposées arrive au même capital.

« Les Allemands venus à la suite de George Francusberg, dans un état de dénûment complet, les pieds sans chaussure, les habits en lambeaux, et le corps exténué par la faim, on les vit tout à coup superbement parés, revêtus de beaux habits de brocart de drap d'or ou de soie, chargés des plus riches colliers et de magnifiques bracelets, la poitrine couverte de bijoux de la plus rare beauté. Les nouveaux seigneurs se promenaient insolem-

ment, par les rues de la ville, sur des mules appartenant aux prélats, et s'amusaient à contrefaire le pape et les cardinaux. Ils avaient à côté d'eux leurs concubines, en robes brodées, chargées également de joyaux précieux et de colliers enlevés aux ostensoirs et aux mitres, chasubles et autres ornements du pape; et, à leur suite, venait un long cortége de laquais et de pages en belle livrée.

« Les somptueuses habitations des cardinaux, les églises les plus majestueuses, ainsi que la chapelle du pape, avaient été transformées en écuries; on n'y entendait plus, comme au temps de la paix, ces concerts des hymnes religieux; au lieu de psaumes et saints cantiques, ils retentissaient aujourd'hui des jurements ou des obscénités des palefreniers qui pansaient leurs chevaux. Les crucifix étaient criblés de balles; les images à moitié brûlées traînaient à terre dans la litière, pêle-mêle avec les reliques des saints.

« Cette domination cruelle du vainqueur dura, non des jours ni des semaines, mais des mois entiers; et comme si elle n'eût pas suffi pour châtier les coupables habitants de Rome, Dieu y joignit un autre fléau. Ces troupes

étrangères étaient frappées d'un tel aveuglement, et poussées par une si folle méchanceté, que sans cesse elles se permettaient des voies de fait et de mauvais traitements envers ceux qui amenaient les vivrès au marché ; bientôt personne n'osa y retourner, et la ville cessa d'être approvisionnée. Les soldats ne savaient plus où trouver de quoi exister ; les magasins de vivres à Rome, aussi bien que dans la campagne, étaient épuisés. Après avoir mangé les chevaux, les ânes, les chiens, les chats, et jusqu'aux rats des maisons, le bas peuple vivait de racines, d'herbes, de chétifs aliments à peine suffisants pour l'aider à se soutenir. Aussi les gens de cette classe ne ressemblaient plus à des hommes, mais à des fantômes, à des squelettes vivants. La faim, qui les dévorait, fit bientôt naître parmi eux la mortalité, et celle-ci la peste. Il n'y avait plus de rue à Rome qui ne fût encombrée de pestiférés, mort ou mourants, et de malades qui invoquaient à grands cris le trépas pour mettre un terme à leurs souffrances. Bientôt la contagion passa du peuple aux soldats ; elle s'avançait de rue en rue, de maison en maison. La rapidité de sa marche ressemblait à ces feux

d'artifice en usage dans les fêtes publiques, qu'une étincelle, tombée sur la poudre, suffit pour enflammer, et dont toutes les pièces s'embrasent successivement.

« Au milieu de ces cris et de ces pleurs, de ces incendies, de ces continuelles dévastations de la mort, je n'essayerai pas de décrire la situation du pontife. Il était assez humilié par la comparaison de sa grandeur passée avec son abaissement présent. Que de fois il tournait ses yeux pleins de larmes vers le ciel! Il se frappait la poitrine, en s'écriant : *Deus meus, in te speravi; salvum me fac ex omnibus persequentibus me, et libera me.*

« Longtemps après la prise et le pillage de la ville, Pompée Colonna y arriva, et parut se réjouir beaucoup de la fâcheuse extrémité à laquelle était réduit le pape. Cependant quand il vit partout la destruction et la mort; qu'il entendit de toute part des pleurs et des gémissements, et qu'il rencontra dans la rue des enfants, des dames, des prélats et les plus nobles citoyens implorant la compassion et demandant des secours, il fut à son tour affecté des plus pénibles sentiments. A la vue de toutes les misères de la ville et de la campagne,

il ne put retenir ses larmes, et sa douleur fut d'autant plus vive, qu'il avait à se reprocher la ruine de sa patrie, sans avoir réussi à renverser la puissance de son ennemi, alors en sûreté dans le château Saint-Ange. Il ne pouvait se dissimuler que lui, instigateur de l'invasion ennemie, aurait mérité que tous les maux dont elle avait été suivie fussent venus fondre plutôt sur sa personne que sur les infortunés Romains qui en avaient été accablés; il était généreux et compatissant, et sur-le-champ il ouvrit sa maison aux malheureux habitants. Il avait beaucoup d'influence sur les officiers et soldats de l'armée; il s'en servit pour protéger l'honneur des femmes, pour empêcher les vexations exigées par les citoyens, pour diminuer les rançons des prisonniers. Il mit tant de volonté, de zèle et d'humanité à rendre ces services, que, dans peu de temps, tous les appartements de son palais, depuis la cave jusqu'au grenier, furent remplis de pauvres femmes et de nobles dames, arrachées des mains du soldat, à qui leur rançon avait été payée par elles ou par lui-même. Il donna également asile aux cardinaux qui, après avoir été bafoués et mal-

traités par les militaires, durent leur délivrance à sa protection. Il aplanissait les difficultés entre les soldats et les prisonniers, en puisant dans sa bourse, et il volait au secours de tous ceux dont il savait la vie en danger; on peut même dire qu'aucun malheureux n'implora en vain son appui. Il oubliait haine et ressentiments, et donna assistance à d'anciens ennemis avec qui il était brouillé par des raisons politiques ou de plus puissants motifs. Une dame et sa fille, de la noble famille de Santa-Croce, lui durent leur rachat des mains de l'ennemi. Il ne se laissa entraîner par le désir de la vengeance que dans une seule circonstance, lorsqu'il ordonna de brûler la vigne du pape au pied du Mont-Marcus, près du Ponte-Malle. Clément VII, voyant le feu du haut du château, se tourna vers les cardinaux et leur dit : « Pompée me paye une dette; j'ai fait brûler ses châteaux dans la campagne de Rome, il cherche à me rendre la pareille. » Ce spectacle lui faisait de la peine; cependant, il ne rejetait pas le tort sur le cardinal.

« La vie qu'il menait au fort Saint-Ange était toujours excessivement pénible; elle le

devint bien davantage, lorsqu'il vit toucher à leur fin les seuls vivres qui restassent, dont assurément la nécessité seule, et non leur attrait, lui ordonnait de se nourrir : malgré leur répugnance, lui et les cardinaux étaient réduits à manger de la chair d'âne. Dans l'impossibilité de rester plus longtemps, faute de provisions, il proposa de se rendre aux conditions suivantes :

« Il souscrivit d'avance aux volontés manifestées par l'empereur, qu'il se plaisait à supposer bénignes et équitables, dignes en tout d'un fils de l'Église ; il payerait la solde arriérée des troupes impériales, et on lui rendrait la liberté et ses États. Sur-le-champ, il fit fondre les vases consacrés d'or et d'argent, qu'il avait emportés, et en fit battre monnaie ; par ce moyen il réalisa trois cent mille écus, qui ne suffirent pas pour contenter les officiers supérieurs, et, à plus forte raison, les soldats.

« La position du pontife, étroitement bloqué dans son fort, devenait donc de plus en plus critique ; pour comble de maux, la peste se mit parmi ses gens. Sur les instances de quelques cardinaux, ses amis, Pompée se dé-

cida à lui faire une visite. Le pape dit aux cardinaux qu'il n'attendait plus aucun secours du dehors, qu'il n'y avait de salut que dans la lance d'Achille; il désignait par là Pompée qui, ayant attiré sur sa patrie ce déluge de maux, était plus propre que tout autre à trouver les moyens convenables pour l'en délivrer. Lorsque ce dernier arriva dans le château, le saint-père lui fit un fort bon accueil; probablement aussi sans arrière-pensée. Ils se mirent alors à pleurer tous deux sur les désastres qui désolaient leur patrie, sur l'avilissement où était tombée la dignité sacerdotale, et surtout sur leur folie respective qui remplissant leur âme d'une fureur indigne de gens revêtus d'un caractère sacré, avait attiré l'étranger dans le cœur du pays et fini par renverser les établissements consacrés à Dieu. Ils convinrent ensuite des moyens de mettre Clément VII en liberté. Pompée ayant promis d'employer son crédit auprès des ministres impériaux, pour obtenir sa délivrance, reçut la bénédiction papale, et partit.

« Le pape ne négligeait pas cependant d'autres moyens d'améliorer sa situation; il envoya un légat au roi François Ier, un autre à

Henri, roi d'Angleterre. Le roi de France, disait-on, allait envoyer Lautrec, vaillant capitaine, à la tête d'une bonne armée, pour venger les injures faites au chef de l'Église. Clément, en outre, envoyait lettres et négociateurs auprès de l'empereur. Mais les soldats, et surtout les Allemands, montraient une inflexible dureté; ils ne voulaient entendre parler d'aucun accommodement, qu'au préalable on n'eût achevé de leur payer tout ce qui leur était dû. L'empereur trouvait cette demande parfaitement raisonnable; il chargea son envoyé, le frère Angioli, dont il a été fait mention plus haut, de communiquer ses intentions aux chefs de l'armée. Le pape devait entrer dans la plénitude de ses droits; la sainteté de sa dignité commandait des égards, mais il devait aviser aux moyens de contenter les troupes; elles ne se retireraient qu'après s'être fait donner des otages. Moyennant cette précaution, le pape se trouvait hors d'état de faire à l'empereur beaucoup de mal, s'il gardait le souvenir de l'injure reçue.

Lorsque Clément eut connaissance de ces conditions, elles lui parurent extrêmement dures. Il était à la merci de l'étranger, et dans

l'impossibilité de rassembler autant d'argent qu'on lui en demandait. Quel crédit pouvait-il avoir auprès des soldats ou des marchands, captif comme il était? Il ne devait inspirer aucune confiance dans sa position actuelle, parce que les promesses qu'il ferait pour en sortir manquaient de garantie. La validité des obligations et de leurs hypothèques, consenties en prison, pouvait être impugnée par l'observation que ces actes avaient été stipulés, non par une personne libre, mais par un homme en état de captivité. Les Allemands surtout refusaient obstinément les bons de banquiers; non contents de tant de butin amassé dans cette ville qu'ils avaient saccagée, ils menaçaient de faire passer au fil de l'épée toute la garnison du château, à commencer par le pape et les cardinaux, si on ne leur comptait sur-le-champ les sommes demandées.

Il n'y avait plus moyen de reculer; le pape fut obligé de donner des sûretés pour l'acquittement de la contribution de guerre, et livra aux Allemands ses quatre amis les plus chers et les plus dévoués : les deux évêques de Pistori et de Vérone, les deux archevêques de Sipons et de Pise; à ces quatre otages il joi-

gnit deux de ses plus proches parents, Jacques Salviati et Laurent Ridolfi, renommés pour leur opulence et leur haute noblesse. Quand les Allemands eurent en leur pouvoir ces six personnages, ils leur firent sur-le-champ sentir leur exigence; ils les menaçaient et les effrayaient de toutes les manières pour se faire remettre sans retard l'or demandé; mais quelque diligence que pussent faire ces captifs, quelque empressement que missent le pape et les négociants à se libérer, jamais ils ne parvinrent à réaliser la somme convenue. Alors ces féroces soldats enchaînèrent les cautions comme de vils criminels, les firent mener sur le *Campo di Pior,* au-dessous des fourches qu'ils avaient fait dresser exprès, et tenaient des piquets tout préparés pour les empaler. Pour peu que le peuple ou les soldats eussent fait un mouvement en leur faveur, c'en était fait d'eux : leur sort était décidé. Trois fois ils furent traînés pâles et tremblants sur le lieu du supplice; trois fois ils se firent relâcher à force de prières, de pleurs, et surtout de promesses de s'acquitter moyennant un court délai. Ils obtinrent le délai demandé; c'était un triomphe sur la cruauté, remporté

par la cupidité dont leur mort aurait détruit toutes les espérances.

Les détenus allaient frapper à toutes les portes pour amasser l'argent nécessaire, tandis que des amis assuraient leur salut par d'autres moyens : on corrompit leurs gardes, auxquels on fit préparer un excellent repas, avec des vins capiteux mêlés d'opium. Ces militaires n'étaient occupés que de faire honneur à la boisson et à la bonne chère, lorsqu'ils furent plongés dans un sommeil si profond, que des décharges d'artillerie n'auraient pu les éveiller ; c'est ce moment que guettaient les amis des prisonniers. Dès qu'ils virent que les vins avaient fait leur effet, ils entrèrent à la dérobée dans les chambres où étaient enchaînés les otages ; ils défirent leurs liens, et, au moyen de cordes, ils les firent monter par la cheminée sur les toits ; ensuite, les fugitifs parvinrent, dans le plus grand secret, aux portes de Rome, d'où ils passèrent sains et saufs dans le camp du duc d'Urbin, alors établi en Ombrie ; par ce moyen, ils sauvèrent en même temps leur vie et leur fortune.

Leur fuite inattendue et si surprenante hâta l'époque de la délivrance du pape. Son sort

n'en fut cependant pas immédiatement amélioré; les soldats allemands n'insistèrent qu'avec plus d'énergie sur la nécessité de les solder, s'il voulait sa liberté. En conséquence, il recourait à tous les moyens possibles pour ramasser l'argent, et n'en découvrit qu'un seul, celui de mettre à l'enchère quelques chapeaux de cardinal : parmi les partisans de l'empereur, il se trouva des amateurs qui aspiraient à cette dignité, et qui en payèrent l'acquisition à deniers comptants; il parvint de cette manière à réaliser les sommes exigées. Assurément cet expédient n'était ni honnête ni délicat; mais, dans ce cruel embarras, il n'en sut pas imaginer d'autre pour calmer l'impatience et l'avidité des soldats.

La corruption des corps morts, abandonnés sans sépulture sur les places publiques, l'odeur infecte des cloaques, les variations continuelles de la température et la mauvaise nourriture, avaient engendré la peste, dont nous avons déjà parlé. Cette maladie avait enlevé beaucoup de militaires, parmi lesquels on remarquait quelques-uns de ceux qui avaient le plus dévasté les couvents.

Depuis que les soldats avaient été payés,

on reçut la nouvelle des avantages remportés par Lautrec, général de l'armée française ; les troupes allemandes et espagnoles passant en revue leurs rangs, que la mort avait éclaircis, montrèrent alors plus de propension à la paix, et se laissèrent persuader par leurs chefs de rentrer sous leurs ordres, et de les suivre partout où le service de l'empereur l'exigerait.

Le pape, voulant témoigner ses bonnes dispositions à l'égard de l'armée, et donner une preuve de l'attachement qu'il avait toujours conservé pour l'empereur, s'engagea à leur livrer pour otages cinq cardinaux à leur choix; ils en choisirent trois de Venise, Milan et Florence, dont les parents étaient attachés au parti opposé ; le cardinal Pompée en nomma deux de Rome. Il les mena chez lui dans une maison de campagne, où il les traita avec les plus grands égards et une parfaite amabilité. Il s'occupa immédiatement de tenir la parole qu'il avait donnée au saint-père de régler, avec les agents de l'empereur, les conventions relatives à l'évacuation totale du territoire de Rome. Le pape avait complétement réussi à le mettre dans ses intérêts, au moyen de brillantes promesses. Pompée usa de toute son in-

fluence auprès des ministres impériaux pour les décider à se départir des conditions rigoureuses dictées par l'empereur. Ce n'était pas d'abord leur volonté ; cependant à la fin ils s'y résolurent. Cette négociation fut habilement conduite par le cardinal, parce que don Hugues, homme sans foi et de mauvais conseils, s'était retiré à Naples avec ses soldats, et que le prince d'Orange était rentré avec les siens dans les casernes.

Après sept mois de captivité au château Saint-Ange, Clément devait être délivré aussitôt la paix conclue ; il avait annoncé sa résolution de sortir dans l'espace de trois jours, mais il réussit à s'échapper de nuit à l'insu des sentinelles de la porte. Il avait eu le soin de se couvrir la tête d'un méchant chapeau d'endosser une blouse et de s'attacher une très-longue barbe ; sous cet ignoble travestissement, il se fit passer pour un des domestiques du grand maître de la maison du pape. Il portait un panier au bras, une hotte et des sacs vides sur le dos. Il dit aux sentinelles qu'il avait été envoyé en avant pour préparer les logements sur la route; que le pape devait aller à Viterbe avec les cardinaux, et que lui

il commanderait les provisions. A l'aide de cette ruse et de ce déguisement, il parvint à s'évader du château et à s'échapper de Rome par une porte secrète pratiquée dans l'angle du mur du jardin de Saint-Pierre, dont la veille il s'était fait donner les clefs par le jardinier en chef. Là il monta dans une voiture tenue à sa disposition par Louis de Gonzague, cité plus haut, dont il avait nommé cardinal le frère cadet. Au milieu de la nuit, accompagné d'un simple paysan, il traversa à la hâte Celano, le bois de Baccano, se rafraîchit à Capranica, et arriva, par un chemin taillé dans le roc, à Orviéto, ville fortifiée.

Le lendemain matin, quelques colonels allèrent au château Saint-Ange pour faire leur cour au pape : ils savaient que, tous les matins, il allait entendre la messe dans la chapelle, et l'attendirent en conséquence quelque temps. Déjà une partie de la journée s'était écoulée, et il ne paraissait pas. Ils demandèrent alors aux valets de chambre si sa sainteté ne pensait point à se lever ; que l'heure était avancée, et que, pour le voyage qu'elle voulait entreprendre, il convenait de se mettre de bonne heure en route, parce que le chemin était

mauvais et les journées d'hiver extrêmement courtes. Les laquais ne se doutaient de rien. Cependant ce long retard paraissait un peu suspect aux colonels ; ils connurent à la fin que le pape s'était joué d'eux. Effectivement, dans ces désastreux événements, il avait appris à les connaître, et il en avait conclu qu'il fallait s'y fier le moins possible. Le pape, arrivé à Orviéto au moment où on l'attendait le moins, fut parfaitement bien accueilli par les habitants, et reçut les visites d'une foule de personnages distingués, qui allèrent le complimenter d'avoir recouvré la liberté. Il y resta jusqu'à ce qu'il eût conclu la paix avec sa Majesté l'empereur Charles V.

Telle fut la fin du pillage de la malheureuse ville de Rome, et le terme des malheurs de ses habitants. Après le départ du pape, les officiers et soldats, chargés du butin, prirent le chemin de la ville de Naples, d'où on les envoya en diverses directions pour arrêter les progrès que faisait journellement la vaillante armée de Lautrec, général du roi de France.

FIN DES NOTES.

TABLE

DU DEUXIÈME VOLUME.

LE CONNÉTABLE DE BOURBON.

Cinquième partie. 1

L'Expiation, § I. 3

L'Expiation, § II. 35

CATHERINE CORNER.

I. 53

II. 63

III. 75

IV. 89

V. 103

VI. 109

VII. 117

VIII. 129

IX. 147

X. 163

XI. 177

Notes et éclaircissements historiques sur le Connétable de Bourbon. 191

Captivité de François Ier. 209

La ville de Rome et les troupes du Connétable. 219

THE NEW YORK PUBL
REFERENCE DEPART

This book is under no circ
taken from